

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1980

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Trois textes d'un genre innomé

Lecture de M. Paul-Aloïse De Bock à la séance mensuelle du 12 janvier 1980	5
Fascinations et nostalgies balzaciennes dans <i>Modeste Mignon</i> : du propos à l'effet , par André Vandegans	20
Max Elskamp, un contemporain de Maeterlinck , par Robert Guiette	56
Léon Bloy et Max Waller : avec des Lettres inédites , par Jean Warmoes	78
Chronique	99
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	101

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre
par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm,
réservées pour tous pays.

Trois textes d'un genre innomé

Lecture de M. Paul-Aloïse DE BOCK
à la séance mensuelle du 12 janvier 1980

à Suzanne Lilar

LE DELTA DU DANUBE

Je rêve, dans le vague, il n'en restera pas grand-chose, sinon rien, et c'est dommage, mes rêveries conduisent souvent au merveilleux. Je devrais noter, partager avant l'oubli.

... je viens de voir miroiter les eaux du Delta du Danube...

J'ai vu jadis, à Villers-devant-Orval, en Lorraine, où j'allais pêcher la truite, douze vieillards assis côte à côte, le sommet de leur chaise s'équilibrant au mur blanc de l'hospice. Pieds joints sur une traverse, ils ne bougeaient pas, ne parlaient pas, leurs regards extatiques allaient au-delà de la rivière et des collines de l'autre rive sans que l'on pût discerner sur quoi se fixaient leurs yeux immobiles.

Chacun d'eux était seul, sur soi recroquevillé, coquilles closes. Ils n'avaient rien à se dire. Ils vivaient chacun réfugié dans ses pensées. En avaient-ils encore ? Leur faisait-on encore visite ? Et à quoi bon ! Tout avait été dit. Ils vivaient ainsi, en sens unique, séparés du monde par la vieillesse, le passant passait dans son indifférence à quoi ne répondait même pas la leur. Je fis à l'un d'eux un petit geste, petit salut gentil. Il me répondit de deux doigts : « Laissez-moi ; je suis ce que je suis. » Ils vivaient dans

l'attente du mystère qui semblait déjà les auréoler, sans inquiétude apparente.

Maintenant que j'ai atteint, ou dépassé, l'âge qu'ils avaient jadis, jadis, jadis... je suis devenu l'un d'eux. Je vis rivé dans mon fauteuil à capitons boursouflés, pour moi, seul, face à face avec moi-même, méprisant tout ou tentant de le faire.

J'ai toujours recherché la solitude, fui les groupes. J'ai, cependant, été comblé par des amitiés de telle qualité que citer des noms serait immodeste. J'aimais partager ma solitude, mon bonheur était d'introduire l'élu dans mon refuge d'ermite où nous mettions nos émois en commun. Je n'ai jamais aimé les grandes tablées où les verres et les propos vains entrechoquent leurs feux d'artifices dont il ne restera que le sentiment de s'être gaspillé, j'ai la montre foraine en horreur, l'ostentation, l'exhibitionisme.

Tous mes amis sont morts, à une ou deux exceptions près. Je vis dans un cimetière. J'ai les miens, que je chéris d'un cœur éperdu, mais ils ne me connaissent pas, la pudeur empêche que je ne me livre : ce ne sont pas des amis. Je sens leur tendresse mêlée au respect dû au vieil âge, cet âge que l'on dit grand, comme l'écrivait Franz Hellens : il est mort. Que ce sentiment est complexe. Je sens chez eux quelque pitié (je suis outre la vieillesse, infirme). D'elle, je n'ai cure, je rejette la pitié, je suis fier, mais la tendresse me ploie.

Pourtant, je ne suis pas un pauvre vieillard. Je vis les mains plongées dans un trésor d'avare solitaire : mes souvenirs, d'ordre spirituel, nourris par moi et par moi suscités, ils sont innombrables. Qui le sait ? Personne. C'est mon affaire. Je déroule au ralenti un film d'une richesse exceptionnelle. C'est mon bien. Je dois passer pour un ahuri.

Mes souvenirs font naître les mots, les phrases se nouent, se dénouent prêtes à l'écriture. Je les laisse se perdre en prodigue, pétales de printemps ou feuilles d'automne envolés à jamais. Il en subsiste un nimbe, d'harmonie latente, une résonance, parfois un beau vers souvent oublié. Ainsi, je possède une terre en friche

et néglige sa fertilité. Elle attend la charrue. Elle est fidèle. Vais-je labourer ?

... la proue de la barque brouille les reflets et, devant l'étrave, des poissonnets effrayés giclent en éventail à la surface...

Je rêve souvent, je veux dire, sans cesse. Mes souvenirs s'exhument d'une nuit, la mienne, embryons qui se bousculent en tohu-bohu qu'il serait malaisé de vouloir démêler faute d'un forceps mental, flous ou étincelants, alors d'une netteté intrinsèque : la naissance est proche, le souvenir prend forme, s'ennoblit, que je laisse à l'état brut, spontané comme un croquis de Paul Delvaux avant le labeur ! Il me poursuit, me prépare à l'expression par la voix, le mode le moins fatigant à mon âge, quatre-vingts ans, c'est mon droit. Et pourquoi transcrire, ajouter une page à mes inédits ?... Qu'il retourne à la terre.

Celui-ci me hante, ne me lâche plus, je le chéris, le cajole, synthétise, modifie la composition, le plus souvent par suppressions, il faut que je gomme l'inutile, l'ornement, j'ai une propension à la girandole (mon amour pour Botticelli). Il ne faut pas que j'énonce, mais suscite. Voilà que je songe à l'écriture.

À l'instant que je trace ces mots, j'en demeure encore à la réalité nue, chétive, telle que vécue (je vois un képi) ; sur elle, vont s'appuyer mes variations, elles germent. Bientôt, je ne pourrai plus discerner la réalité de l'imaginaire, l'art domine, plus juste que le vrai, plus crédible, plus succinct : le conte va naître.

Si Dieu le veut, il deviendra légende et modifiera l'histoire. Qui sait ?

Je retourne à la source. Quoi donc ou qui fait naître tel souvenir choisi dans la masse ? Le vent ? La couleur du temps, un son, une rumeur, une visite, un souci ? Et quoi donc associe un souvenir à un autre, préside à leur succession, dont l'incohérence apparente ne résisterait pas à un moyen d'investigation si nous le possédions. L'ordonnance qui les unit échappe encore au

contrôle. Si le souvenir est peut-être un rêve réveillé, qu'en est-il de leur union ?

Je crois à la télépathie. Je n'avais plus eu de nouvelles depuis plusieurs mois d'une amie très chère qui vit en Argentine. Je m'inquiétais, lui ai écrit, il y a huit jours, et, ce matin, reçois une lettre d'elle : les avions messagers de nos pensées se sont croisés au-dessus des océans. Pourquoi, au même instant, ces inquiétudes réciproques ? Quelle en fut la cause, matérielle ou d'esprit, anodine ou grave, une menace de guerre, un ouragan, le zéphyr du matin, la survenance de l'automne dans son pays, du printemps dans le mien ?

Notre affection, vieille de plus de soixante ans, a réuni les antipodes ¹.

... la fuite des poissonnets s'est poursuivie tout au long du parcours, une panique contagieuse que le silence aquatique rendait effrayante. Le vieil homme conduisait la barque à la perche, le heurt sur le bordage, levait un oiseau, le vieil homme sifflait, ce sifflement-là signifiait la crainte, un autre l'appel et l'oiseau hésitait dans son envol.

Je me suis blotti dans les roseaux, immobile ; par moments, le grand silence ; le courant encerclait d'anneaux mes hautes bottes cuissardes, j'étais invisible. Soudain le concert éclate, une symphonie, cris, appels, réponses, caquètements, modulations aux virtualités orchestrales — telles pour le chef-d'œuvre du peintre les couleurs du prisme, — le plein temps des amours, l'essentiel, le cœur de toutes choses. Les oiseaux que le désir aveugle, tournoient, planent, montent au zénith invisibles dans l'azur, réapparaissent, tranchent le bleu avec cruauté, plongent tel un javelot d'embuscade, se ressaisissent à la fleur des roseaux, la pointe aiguë des rémiges me frôle le front, des tourterelles clapotent et cabriolent emmêlées dans une danse d'un érotisme joyeux...

Qu'étais-je dans l'immensité de ces amours saisonnières ? Moins qu'un duvet, j'étais seul, avais trouvé ce que j'avais sou-

1. Elle est morte depuis ces lignes.

hauté, ma chère solitude spectatrice de mes rêves, germe de féeries plus que de monstruosités. L'horreur vient aussi.

Seul, comme je le suis maintenant, pitoyable, quoi que j'en dise, car tel est le vrai, un souci pour qui m'aime. Au téléphone, mon fils : « Tout va bien ? — Mais oui, mais oui... » Es-tu sénile, vieil homme ? Non, je ne le suis pas, je ne le veux pas, je conduis l'orchestre, je domine mes phantasmes enchanteurs et peu me chaut l'opinion d'autrui.

... nous naviguions par les méandres, parfois mon nautonier laissait la barque sinuer au gré des remous, il s'enfonçait deux doigts dans la bouche et de cette flûte molle et crispée enjolait les oiseaux, exprimait la quiétude, la crainte et l'effroi, la curiosité...

Mon souvenir se trouble, ai-je entendu vraiment cette symphonie ? J'ai lu et en ai souvenance un livre de Panait Istrati qui avait pour cadre le Delta du Danube. Cependant, il est certain qu'avant de reprendre la perche, le vieil homme se crachait dans les mains : en avant ! Istrati n'aurait pas noté ce détail qui n'intéresse personne.

Dans ce mouvoir de Villers-devant-Orval, chaque vieillard porte seul sa lourde, sa totale solitude. Il lui serait indifférent de dormir sur un grabat. Tous s'ennuieraient si leur attente n'était pour eux certitude. Cette certitude est un bienfait. Je suis seul également, mais à la différence, ne m'ennuie jamais ou pas encore. Je vis sur un sommet d'où je scrute le panorama de ma vie si longue, si large, si pleine, si riche, si courte, écoulée. Tel est mon bienfait. Qu'il ne devienne peau de chagrin !

Si, de crainte de me répéter, de passer auprès de mes chers chéris pour un radoteur, je préfère me taire, c'est pour une autre raison ; nos échanges sont légers, à demi-mot, un souffle qui n'agit de l'arbre que les feuilles du sommet alors que mes souvenirs déracinés peuvent se déchaîner en ouragan. Oui, ils doivent croire que je radote. Je me tais. À Nazareth, il n'y a jamais eu de prophète.

Non, je ne suis un pauvre vieux que d'apparence. Je possède une baguette de magicien, suscite de mon passé à ma guise ce qui me plaît suivant l'heure, l'ombre ou la lumière, mon désir. Je vais des deuils aux amours, le plus souvent aux deuils ; de mes amis en allés, je suis un survivant, seul, seul, seul. Si ma solitude trop m'accable, je ressuscite un fantôme, il m'arrive d'éclater de rire aux royales insolences que proférerait par perversité d'esprit et pour camoufler son cœur tendre, Jean Van Parys, l'avocat. J'en viendrai à lui si ce livre se poursuit.

Je ressuscite moins souvent les amours, la retombée est trop pénible, je n'ai plus comme puissance que celle des ombres reflétées sur l'eau au passage des oiseaux du Danube. Ah, la force d'un nouveau-né !

Parfois, fugitif comme un éclat de soleil, un éclat d'amour. Images, sons, odeurs, cette femme de poil noir qui cède et s'entrouvre (vieil idiot, c'est toi qui cédaï !). Je vois, je précise le biais, le carrefour, j'entends un râle qui s'éteint, c'est fini. Sans intérêt. Aucun. Amen.

Je suis aux folies des amours d'autrui devenu indulgent, ces amours sont déjà mortes. Je sais que l'indulgence est renoncement, un palliatif. Ça m'est égal, et si la solitude trop me pèse, je puis faire défiler la procession des Pénitents de Furnes, chère à mon cœur de mécréant incertain comme elle l'était à celui de Rainer Maria Rilke. Les prières envoûtent jusqu'à provoquer l'orgasme. Ces femmes offertes, les bras en croix !...

Je puis aussi rompre la solitude par la lecture. Elle suscite un dialogue avec l'auteur, je le juge, le domine, il ignore mon verdict. Je puis aussi, à ma mode, briser la conversation.

Je n'ai plus de temps à perdre et vais à l'essentiel, comme si je devais emporter le fruit de mes lectures avec moi et où, pauvre sot ? Je relis les œuvres qui m'ont marqué à vingt ans, suis ravi quand je puis confirmer mon jugement de ce lointain temps-là : Maupassant au début emploie son incontestable talent de conteur pour séduire les voyageurs de commerce le soir, à table d'hôte... De Baudelaire, comme jadis, j'abandonne le côté démoniaque pour la simplicité du poète modeste, je vois la petite maison voisine de la ville, ses bosquets chétifs où une vieille

Vénus cachait ses membres nus. Ou bien, j'ai allégé la douleur que m'a faite la mort de mon ami d'enfance, mon seul ami, en relisant les pages consacrées à « *L'Amitié* » par Montaigne. Il prophétisait celle qui pendant soixante-dix ans fut la nôtre, sans une faille. C'est ainsi.

J'ai refoulé le pernicieux attrait de l'hermétisme qui, pour moi, mélange l'astuce au faux-semblant par facilité. L'hermétisme drapé de mystère inexistant l'indigence de l'élan, la médiocrité du flux et de l'intelligence poétiques. Il est mensonge fallacieux. Parfois la musique le sauve. Tristes épigones !

Mais le livre auquel j'ai recours pour combattre la plus cruelle des solitudes, celle de l'insomnie, ce sont les Évangiles ; leur style lapidaire, répétitif à bon escient, dépourvu d'épithètes et de tissus conjonctifs, chasse l'angoisse, me donne la paix. « Tu vois ! » me disait un ami. Peut-être, cette bienfaisance n'est-elle due qu'au ronron... (Où suis-je ?)

« Ponce Pilate. — Que cherches-tu ?

Jésus. — La Vérité.

Ponce Pilate. — La Vérité, la Vérité (Et, à part lui : Pauvre imbécile) La Vérité ! Celle d'où ?

Et j'entends son rire forcé résonner entre les lignes, retrouve la paix.

Je viens d'écraser une mouchette sur cette page. Sous la loupe, son agonie n'en finit pas, les pattes, les antennes frémissent. Puis c'est tout. Mon examen superficiel couvre mal une profondeur que je ne saurais percer et qui demeure.

« As-tu, ou n'as-tu pas, vieil homme, visité le Delta du Danube ? »

à Pierre De Bock

MATRICULES

Resurgit le képi non à la place d'honneur mais bien en vue, prépondérant. Il est hideux, noir et cerclé d'un galon d'argent. Mon trésor est un débarras, un bric à brac, un capharnaüm, mot qui, ici, n'a aucun rapport avec la cité où Jésus attirait la grande

foule avant de la vouer, la cité, aux monstres de l'Apocalypse...
L'homme au képi parle :

« Celui-ci est pour les chicorées ». Il plante un piquet.

C'était, il y a septante-six ans de çà, dans mon faubourg natal, à gauche d'une nouvelle artère qu'on perçait vers la vallée de Josaphat et sa source si pure dans sa vasque de marbre, la Fontaine d'Amour, face au doyenné, qui existe toujours tel qu'il était, carré, peint à la céruse blanche, en retrait d'un jardin pelé où je n'ai jamais vu de végétations mais toujours un sentier d'escarbilles de la grille à la porte d'entrée. Tel, il suscite l'image du Dieu de la sévérité, celui des Enfers, et aucun des doyens qui s'y sont succédé n'a dû aimer sa maison pour ne pas l'avoir ornée de quelque herbe, même pas l'un des derniers, celui qui avait été dans son enfance, *l'ami* éblouissant de mes classes primaires, Fernand. La percée modernisait, et il ne saurait s'épandre sur l'endroit, tel qu'il fut modifié, la noblesse que le temps a conférée aux tours d'égoïsme nobiliaire de San Gimignano par exemple, et, déjà, à celles de New York. Fernand, après avoir été le secrétaire du cardinal Mercier au temps où cette Éminence prophétisait l'œcuménisme, achève sa retraite comme curé d'un village de campagne, quelques maisons, le repos : un saint. J'irai le voir.

Mon imagination galope, je tiens les rênes, tire sur le mors. L'homme au képi est vêtu de noir, bottes noires de caoutchouc, et je devinai bientôt qu'il exerçait un pouvoir sur la caste la plus nombreuse de notre genre, celle des morts. Il m'interpelle :

« Regarde bien, gamin. Vieux, tu pourras dire : il y avait une église ici, je l'ai vue. » Je la vois encore et je le redis.

Une église champêtre, de moëllons gris inégaux, un toit d'ardoises. Elle ne résistait plus à la poussée de l'ignoble faubourg, elle agonisait, décapitée de son clocher, un coq plumé de vert-de-gris appuyé à la muraille, une cloche sur un chariot. Adieu, mariages et baptêmes, requiems et sonneries de Pâques, jeunes amours !

Il commençait à pleuvoir ; plus loin, un tombereau plein de débris gluants, attelé, et les ouvriers recouvraient le dos du che-

val d'une bâche, seul geste gracieux de ce *dies irae*. J'ai vu aussi, au temps des cerises, abattre les vergers qui entouraient l'église.

L'église était au centre de tranchées géométriques, un cloaque dans le fond. La pluie augmentait, un fossoyeur reconstituait un squelette, l'homme au képi échangea deux os, un grand, un petit. La tranchée était vide. Derrière un monument funéraire demantelé, le piquet portait une plaque numérotée et semblait protéger comme un berger ses moutons les blocs de pierre éparpillés ; les chiffres du numéro étaient blancs sur noir. À l'avant de cette scène, un cercueil vide, satiné ; un homme vissait sur le couvercle un rectangle de métal où était gravé en chiffres noirs un matricule identique à celui du piquet. Les enfants voient tout. À l'écart, vêtues de noir sous un parapluie, deux femmes observaient.

J'assistais au viol d'une concession perpétuelle ; la désinvolture de ce crime était atténuée par le respect que portent les humbles aux signes de la richesse.

Jusqu'au muret qui servait de frontière et séparait ce petit cimetière de ce qui étaient encore des champs, croix de bois ou de pierre couchées de guingois ou mises en tas, ces débris et les morts survivants à la catastrophe allaient être transférés dans le nouveau cimetière, au loin, parmi les cultures de chicorées déjà dites qui entourent notre ville, un légume national. La pluie devint tornade, l'homme au képi se découvrit, se gratta la tête, décida :

« Allons les hommes. Il suffit. »

Tous s'en vont, suivent le tombereau et son cheval qui dégouline, le squelette abandonné ruisselle, blanc-gris sur l'herbe crue ; les deux femmes trottaient en se donnant le bras, un parapluie pour deux.

Je survole le temps et l'espace, mon moteur ronronne, c'est douillet. Un caporal me rive au poignet un bracelet portant une plaque de métal où je découvre, gravé ton sur ton mon matricule. Je suis élevé à la dignité d'homme et quand ma compagnie à l'entrée d'un village quitte le pas de route pour le rythme, le fusil se crispe sur l'épaule, le regard se durcit, les filles sont aux

fenêtres, les mâchoires se serrent, nous entrons dans le vide, le triomphe.

Hier, mes trois petits-fils sont venus me fêter. Tendres chairs, si douces, si calines sous mon baiser, le cadet s'écarte, ma vieille l'inquiète, c'est l'adoré.

L'aîné entrera bientôt aux armées. On lui donnera un carnet avec un numéro tracé d'une encre indélébile, on lui rivera au poignet, comme à moi il y a soixante-deux ans un bracelet portant le même numéro.

Et si la guerre éclatait ! Et s'il avait le bras emporté, le livret perdu, s'il allait faire partie de l'infamale légion des disparus, si nous allions, mon fils, ma bru sa mère, ses frères, moi peut-être encore, ne jamais savoir, si jamais personne n'apprenait sa mort, ne nous signalait l'endroit de la croix de bois numérotée fichée en terre comme le piquet que j'ai dit, perdue parmi la géométrie des rangées de croix plantées sous les saules qui pleureront un jour, si, tous, allions achever de vivre dans l'espoir ambigu d'une retrouvaille, ou d'une annonce, d'une simple rumeur, je frémis, je frémis, je vais écrire aux puissances qu'elles ordonnent une précaution supplémentaire, deux ou trois ou six tatouages gravés sur la poitrine, le dos, le ventre, les fesses, sur, sur...

*
* * *

Je suis en pleine réalité, l'imaginaire refoulé.

On m'apprend qu'il existe un fichier central, où chacun de nous a son matricule, ses signes de vie apparents. On pousse sur un bouton, et vous voilà : « Présent ! », votre taille, profession, état civil, maladies contagieuses, secrètes, honteuses, vaccins etc. divorcé à tort ou à profit, né et mort le ?... c'est ainsi. Je ne sais si votre numéro civil est coordonné au militaire, ça viendra avec l'égalité des sexes. Je ne crois pas que l'imaginaire soit fiché, mon trésor est à l'abri, il m'est encore permis de converser, moi avec moi.

Peut-être existe-t-il, quelque part, camouflé dans un limbe, une matricule vaste comme les constellations, une machine à la

complication monstrueuse, aux engrenages huilés, de portée universelle et précise, mémoriale et immémoriale, intemporelle et instantanée, un ordinateur dont l'ordonnateur pourrait entamer un dialogue exemplaire avec chacun de nous, pour que chacun de nous sache, du blanc au noir, du jaune au rouge, de moi à Noé, de Saint Thomas l'apôtre à Staline, susurrer son désir, décréter, susciter le hasard source du destin, où chacun de nous aurait son matricule, son bouton personnel, démocratique, en forme de crâne, et nous aurions enfin par l'absurde, non point celle qui prépare les guerres sous prétexte de les éviter, mais elle, la paix simple, sans hymnes.

LA CHAISE

Non, à cette époque, je n'étais pas fou, j'hésitais. Où aller ? Ne pas gâcher mes vacances nécessaires ? Sur ma face de chiffon exténuée que j'étais devenu, vite ! un masque brillant comme un mensonge ! Non, je n'étais pas fou. Fuir, je suis sûr que les oiseaux sont ivres, quelle confusion ! J'hésitais entre le delta du Danube où vivait peut-être encore mon nautonier qui envoûtait les oiseaux, et les bêtes suspendaient leur vol, tournoyaient à portée, mais nous n'avions pas de fusils, un plaisir abstrait. Pas fou du tout, un choix à faire entre le Delta et une petite ville du sud de la Toscane, repérée dans un guide Johannes vieux d'un siècle, Montepulciano, épargnée à l'époque du charivari, j'y serais seul, — dans le Delta, l'eau était tiède —, et si de cette ville je ne supportais pas la solitude, si elle me devait être par trop pesante, épouvantable (je voulais me vaincre,) je pourrais toujours rejoindre les *Offices* et retrouver le tableau que j'aime plus que nul autre, l'*Adoration des bergers* qui m'appréhende les petites paysannes flamandes, les visages aux méplats cubiques muées en anges adorant l'enfant posé sur une étoile faite de rayons de paille, fragile, fragile, l'enfant nu sculpté au pinceau dans sa force prophétique. Van der Goes le peintre était mort fou, lui. Décidément, je vivais au mauvais seuil, vidé, mais je ne serais point lâche, ne déserterais pas la petite ville, épuiserai

dans mon retirato mon temps d'exil, comme font les curistes obèses qui égrènent mollement leurs vingt et un jours de cure de sveltesse et s'empiffrent dans les restaurants ad hoc. Non.

*
* * *

Sauf un homme sérieux assis devant trois tables de marbre jointes à son intention où il étalait des documents, j'étais le seul habitant du petit hôtel.

Nous avons échangé quelques politesses. Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Florence, il recherchait dans les archives de la région les plans d'urbanisation décrétée par le pape Pie II. « À mes cours, me dit-il en souriant non sans humour, j'ai de jeunes urbanistes américains ! » Tous deux, mettions nos vacances annuelles à profit, l'un ne désirant pas importuner l'autre. Il n'avait pas connu le peintre Modigliani, il le regrettait, mais bien son frère l'avocat, revenu à Florence après la chute du fascisme, un homme bien, lui. Tandis que le peintre ! Il partait le lendemain.

C'était Pâques, la Semaine sainte, pendant laquelle dans cette ville d'origine papale tout commerce s'éteignait, je serais seul. Dans cette grande salle à manger déserte, mon hôtesse : « Les cloches ayant sonné, la foule grouillera. Nous cuirons à la broche un mouton entier ». Elle mêlait son peu de français à l'italien : « Vous verrez. Et des chants. Vous n'eussiez pas écrit que je ne vous eusse pas reçu avant Pâques ». Elle enseignait le français au lycée de la ville et ne parlait qu'au subjonctif. Je verrais.

Je verrais. Je sors. Vraiment ce soir de Vendredi saint, je découvrais la ville d'un pape enterré depuis la Renaissance, un vendredi noir, une ville glacée comme le devient la maison où un mort est étendu dans la chambre haute.

Je gravissais, la rue montait, opaque, un réverbère sur deux allumé, voilé de crêpe, faibles repères qui me guidaient dans la traversée des abîmes qui les distançaient, je tâtais des doigts, lissés par les siècles, le marbre des palais que je longuais sans les voir, personne, seul, suffocant un peu, j'avais ce que j'avais

recherché, la totale solitude d'un désert, le face à face avec qui, avec moi, que je scrutais en vrille. Qui étais-tu ? rien, moins que cette très légère lueur reflétée par une dalle de marbre disjointe, rien, perdu dans la nuit illimitée, moins que rien, une nuit sans étoile, sans lune, de plomb, sur laquelle se profilait à peine les saillies des toitures aux festons invisibles, rien, j'aurais dû... un aigle des marais cinglait, solitaire comme je le suis ici à cette heure de crépuscule mourant, happé par la nuit vide, mais l'aigle avait un but, un amour, qui sait ? moi, rien, je vais, avec comme compagnon moi, avec rien.

Jaillit d'une porte qui claque une jeune femme qui fuit encapuchonnée de noir poursuivie par une terreur contagieuse, et qui s'engouffre dans la maison d'en-face dont une main à dû ouvrir l'huis sans lumière. Cette fuite noire m'éblouit, je poursuis ma montée, j'ai peur, me retourne, personne, aucune menace, les veillées se chuchotent à l'abri des volets clos, je perds toute certitude, je te tiens à la gorge, mon vieux, tu l'as voulu, tu ne dis rien parce que tu n'es rien, où était-elle l'âme du squelette ruisselant abandonné à la tornade, nu, et où est la tienne d'âme, tu en as une, tu le sais, tu n'es pas un papillon de nuit, elle est toi, ton profond toi, elle t'a conduit ici que tu l'aies voulu ou non, et tu es à sa recherche, là est la question, qu'y a-t-il au grand tréfonds de ton cœur et de tes reins que sonde ta volonté médiocre, c'est ton âme qui te fait agir, te pousse, d'où jaillit la source de tes souvenirs dans la confusion jusqu'à celui de cette nuit funèbre de Vendredi saint qu'elle ressuscite, où tu n'es rien, où tu mets à nu l'épouvantable néant où tu patauges encore, vieil homme, tu n'as même pas un képi sur la tête, ni matricule et plus de masque.

L'homme a atteint le sommet de la rue qui s'ouvre sur la Place Majeure, esplanade nocturne sans même le repère d'un réverbère voilé comme si l'idée de la vouloir traverser parût insensée en soi.

Il s'y engage. Il n'a pas de cesse. Les pavés ont remplacé les dalles de marbre, les pierres l'encerclent et se confondent avec le ciel, les différences de tonalités ne sont que nuances à peine perceptibles. Cependant, il discerne, au loin, une masse, un habitat pour géants : c'est le Dôme Gris, l'illustration de la petite

ville. Il se dirige vers l'édifice sans trop s'inquiéter de son arrogance (la sienne). Il devine le portail, l'atteint, tâte le bois, les vantaux sont clos, sans faille ; au-dessus, un défilé immobile, anges ou démons et, se détachant sur la nuit, le fantôme d'une gargouille sèche. Je m'écarte, ma main frôle la pierre ; moins fraîche que la nuit, elle conserve la chaleur de cette journée pendant laquelle j'avais parcouru pour atteindre la ville la campagne, collines et champs fleuris par le printemps d'Italie ; cette tiédeur de la pierre était abstraite comme une espérance, mais le portail fermé, réel comme un coffre-fort de banque, clos comme un refus qui me repoussait. Je contourne le Dôme par le vide qui l'encercle, des ruelles noires s'y jettent comme des ruisseaux dans un fleuve de mort, pièges, offres d'une fuite qui n'existe plus pour moi dont l'angoisse augmente jusqu'à l'étouffement, concrète comme la pierre, les grilles et ce christ délabré décelé au passage sans que je me sois retourné. Soudain, une porte entrebâillée. Je pénètre.

J'ai atteint le cœur de la nuit. L'ombre d'un pilastre me cache la nef, son fût dépasse en volume celui d'un tulipier bi-centenaire, je tâtonne, la pierre est lissée par mille ans de caresses, contourne et, au loin, une lueur pâle. Je me dirige vers elle qui me guide par une travée de bancs de bois, m'approche, découvre un missel rassurant comme un oubli. La source de cette lueur est un luminaire, plateau circulaire de métal noir soutenu comme le serait une fleur inconnue par sa haute tige, lardé de dards à la pointe de poignard où sont fichées une centaine de chandelles dont ma survenue fait vaciller les flammes qui se figent avec moi. L'ensemble constitue la base d'un cône tronqué gorgé d'une clarté qui monte vers la voûte où je devine s'y rejoignant les arcs d'une ogive modeste où le constructeur, effrayé par sa jeune audace, a abandonné la ronde sérénité romane pour l'inquiétude forestière du gothique naissant dans une échappée qui tendra vers l'insolence, l'affirmation, l'outrecuidance, pauvre Jésus !

Ce cône renversé de lumière montante est soudé à sa base par celle d'un cône d'ombre qui s'évase pour s'étaler sur les dalles funéraires ; là, je discerne, plus sombres encore, douze femmes de noir vêtues, un châle noir en forme de capuce sur la tête et

qui dans une même inquiétude tournent vers l'étranger qui la suscite leurs visages plats, seules clartés trouant cette nuit de veillée de larmes où le silence de ces pleureuses s'entend comme une lamentation. Elles retournent à leur méditation.

Sauf l'une d'elles. Me couvrant du regard, elle pousse vers moi avec modestie, à tout hasard, le seul siège disponible de l'assemblée, baisse la tête, rejoint ses sœurs silencieuses, courbées dans l'attente des sonneries de bronze, alléluia ! Je suis abandonné à mon sort comme jamais ne le fus.

C'est une chaise à haut dossier, étayant à son sommet une tablette que les ans ont rendue luisante de manière telle qu'elle reflète quelque clarté égarée du haut où je vois nettement, gravées, deux initiales unies pour l'éternité. Le fond de la chaise est de la même paille que celle de l'*Adoration des Bergers*, cueillie aux mêmes éteules, solide celle-ci, les tresses bien ajustées, incurvée par le long usage de l'accueil.

La douleur de ces femmes immobiles est évidente comme l'est cette paille, je suis immobile comme elles, et si s'allège sur mes épaules le poids de l'angoisse, la honte d'un sacrilège à ne pas commettre me chasse de ce groupe que sacre une pensée solidaire.

Je délaisse, j'étais un intrus, plus rien ne me guide, je tends des mains d'aveugle, devine que je longe la muraille de la façade principale trouée par le gouffre interne du narthex, plus sombre qu'elle, immense, je heurte une chaise qui grince sur le marbre dans un aigu cri qui suscite de lointains échos. Enfin, enfin, l'huis de la porte latérale, la pâle nuit, le salut, ou son contraire.

Octobre 1979.

Fascinations et nostalgies balzaciennes dans *Modeste Mignon* : du propos à l'effet *

par André VANDEGANS

Vers la fin de l'hiver de 1843, Balzac reçut de M^{me} Hanska une lettre où elle lui narrait le contenu d'une nouvelle qu'elle avait récemment composée puis, disait-elle, détruite. Le sujet enchantait Balzac qui désira aussitôt se l'approprier et le traiter à sa manière.

Le 1^{er} mars 1844, il écrivit à la chère Polonaise :

V[otre] nouvelle est si jolie que si vous voulez me faire un immense plaisir, c'est de la récrire et de me l'envoyer, je la corrigerai et je la publierai sous mon nom. Vous n'aurez pas altéré la blancheur de vos bas et vous jouirez des plaisirs d'auteur en voyant ce que j'aurai conservé de votre belle et charmante prose.

Il faut peindre d'abord une famille de province où il se trouve, au milieu des vulgarités de cette vie une jeune fille exaltée, romanesque, et puis par la correspondance, *transiter*¹ vers la description d'un poète à Paris. L'ami du poète, qui continuera la correspondance doit être un de ces hommes d'esprit qui se font les caudataires d'une gloire, c'est une jolie peinture que celle de ces servants-cavaliers, qui soignent les journaux, font les courses, etc. Le dénouement doit être en faveur de ce jeune homme, contre le grand poète, montrer les manies et les aspérités d'une grande âme, qui effraye les petites. Faites cela. Vous m'aurez aidé ; vous m'aurez fait gagner quelques billets de mille francs² !

* Une partie de ce texte a fait la matière d'une communication à la séance du 8 mars 1980.

1. C'est Balzac qui souligne.

2. H. DE BALZAC, *Lettres à Madame Hanska*, t. II, pp. 393-394, Paris, Les Éditions du Delta, 1968.

Pour réduire autant que possible le travail de correction et de transformation qu'il aurait à effectuer sur le nouveau texte de M^{me} Hanska, Balzac, on vient de le voir, lui fournissait quelques importantes indications. Elles sont précieuses dans la mesure où elles désignent fortement ce que n'apportait pas la nouvelle de l'Étrangère et ne font qu'allusion à ce que le conteur occasionnel y avait déjà introduit. Ainsi M^{me} Hanska avait imaginé qu'une jeune fille était entrée en relations épistolaires avec un poète pour lequel elle avait conçu un amour de tête³. Balzac suggère à son amie de faire de son héroïne une « exaltée », une « romanesque » que désespèrent les platitudes de la vie familiale, en province. Chez M^{me} Hanska, le poète avait déjà sans doute un ami sur lequel il se déchargeait du soin de répondre à la jeune fille : Balzac en parle comme d'un personnage connu de sa correspondante et dont la fonction narrative est fixée. Mais le romancier voudrait que l'ami fût un type social jusqu'ici négligé par la littérature. De plus, cet ami bénéficiera de l'amour de la jeune fille, déçue par le poète insuffisamment conforme à l'image qu'elle se fait d'un artiste. M^{me} Hanska n'avait pas prévu, semble-t-il, pareil dénouement, sans quoi Balzac ne le lui eût pas indiqué avec tant de précise fermeté. En revanche, elle avait incliné son héroïne vers un autre personnage qui, sans être le moins du monde un poète, possédait des qualités de cœur propres à satisfaire la jeune fille. On ne voit pas Balzac s'appesantir sur ce mouvement dont il paraît ne pas être l'inventeur. Mais M^{me} Hanska n'avait sans doute pas mis le nouvel élu dans une position aussi humble, elle n'en faisait vraisemblablement pas un médiocre, non plus qu'elle n'imaginait sa jeune fille sous les apparences d'une délirante midinette. Quant au poète délaissé, on peut croire qu'elle ne se privait pas d'exhiber ses insuffisances morales.

3. Voir M. REGARD, Introduction à *Modeste Mignon* dans l'éd. de *La Comédie humaine*, nouvelle Pléiade, t. I, p. 148, Paris, Gallimard, s.d. [1976]. Le commentateur ajoute que M^{me} Hanska s'était inspirée ici du début de ses amours avec Balzac mais il n'émet aucune autre hypothèse sur le texte de la nouvelle perdue.

Dans un premier temps, hautement significatif, — nous devrons y revenir ⁴, — tout se passe comme si Balzac n'avait pas compris le propos de la nouvelle de M^{me} Hanska. Il ne voit pas, d'abord, qu'il le ruine en accordant au poète « une grande âme, qui effraye les petites ». Non content de transformer le récit de son amie en véritable peinture de mœurs, en nouvelle de couleur sociale, Balzac marque encore de sa griffe le matériau qu'il fait sien en donnant au personnage négatif une dimension prestigieuse. S'il respecte en gros l'affabulation qu'on lui confie, il en compromet le sens au point de le subvertir. Or il ne saurait guère y avoir de doute sur ce sens. Sous les ajouts et les métamorphoses, la lettre du 1^{er} mars 1844 le fait apparaître.

Le *Journal* de M^{me} Hanska, dont on possède heureusement le texte se rapportant à la période qu'ici l'on étudie, le suggère également ⁵. Le *Journal* fait connaître avec beaucoup de précision les sentiments qui émurent le cœur de l'Étrangère depuis le début du printemps de 1843 jusqu'au début de l'été de la même année. M^{me} Hanska souffrit alors d'une crise spirituelle et sentimentale. Elle se trouvait à Saint-Petersbourg depuis près d'un an afin d'y régler une pénible affaire relative à la succession de son mari. Balzac vint la rejoindre le 29 juillet 1843. Il demeura auprès d'elle jusqu'au 7 octobre. Son séjour fut extrêmement bénéfique à son amie. Lorsque Balzac la quitta, le conflit qui l'avait troublée était résolu. Elle vécut encore plusieurs mois sous le bienheureux effet du séjour de l'écrivain. Par sa seule présence, il avait mis fin au pénible combat que la Poésie livrait, dans l'âme de M^{me} Hanska, à la Réalité. C'est pendant le séjour de Balzac en Russie ou peu de temps après son départ que, sans aucun doute, Éveline jeta sur le papier la nouvelle qu'elle détruira rapidement, si on l'en croit, et que son ami la pressera de récrire. Cette nouvelle, compte tenu de ce que la lettre du 1^{er} mars nous apprend sur elle, se rapporte certainement aux problèmes qui avaient assailli son auteur avant l'arrivée de Balzac à Saint-Petersbourg, tels que les évoque le *Journal*. Il

4. Voir *infra*, p. 50.

5. Voir M^{me} HANSKA, *Journal intime*, présenté par A. Lorant, dans *L'Année balzacienne* 1962, pp. 3-34.

révèle que la solution de ces problèmes réside dans l'harmonieuse fusion de l'Idéal et du Positif. La nouvelle proposait, selon toute apparence, cette fusion par le biais du renoncement de l'héroïne à un poète dont le caractère avait déçu et auquel on préférait un personnage qui n'avait de sa vie écrit un vers mais était doué d'âme. Sacrifice et médiation.

Balzac avait lu le *Journal* de M^{me} Hanska. Le 14 septembre 1843, il y avait même écrit quelques lignes. Rien du trouble que Liszt, à Saint-Pétersbourg, au printemps précédent, avait causé à son amie n'était dissimulé dans ces pages imprégnées de spiritualité, traversées d'élan pour la Poésie, mais aussi parcourues d'inquiétudes devant le danger que font courir à autrui les impulsions du génie, cette voix de l'Idéal, quand elles ne se nourrissent pas des suggestions du cœur, des conseils de la raison, des avis de la conscience, ces messagers du Positif. M^{me} Hanska ne cachait pas qu'elle éprouvait les périls d'une séduction qui étouffe le jugement moral et ose même exiger la licence de s'exercer en liberté. On apercevait qu'elle réclamait les secours d'une positivité que les enchantements du prodigieux musicien mettaient à rude épreuve. On ne voyait pas moins bien que le caractère instable de Liszt, ses colères, ses enfantillages, l'avaient vite fatiguée, au point qu'elle en était venue à ne pas déplorer un départ que l'on disait prochain. Mais lorsque l'artiste quitta Saint-Pétersbourg, le *Journal* enregistra une émotion et une tristesse qui laissèrent encore des traces les jours suivants ⁶.

Balzac fut édifié. Il vit le danger qu'il venait de courir et comprit de quoi son amie avait besoin. Il lui dispensa sincèrement et sans effort l'union à parts égales, douce et puissante, de cette Réalité et de cette Poésie que M^{me} Hanska souffrait de ne voir jamais cohabiter.

On peut penser que, durant le séjour de Balzac en Russie, M^{me} Hanska et lui abordèrent plus d'une fois le thème de l'Idéal et du Positif sous plusieurs de ses aspects. Ils parlèrent sans doute un jour de la correspondance de Goethe et de Bettina von

6. Voir M^{me} HANSKA, *Journal intime*, éd. citée, pp. 20-28.

Arnim qui était alors dans toute la nouveauté de sa traduction française. M^{me} Hanska en possédait un exemplaire⁷. Nous ne connaissons pas l'opinion précise de l'Étrangère sur cet échange de lettres où s'étale un des plus fameux amours de tête de l'âge romantique. Mais ce que nous savons de sa relation avec Liszt et ce qu'elle écrira dans son *Journal*, en mars 1844, sur la « joie » intense que lui a procurée, de juillet à octobre 1843, l'amour de Balzac, où elle avait trouvé un « incessant mélange de l'idéal dans ce qu'il a de plus insaisissable et de plus céleste, et du réel, dans ce qu'il a de plus gracieux et de plus attachant⁸ », ne laisse que peu d'hésitation. M^{me} Hanska n'aura pas apprécié sans quelque réserve l'aventure, si l'on peut ainsi parler, du poète vieillissant et de sa correspondante. Quant à Balzac, qui avait emprunté la traduction des lettres à son amie en août 1843, il écrivit sur le livre un article dont nous aurons à reparler⁹. Il y satirise l'amour de tête et critique la mise au jour de ses manifestations écrites. Selon lui, « l'amour qui se peint lui-même doit être complet, il doit se produire dans sa triple forme : la tête, le cœur et le corps, être un amour divin et sensuel exprimé avec esprit, avec poésie ». D'ailleurs Goethe n'aime pas Bettina, qui n'aime pas Goethe. Tout bien considéré, « Goethe est un prétexte à lettres. » D'où le mortel ennui que dégage cette correspondance¹⁰.

Ainsi Balzac, au cours de l'été 1843, était entièrement au fait de l'état d'esprit de M^{me} Hanska. Il avait rétabli un équilibre très compromis. Il partageait les vues de son amie sur la valeur de l'Idéal et du Positif, ainsi que sur les rapports qu'ils doivent entretenir. Il était admirablement préparé à la compréhension de la nouvelle qu'avait écrite l'Étrangère et dans laquelle celle-ci, transposant des expériences, les unes anciennes, les autres toutes récentes de sa liaison avec Balzac et les souvenirs, vieux

7. *Goethe et Bettina, correspondance inédite de Goethe et de M^{me} Bettina d'Arnim*, trad. fr. par Sébastien Albin [Hortense Cornu], Paris, Gosselin, 1843.

8. M^{me} HANSKA, *Journal intime*, éd. citée, p. 32.

9. Voir *infra*, pp. 50-51.

10. L'article est reproduit dans l'éd. citée de *Modeste Mignon* par M. REGARD, pp. 1333-1335. La correspondance entre Goethe et Bettina sera l'un des points de départ de la création du roman de 1844.

de quelques mois, de sa relation avec Liszt, montrait l'infirmité d'un esprit où le sens du Positif ne modérait ni ne corrigeait les impulsions de l'Idéal.

Balzac, pourtant, invitait M^{me} Hanska à récrire sa nouvelle de telle sorte que l'Idéal, en dépit de ses défauts, y dominât de très haut le Positif, dont les mérites n'effaceraient ni les timidités ni les médiocrités.

On imagine la stupeur de M^{me} Hanska à la lecture de semblables suggestions. Elle n'a pas le temps de crier au malentendu. Balzac est comme envoûté par le sujet que son amie a conçu. 2 mars 1844 : « Plus j'y pense, plus je trouve votre nouvelle bien. Faites-la pour moi ; je m'en servirai ¹¹. » Le 4 mars, le voile se déchire enfin. Balzac redécouvre le massif d'idées parcourues l'année précédente avec M^{me} Hanska : « J'ai retourné de cent manières votre idée de nouvelle qui est une très belle chose ; c'est le combat de la réalité et de la poésie, de l'idéal et du positif, de la poésie physique et de celle qui est un effet d'âme, une faculté. Je ferai cette œuvre, elle est grande et belle ; mais en ce moment, tout me fuit. C'est une influence : un vent siroco passe sur les cordes de la harpe ¹². »

Nous y sommes. Bien entendu, il n'est plus question de la nouvelle de la Polonaise. Le 14 mars, *Les Petits Bourgeois*, qui déjà n'avançaient que lentement, « sont bien retardés » ¹³. Les 16-17 mars, « le sujet venu du 60^e degré » emporte Balzac au grand galop. « Jamais je n'aurai rien fait plus lestement, ni avec plus de plaisir, sans moins de fatigue. Je ne sais pas si cela vous dira que je vous aime, mais je ne crois pas que jamais insufflation ait été si puissante ! » Il voit déjà la place que l'œuvre nouvelle occupera dans l'économie de *La Comédie humaine* et il précise une nouvelle fois le sens qui naîtra du propos : « Ce sera la dernière *Scène de la vie privée* dans l'ordre et le classement définitif des idées que chacune représente. C'est la lutte entre la poésie et le fait, entre l'illusion et la société. C'est le dernier

11. *Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 394.

12. *Op. cit.*, t. II, p. 398.

13. *Op. cit.*, t. II, p. 403.

enseignement avant de passer aux scènes de l'âge mûr. Jamais rien ne m'aura plus souri¹⁴. »

Balzac a bien rejoint M^{me} Hanska et les souvenirs de leur communion d'idées, à Saint-Pétersbourg, à propos de l'Idéal et de la Réalité. Au début de la genèse du roman, il l'assurera passionnément qu'il ne fait que mettre en forme une idée qui lui vient d'elle ; que ce livre auquel il travaille est leur œuvre à tous deux. 16-17 mars : « Oui, exécuter ce que vous avez inventé m'a paru la plus délicieuse des jouissances¹⁵. » 21-23 mars :

Je n'ai plus que quelques feuillets à écrire pour finir *Modeste Mignon*¹⁶. Qu'est-ce que cela ? allez-vous vous écrier. Eh ! bien chère aimée, c'est votre nouvelle devenue un magnifique roman, mille fois plus beau que les *Petits Bourgeois* ! Que voulez-vous ? Votre pensée, venue sur l'aile des vents et de la poste a fleuri dans mon âme, comme une graine qui trouve son terreau, comme une fleur qui trouve son soleil. [...] Il y a de ces bonheurs. Il fleurit dans les champs de la pensée des fleurs d'un jour sous les caresses de ce soleil inconnu que nous appelons la fantaisie, mais cette fois c'est explicable par le feu soudain que doit allumer votre pensée jetée dans la mienne, comme le charbon sur les lèvres du prophète. Il m'a semblé que vous m'aviez donné comme un ordre tacite d'exécuter ce que vous aviez inventé. Vous l'aviez confié au feu ; le feu me l'a rendu. [...] Oh ! c'est bien beau ! je n'ai jamais eu pareille croyance en moi, c'est que j'y savais un autre, sans doute, c'est que j'avais un collaborateur adoré. C'est incroyable comme à deux loups l'on travaille ! [...] Ah ! si vous saviez avec quel soin on a monté votre diamant !...¹⁷

Trois ans plus tard, le 12 août 1847, souffrant, le cerveau vide, il écrira encore : « En ce moment, une seule chose peut sauver mon esprit malade, je ne dis pas mon cœur, cette chose, la voici, que la gracieuse et généreuse imagination à qui je dois le sujet de *Modeste Mign[on]* daigne m'envoyer un autre sujet de ce genre, qu'elle laisse tomber un de ses rayons sur une terre appauvrie, qu'elle la réchauffe d'un regard, qu'elle y jette une graine, et aussitôt, une bienfaisante rosée fera pousser la moisson¹⁸. »

14. *Op. cit.*, t. II, p. 404.

15. *Op. cit.*, t. II, p. 404.

16. En fait, Balzac n'achèvera le roman qu'en juillet 1844.

17. *Op. cit.*, t. II, pp. 409-410.

18. *Op. cit.*, t. IV, p. 151.

En lisant ces lignes, on n'oubliera pas le désir constant qui animait Balzac de flatter M^{me} Hanska et de la disposer le mieux possible à son égard. Encore faut-il se souvenir aussi que si l'Étrangère parut faiblement goûter *Modeste Mignon*, si même un endroit du livre la piqua au vif¹⁹, jamais, au moins à ce qu'il semble dans l'état actuel de nos connaissances, elle ne reprocha à son ami d'avoir mal compris, à partir du 4 mars 1844, le sujet de nouvelle dont elle lui avait fait la confidence.

Ce sujet que Balzac avait parfaitement retrouvé, entendu, formulé ; dont M^{me} Hanska ne dira à aucun moment qu'elle n'y reconnaît pas son idée personnelle, le romancier va le traiter d'une manière qui affaiblira sensiblement la signification, et donc l'effet, du texte qui va le déployer.

*
* * *

Reconnaissons-le tout d'abord : Balzac veut que l'on blâme Modeste Mignon de se livrer complètement à « la vie par les idées, la vie du Monde Spirituel²⁰ » et, après la mort de sa sœur, de se précipiter dans des « lectures continuelles, à s'en rendre idiot²¹ » au point de concevoir « une admiration absolue pour le génie²² » et de demeurer déçue « quand l'ouvrage ne lui ravageait pas le cœur²³ ». Il ne souhaite pas que l'on félicite la jeune fille de laisser libre cours, un peu plus tard, au « jeu de cette étrange faculté donnée aux imaginations vives de se faire acteur dans une vie arrangée comme dans un rêve ; de se représenter les choses désirées avec une impression si mordante qu'elle touche à la réalité, de jouir enfin par la pensée, de dévorer tout jusqu'aux années, de se voir vieux, d'assister à son convoi comme Charles Quint²⁴ ». Balzac ajoute significativement : « Cette édition des *Mille et une Nuits*, tirée à un exemplaire,

19. Voir *infra*, pp. 53-55.

20. *Modeste Mignon*, éd. citée, p. 504.

21. *Op. cit.*, p. 504.

22. *Op. cit.*, p. 505.

23. *Op. cit.*, p. 505.

24. *Op. cit.*, pp. 505-506.

dura près d'une année, et fit connaître à Modeste la satiété par la pensée²⁵ ». Le romancier est plus clair encore à propos de la péripétie suivante : « Cette satiété jeta cette fille, encore trempée de Grâce catholique, dans l'amour de Dieu, dans l'infini du ciel [...]; mais elle rampa dans des tristesses mornes en ne se trouvant plus de pâture pour la Fantaisie tapie en son cœur, comme un insecte venimeux au fond d'un calice²⁶. » Les austérités n'ayant pas conduit Modeste à la réalisation de ses projets matrimoniaux, le romancier énonce avec un laconisme chargé d'intention qu'« elle destitua Dieu de toute puissance²⁷ ». Mais les ambitions de Modeste demeurent inchangées : partager la vie d'un homme de génie et lui jeter sa fortune aux pieds. Au cours de cette troisième période de sa vie spirituelle, naît chez la jeune fille « un violent désir de pénétrer au cœur d'une de ces existences anormales, de connaître les ressorts de la pensée, les malheurs intimes du génie, et ce qu'il veut, et ce qu'il est²⁸ ». Modeste va ainsi aimer, pour un temps, de manière tout idéale. Commentaire de Balzac : « Avoir de l'amour toutes les poésies sans voir l'amant ! quelle suave débauche ! quelle Chimère à tous crins, à toutes ailes²⁹ ! » Éloquentes exclamations³⁰ !

On sait que Modeste va rencontrer l'illustre poète Canalis, qu'il la décevra tout à fait et que la jeune fille, brutalement et douloureusement ramenée à la réalité, revenue de ses illusions sur l'Idéal et sur la Poésie, finira par épouser le secrétaire de l'écrivain, le désintéressé, sincère et amoureux Ernest de La Brière, inapte à la « poésie physique³¹ » (c'est ainsi que Balzac appelle le langage poétique) mais supérieurement entendu à « celle qui est un effet d'âme³² ». Conclusion dépourvue de toute ambiguïté.

25. *Op. cit.*, p. 506.

26. *Op. cit.*, p. 507.

27. *Op. cit.*, p. 507.

28. *Op. cit.*, p. 509.

29. *Op. cit.*, p. 510.

30. P. BARBÉRIS, *Le Monde de Balzac*, p. 517, Paris, Arthaud, s.d. [1973], exagère un peu lorsqu'il écrit que Balzac retrace les rêves de Modeste « sans ironie ».

31. *Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 398.

32. *Op. cit.*, t. II, p. 398.

La création du personnage de Canalis y mène aussi sûrement. La critique reconnaît volontiers Liszt³³ en cette pitoyable marionnette. Balzac l'a d'autant plus malmenée qu'il en voulait au musicien d'avoir fait une cour pressante à M^{me} Hanska, modèle très idéalisé de M^{lle} Mignon³⁴. Canalis est vaniteux, épris de luxe, traquant l'argent, fier de sa noblesse, charlatan, comédien, paladin de profession et auteur d'une « caressante poésie femelle³⁵ » qui tranche tout à fait sur la personne de cet ambitieux. La lyre de Canalis n'a qu'une corde, d'ailleurs usée. Aussi bien se tourne-t-il vers la politique. Et après avoir amplement montré qu'il ne s'intéressait à Modeste que dans la mesure où il la croyait riche, retombe-t-il, démasqué par la jeune fille et par Éléonore de Chaulieu, sous le joug de cette maîtresse mûrissante, impérieuse, mais singulièrement utile. L'Idéal n'est décidément pas ce qu'on pense.

Heureusement, le Positif est là, qui console. Ce Positif a l'avantage, en effet, si l'on tombe bien, — et Modeste va bien tomber, — d'enclorre une Poésie particulière, qui n'a rien de commun avec l'art des vers puisqu'elle est une « faculté³⁶ ». La Brière incarne ce Positif si riche, autrement sûr que l'Idéal fallacieux des poètes du verbe³⁷. Balzac n'a pas ménagé sa peine pour rendre sympathique son jeune Ernest. Il appartient à cet

33. Mais aussi Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Vigny, Chateaubriand, Musset et même Balzac. Voir M. REGARD, Introduction à l'éd. citée, p. 460.

34. Autres modèles possibles : Calyste Rzewuska, nièce de M^{me} Hanska, M^{me} d'Agoult, *op. cit.*, p. 455 ; et encore M^{me} de Mareste, épouse de l'ami de Stendhal, ainsi que Mina de Vanghel, l'héroïne du *Rose et le Vert*, voir A.-M. MEININGER, « Balzac et Stendhal en 1837 », dans *L'Année balzacienne 1965*, pp. 143-165.

35. *Modeste Mignon*, p. 515.

36. *Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 398.

37. Le personnage apparaît dans *La Femme supérieure*. On a proposé comme modèle Mareste, l'ami de Stendhal. Voir A.-M. MEININGER, art. cité. Dans son article sur *La Chartreuse de Parme*, dans *La Revue parisienne* du 25 septembre 1840, Balzac avait écrit : « Sur le terrain du cœur, un homme médiocre peut l'emporter sur le plus grand artiste. [...] Ainsi, dans un drame, une des ressources les plus ingénieuses de l'artiste est [...] de rendre supérieur par le sentiment un héros qui ne peut lutter par le Génie avec les personnages qui l'entourent ». Voir M. REGARD, Introduction à l'éd. citée, p. 451.

aimable troupeau d'« agneaux courageux » qui « portent dans leurs actions, dans leur vie intime, la poésie que les écrivains expriment. Ils sont poètes par le cœur, par leur méditation à l'écart, par la tendresse, comme d'autres sont poètes sur le papier, dans les champs de l'intelligence et à tant le vers ! comme lord Byron, comme tous ceux qui vivent, hélas ! de leur encre, l'eau d'Hippocrène d'aujourd'hui, par la faute du Pouvoir³⁸ ». La Brière a été secrétaire de ministre avant de devenir conseiller référendaire à la Cour des comptes, il est décoré, sait les affaires, n'a que vingt-sept ans. Il est beau. Pour le moral : « Doux, aimable, le cœur presque pudique et rempli de bons sentiments, il lui répugnait d'être sur le premier plan. Il aimait son pays, il voulait être utile, mais l'éclat l'éblouissait³⁹. » Cet excellent jeune homme a rapidement percé à jour l'écrivain dont il est devenu le secrétaire bénévole. Lorsque Canalis, blasé par les hommages féminins, invite La Brière à répondre à sa place aux missives de Modeste, Ernest n'accepte que pour inviter la demoiselle à devenir « ce que doit être toute bonne jeune fille : une excellente femme, une vertueuse mère de famille⁴⁰ ». Les poètes sont des époux détestables, leurs femmes doivent « se résoudre à la charité des anges⁴¹ ». D'ailleurs, un homme supérieur est « en tant qu'homme, semblable aux autres⁴² ». Lorsque Modeste apprend le stratagème des lettres, elle persécute La Brière qui, devenu passionnément amoureux de sa correspondante, supporte sa disgrâce avec une constance admirable. Il va jusqu'à soutenir courageusement, devant la jeune fille, contre Canalis dont Modeste a décidé d'approuver toutes les idées, que le génie doit être estimé surtout pour son « utilité⁴³ ». Tant de qualités ne pouvaient demeurer sans récompense.

Charles Mignon, le père de Modeste, est là aussi pour soutenir les éternels principes, rappeler les bonnes manières et mon-

38. *Modeste Mignon*, pp. 517-518.

39. *Op. cit.*, p. 518.

40. *Op. cit.*, p. 523.

41. *Op. cit.*, p. 524.

42. *Op. cit.*, p. 524.

43. *Op. cit.*, p. 642.

trer les dangers d'un Idéal qui ne s'enracinerait pas dans le Positif. Revenu d'un lointain voyage qui lui a permis de reconstituer sa fortune, le comte de La Bastie sermonne vivement sa fille, que d'ailleurs il adore. Il lui reproche d'être entrée en relations épistolaires avec un poète inconnu, d'avoir été « coquette à froid ⁴⁴ ». Et comme Modeste affirme qu'il y a « lutte constante ⁴⁵ » entre le cœur des jeunes filles et la famille, Charles Mignon commence par énoncer « gravement » : « Malheur à l'enfant qui serait heureuse par cette résistance !... », pour exhiler ensuite ce soupir : « Mon Dieu, quel mal nous font les romans ⁴⁶ ! » Il est évidemment favorable aux vœux de La Brière, « un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents ⁴⁷ ». Qu'opposer à cela ?

Modeste ne devra pas choisir qu'entre le sage La Brière et l'artificieux Canalis. En cours d'intrigue, le duc d'Hérouville, descendant appauvri et fluet d'une vieille famille, s'est aussi mis sur les rangs pour des raisons où l'intérêt tient, au regret du candidat, quelque place. Reste que ce soupirant est grand écuyer, et donc du côté de la pure Poésie. Pour que Modeste n'en subisse pas l'attrait, le romancier charge Butscha, un nain, amoureux sans espoir de la jeune fille et dévoué à son bonheur, de lui ouvrir les yeux sur l'avenir de l'ancienne noblesse : « Dans six mois, le peuple, mademoiselle, qui se compose d'une infinité de Butscha méchants, peut souffler sur toutes ces grandeurs. Et d'ailleurs, que signifie la noblesse, aujourd'hui ⁴⁸ ? » La prophétie, exacte à quelque deux mois près, et la question qui suit font entendre la voix du Balzac de 1844 : décidé à épouser quand même, à sa manière, son temps.

Dans *Modeste Mignon*, certaines formes de l'Idéal, des modes qu'emprunte son culte reçoivent, de toute évidence, un mauvais traitement. La Poésie est réduite à un vain paraître. La critique que le roman fait de l'un et de l'autre soutient le propos de

44. *Op. cit.*, p. 602.

45. *Op. cit.*, p. 603.

46. *Op. cit.*, p. 603.

47. *Op. cit.*, p. 606.

48. *Op. cit.*, p. 683.

Balzac. L'Idéal ainsi conçu ne saurait entrer en composition avec rien de Positif pour former le délicieux « mélange » dont parlait M^{me} Hanska, à l'unisson de son ami.

Le comique, d'une qualité parfois douteuse, auquel le romancier recourt volontiers, est largement mis au service de la dénonciation ironique de tels ridicules ou faux-semblants. *Modeste Mignon* est, en partie, un roman satirique ⁴⁹.

*
* * *

Une satire pas toujours convaincante, qui laisse souvent sur un doute, une hésitation, un malaise, et plus particulièrement le lecteur familier de *La Comédie humaine* et de Balzac. La critique du romancier tombe parfois sur des traits que Modeste détient en commun avec des personnages qu'il a, dans d'autres livres, auréolés d'une pathétique grandeur ou dont il a fait, au moins, des objets d'admiration. Cette critique s'exprime parfois de manière si ambiguë que l'on se demande si elle ne dissimule pas l'admiration.

Balzac reproche à Modeste de se livrer immodérément à « la vie la plus orageuse, la vie par les idées, la vie du Monde Spirituel ». Mais c'est la vie de tous les grands artistes, écrivains et penseurs, celle de Louis Lambert, de Balthazar Claës, c'est la sienne, dont il a montré les douleurs, certes, et les périls, dont il a dénoncé les implacables ravages, mais dont il a peint aussi les exaltations, les joies, les extases. Cette vie, Modeste lui doit de

49. Dès le 23 mars 1844, Balzac, parlant de son roman, écrivait à M^{me} Hanska : « Vous lirez cela, c'est à la fois poétique et simple, intéressant et littéraire, piquant, tendre, comique, et c'est surtout très neuf et très original. » (*Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 410). Il écrivait à la même le 19 juillet : « La 3^e partie, si vous la lisez en entier dans v[otre] journal (le *Journal des Débats* où le roman paraissait d'abord en feuilleton) est un chef-d'œuvre, selon moi, c'est la comédie de *Tasse* de Goethe, ramenée à la vérité pure. » (*Op. cit.*, t. II, pp. 477-478). Poursuivant toujours le même but, Balzac a utilisé dans *Modeste Mignon* nombre de procédés dramatiques. Sa théâtralisation comique a été remarquée par beaucoup de critiques : M. Bardèche, J. Pommier, Ross Chambers, G. De-lattre, A. Michel, M. Regard, L. Frappier-Mazur, etc.

prendre conscience d'elle-même et de pouvoir transfigurer poétiquement le monde ⁵⁰.

Modeste lit à s'en détraquer l'esprit. Voilà qui est excessif. Rappelons-nous tout de même que « cette tête sublime de naïveté froide, de virginité contenue ⁵¹ », « possédait aussi bien l'allemand que le français ⁵² », avant d'apprendre, plus tard, avec sa sœur, « l'anglais ⁵³ ». Modeste n'est pas n'importe qui. Elle lit « Lord Byron, Goethe, Schiller, Walter Scott, Lamartine, Crabbe, Moore, les grands ouvrages du dix-septième et du dix-huitième siècle, l'Histoire et le Théâtre, le Roman depuis Rabelais jusqu'à *Manon Lescaut*, depuis les *Essais* de Montaigne jusqu'à Diderot, depuis les *Fabliaux* jusqu'à *La Nouvelle Héloïse* ⁵⁴ ». Ce ne sera pas précisément la bibliothèque d'Emma Bovary, mais c'est, comme par hasard, le catalogue des principales lectures de Balzac ⁵⁵, qu'il étale ici avec l'inconscient désir d'en faire apprécier la qualité. Modeste lit trop, mais ce qu'elle lit est excellent et signifie un esprit remarquablement étendu et solide. Que son commerce avec les grands textes lui inspire de l'admiration pour le génie ne prouve que la valeur de sa sensibilité. Que cette admiration soit « absolue » et que la jeune fille reste déçue lorsque le livre ne la bouleverse pas, ce sont des marques de première jeunesse que le temps atténuera, et tout à fait pardonnables.

Dans un passage qu'il faut reprendre un peu plus longuement, Balzac veut au moins faire sourire en racontant que

50. On trouvera des lignes admirables sur la joie que dispense à Modeste la « vie du Monde Spirituel » dans la préface de Jean Pommier à l'édition du roman, au tome VII de *L'Œuvre de Balzac*, publ. sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau, Paris, Le Club français du livre, 1963. Au terme de la réflexion poétique qui clôt une étude forcément un peu rapide, le critique avait noté que *Modeste Mignon* est précisément le roman de la « vie du Monde Spirituel » et déjà constaté, mais sans pouvoir s'attarder à une démonstration, qu'il trahit son « intention ». Voir les pp. 327-328.

51. *Modeste Mignon*, p. 505.

52. *Op. cit.*, p. 505.

53. *Op. cit.*, p. 505.

54. *Op. cit.*, p. 505.

55. Voir G. DELATTRE, *Les Opinions littéraires de Balzac*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.

Modeste s'adonne au « jeu de cette étrange faculté donnée aux imaginations vives de se faire acteur dans une vie arrangée comme dans un rêve ; de se représenter les choses désirées avec une impression si mordante qu'elle touche à la réalité, de jouir enfin par la pensée, de dévorer tout jusqu'aux années, de se marier, de se voir vieux, d'assister à son convoi comme Charles Quint, de jouer enfin en soi-même la comédie de la vie, et au besoin celle de la mort ⁵⁶ ». Mais le sourire naît à peine. Le ton de Balzac, pénétré, passionné, inspiré même, avertit que sa longue phrase n'enferme aucune dérision. À la fin, le mot de « comédie » est employé au sens vieilli de « spectacle » et non de « pièce de théâtre comique ». La comparaison de Modeste avec Charles Quint, témoin de ses funérailles, qu'il avait pris soin, selon une tradition hiéronymite, de faire célébrer avant sa mort, n'a rien de désobligeant pour la santé d'esprit de la jeune fille, dès lors que Balzac n'a pas manifesté explicitement, comme l'avaient fait certains historiens, qu'il tenait le désir de l'empereur pour l'expression d'un dérangement mental ⁵⁷. On pourrait,

56. *Modeste Mignon*, pp. 505-506.

57. La tradition relative aux funérailles anticipées de Charles Quint prend sa source dans deux chroniques du monastère de Yuste, l'une du prieur Martin de Angulo, l'autre, œuvre anonyme d'un moine. La seconde chronique a été analysée par Bakhuyzen van den Brink (*Retraite de Charles Quint [...] par un religieux de l'ordre de saint Jérôme à Yuste*, Bruxelles, 1850). Gachard la publia (*Retraite et mort de Charles Quint au monastère de Yuste*, Bruxelles, 1854-1855, 2 vol.). Les récits des moines de Yuste furent, au XVIII^e siècle, commentés très désagréablement pour leurs auteurs. On prétendit que les hiéronymites avaient influencé Charles Quint vieillissant au point de lui faire perdre l'esprit. Les funérailles anticipées, que l'on ne conteste pas, sont alors tenues pour la manifestation de la volonté d'un fou (voir *infra*, p. 35). Au XIX^e et au XX^e siècles, les positions sont plus nuancées. Ainsi Gachard incline à tenir le fait pour authentique, sans l'imputer aucunement à une dégradation de l'esprit de l'empereur. Mignet (*Charles Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, Paris, 1854) croit également que l'empereur mourut en pleine possession de ses facultés mentales mais rejette avec des arguments sérieux les allégations des moines de Yuste. M. J.-P. Massaut veut bien nous dire que la plupart des historiens plus récents adoptent la position de Mignet. Ajoutons que, en revanche, des écrivains contemporains comme Montherlant (« La Grande Tentation », publ. dans *La Renaissance*, 1934, repris dans *Essais*, Paris, Gallimard, Pléiade, s.d. [1968] et Ghelderode (« Le Soleil se couche... », 1942, publ. dans *Théâtre*, vol. V, Paris,

il est vrai, contester cette lecture. Le ton que nous attribuons à la phrase ne serait-il pas, au contraire, légèrement méprisant ? La comparaison de Modeste avec Charles Quint est au moins équivoque. Le mot « comédie », employé dans l'avant-dernier et dans le dernier membre, ne dissipe pas la pénombre du sens.

Le recours à la critique externe nous tirera d'obscurité. Nous comparerons le texte de Balzac, que l'on peut trouver ambigu, avec deux autres textes qui évoquent les funérailles anticipées de Charles Quint. L'un et l'autre sont parfaitement clairs sur l'état mental de l'empereur au soir de sa vie. Dans l'un et dans l'autre, le Charles Quint des derniers temps, à Yuste, est un esprit dérangé. Le premier texte est l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, le second, l'*Histoire du règne de l'empereur Charles Quint*, du fameux historien écossais Robertson. Si le passage en cause de *Modeste Mignon* s'apparente si peu que ce soit, pour l'essentiel, aux endroits correspondants de Voltaire et de Robertson, le « convoi » auquel fait allusion le roman balzacien a été ordonné par un fou et le cerveau de Modeste est lui-même déréglé. Si Balzac s'éloigne si peu que ce soit, toujours pour l'essentiel, de Voltaire et de Robertson, l'assistance de Charles Quint au « convoi » devient une bizarrerie non dépourvue de grandeur, et Modeste provoque moins l'amusement que l'étonnement admiratif. Le résultat de la comparaison aura d'autant plus de valeur que Balzac, en 1844, a, nous le verrons, lu l'*Essai sur les mœurs* et l'*Histoire du règne de l'empereur Charles Quint*⁵⁸. S'il s'en écarte, c'est en connaissance de cause, délibérément.

Balzac a tôt commencé de s'intéresser au XVI^e siècle et à son histoire. Madeleine Fargeaud a montré qu'en 1828, revenant « vers sa tentation la plus ancienne et la plus tenace : l'Histoire », Balzac avait ébauché un roman qui devait s'intituler *Le Roi des merciers*. L'ouvrage, dont on a conservé le début, s'ouvre par des vues sur la situation de Charles Quint en 1539, au

Gallimard, 1957 ; *L'Histoire comique de Keizer Karel*, 3^e éd., pp. 176-180. Bruxelles, Les Éditions du Carrefour, s.d. [1943], ne mettent pas en doute l'excellence de l'état mental de Charles Quint jusqu'à la fin de sa vie mais pensent ou sont tentés de penser que la cérémonie des funérailles anticipées eut bien lieu.

58. Voir *infra*, pp. 37-39.

moment où il est surpris par la révolte des Gantois⁵⁹. Nous pensons que Balzac, afin de se documenter sur l'empereur, lut d'abord la notice Charles Quint de la *Biographie universelle* publiée par Michaud⁶⁰, — un ouvrage auquel il fera plus tard, pour *Sur Catherine de Médicis* (1830-1844), de très nombreux emprunts⁶¹. En un endroit au moins, *Le Roi des merciers* se souvient de la notice qu'il transpose de manière imagée. Si la conquête de la France « était une des pensées favorites de l'ambitieux monarque qui aspirait à la monarchie universelle, écrit Balzac, la France mit si souvent son épée entre le fait et le désir que Charles Quint, ennuyé de n'avoir que le quart du monde connu pour se divertir, finit par prendre le froc et régner dans une cellule, semblable à un enfant qui, ne comprenant pas le mécanisme de son joujou, le brise et... n'y trouvant que peu de rouages pour tant de bruit, le laisse et s'en passe⁶² ». On peut lire dans la notice de la *Biographie universelle* : « Dans son abaissement, [Charles Quint] cherchait encore à se venger des ennemis qu'il n'avait pu vaincre, et ses derniers efforts se dirigèrent contre la France, qui repoussa ses attaques [...] »⁶³. » Ayant abdicqué et s'étant retiré à Saint-Just, il « assistait deux fois par jour au service divin, lisait des livres de dévotion, et particulièrement les œuvres de S. Augustin et de S. Bernard⁶⁴ ». Mais bien-

59. Voir H. de BALZAC, *Le Roi des merciers*, pages inédites présentées par M. Fargeaud, dans *L'Année balzacienne 1960*, pp. 7-14.

60. Balzac possédait la *Biographie universelle* dans la première éd. (1811-1828). Il en parle à sa mère le 10 juin 1832 (*Correspondance*, t. II, p. 10, éd. R. Pierrot, Paris, Garnier, s.d. [1962]). Il avait offert à Michaud d'écrire la notice sur Gall mais l'éditeur l'invita à lui en fournir d'abord une sur Brillat-Savarin. Balzac accepta. La notice relative à l'auteur de la *Physiologie du goût* parut au tome LIX, publié en 1835. Balzac n'est pas l'auteur de la notice Gall (*Correspondance*, t. II, pp. 498-499, éd. citée). Il a publié un article sur les deux volumes du *Dictionnaire mythologique*, par Valentin Parisot, de la *Biographie universelle* (t. LIII-LIV) dans *La Quotidienne* du 22 août 1833 (*Correspondance*, t. II, p. 333, note 1, éd. citée).

61. N. CAZAURAN, *Catherine de Médicis et son temps dans La Comédie humaine*, Genève, Droz, 1976 (« Publications romanes et françaises, CXLI »). Voir à l'Index 3 les pages où la *Biographie universelle* est citée.

62. H. DE BALZAC, *Le Roi des merciers*, p. 16, éd. citée.

63. *Biographie universelle*, notice Charles Quint, t. VIII, p. 171.

64. *Op. cit.*, p. 172.

tôt, « il renonça aux plaisirs les plus innocents de sa solitude, et pratiqua dans toute leur rigueur les règles de la vie monastique ⁶⁵. [...] Quelques historiens lui ont reproché d'aspirer à la monarchie universelle, et tout porte à croire qu'il l'aurait établie dans sa famille, s'il avait réussi à pacifier l'Allemagne et à rendre héréditaire la couronne impériale. Lorsqu'il trouva des obstacles insurmontables, il détourna ses regards d'un monde qu'il ne pouvait subjuguier tout entier, et s'enferma dans un cloître ⁶⁶. »

Le texte de la *Biographie universelle* cite l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire et l'*Histoire du règne de l'empereur Charles Quint* de Robertson. On y apprend que ce dernier livre « est une des plus belles productions de la littérature moderne » et que l'« ouvrage a été traduit dans toutes les langues, et particulièrement en français, par M. Suard ⁶⁷ ». La notice Charles Quint conduisit Balzac vers les deux travaux. Il mit facilement la main sur le premier, où il lut, au chapitre CXXVI intitulé : « Troubles d'Allemagne. Bataille de Mulberg. Grandeur et disgrâce [sic] de Charles Quint. Son abdication », que l'empereur ne put jamais faire de ses états « un corps régulier et robuste ⁶⁸ ». Cette remarque a laissé une trace dans *Le Roi des merciers* où Balzac note que « la difficulté de bien mener les parties hétérogènes d'un grand empire fut peut-être la cause première de la révolte des Gantois ⁶⁹ ». Quant au livre de Robertson, il n'a pas influé de manière apparente sur *Le Roi des merciers*, mais on sait par un registre de la Bibliothèque Royale que Balzac emprunta,

65. *Op. cit.*, p. 173.

66. *Op. cit.*, p. 173.

67. *Op. cit.*, p. 174.

68. VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, t. III, p. 227, t. XVII de l'éd. Beuchot des *Œuvres*, Paris, Lefèvre, Werdet et Lequien. Cette éd. figure dans le catalogue d'une partie des livres de la Bibliothèque de Madame Veuve de Balzac, vendue à Drouot le 5 et 6 avril 1882. Nous ne prétendons nullement que Balzac utilisa cette éd. en 1828. On sait que Bernard-François Balssa était grand admirateur de l'auteur de *Candide*. Son fils le pratiqua beaucoup lui aussi, sans pourtant lui vouer un culte. Mais Voltaire est l'un des écrivains que Balzac cite le plus fréquemment. Voir G. DELATTRE, *op. cit.*, pp. 106-128.

69. H. DE BALZAC, *Le Roi des merciers*, p. 15, éd. citée.

pour le lire à son domicile, le troisième tome de l'ouvrage le 12 juillet 1828⁷⁰. On ne possède pas d'indice qu'il emprunta ultérieurement les deux premiers tomes ni le quatrième, mais on peut conjecturer qu'il les lut, s'agissant d'un livre tenu en haute estime et très célèbre⁷¹, consacré à l'un des souverains du XVI^e siècle qui, avec Catherine de Médicis et François I^{er} retinrent le plus vivement l'attention de Balzac. Dans *Le Roi des merciers*, il lui reconnaît un « génie de domination » qui se manifeste par une politique où l'on découvre « une adresse de chat, un machiavélisme si doucereux que ses intentions, à des distances éloignées, pouvaient être fort mal comprises, et par-tant, encore plus mal exécutées par les lieutenants qui concou-raient au plan vaste ourdi dans sa tête impériale⁷² ». Un autre endroit du même texte, que nous citons plus haut⁷³, atteste que, pour Balzac, la retraite de Yuste dénote une individualité qui a vite aperçu la vanité des choses humaines. D'autre part, le

70. J. A. DUCOURNEAU, « Calendrier de la vie de Balzac », dans *L'Année balzacienne 1960*, p. 210. La référence de l'ouvrage est la suivante : William ROBERTSON, *Histoire du règne de l'empereur Charles Quint* [...], traduite de l'anglais par J.B.A. Suard, Paris, Janet et Cotelte, 1817, 4 vol. La Bibliothèque Nationale ne conserve plus aujourd'hui que les troisième et quatrième volumes. Lorsque nous préparions cette étude, ils étaient indisponibles. Nous avons consulté l'éd. de Bruxelles, Hauman et Cie, 4 vol. Balzac eut accès au service de prêt des livres à l'extérieur de la Bibliothèque Royale de 1825 à 1833, année où il perdit cet accès pour avoir commis des erreurs dans la restitution des volumes. Voir N. CAZAURAN, *op. cit.*, pp. 5 et 509.

71. Comme on l'a vu *supra*, p. 37. W. Robertson (1721-1793), qui était ministre presbytérien, se fit connaître du monde savant par son *Histoire d'Écosse pendant les règnes de la reine Marie et de Jean VI jusqu'à son accession à la couronne d'Angleterre* (1759). D. Hume et E. Gibbon apprécièrent très favorablement l'ouvrage. Il fut suivi, dix ans plus tard, de l'*Histoire du règne de l'empereur Charles Quint*. L'œuvre majeure de Robertson est son *Histoire d'Amérique* qui fut rééditée pour la cinquième fois en 1788. Beaucoup plus que Hume et Gibbon, Robertson fait cas de Voltaire qui pourtant décelait de la perfidie sous ses hommages. De fait, Robertson diffère beaucoup de Voltaire par l'esprit. Il ne s'attache ni à réformer ni à polémiquer. Voir A.-M. ROUSSEAU, *L'Angleterre et Voltaire, Studies on Voltaire and the eighteenth century* edited by Theodore Besterman, vol. CXLV-CXLVII, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, Oxford, 1976. Sur Robertson, voir t. CXLVII, pp. 778-784.

72. H. DE BALZAC, *Le Roi des merciers*, éd. citée p. 15.

73. Voir *supra*, p. 36.

romancier a toujours félicité Charles Quint de s'être opposé de toutes ses forces à la Réforme. Balzac découvrait, comme on sait, dans ce mouvement religieux un esprit d'examen qui devait nécessairement engendrer la révolution. S'il ne place pas l'empereur au premier rang des souverains de son temps, il lui accorde une profonde admiration.

Au moment où il compose *Modeste Mignon*, le romancier sait parfaitement, pour les avoir fréquentés, comment deux historiens importants ont interprété une tradition relative à la dernière période de la vie de l'empereur qu'il connaît si bien.

Il a lu chez Voltaire, au chapitre CXXVI de l'*Essai* auquel il avait déjà emprunté en 1828 :

On prétend que son esprit se déranga dans sa solitude de Saint-Just. En effet, passer la journée à démonter des pendules et à tourmenter des novices, se donner dans l'église, la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil, et chanter son *De Profundis*, ce ne sont pas là des traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui avait fait trembler l'Europe et l'Afrique, et repoussé le vainqueur de la Perse, mourut donc en démence (1558). Tout montre dans sa famille l'excès de la faiblesse humaine. Son grand-père Maximilien veut être pape ; Jeanne sa mère est folle et enfermée ; et Charles s'enferme chez des moines, et y meurt ayant l'esprit aussi troublé que sa mère ⁷⁴.

On aura noté au passage que l'endroit du texte où Voltaire évoque Charles Quint se donnant « la comédie de son propre enterrement » a laissé une marque précise sur la page de *Modeste Mignon* où Balzac dote son héroïne du pouvoir accordé à certaines imaginations « d'assister à son convoi comme Charles Quint, de jouer enfin en soi-même la comédie de la vie, et au besoin celle de la mort ». Le précédent constat d'une action du chapitre CXXVI de l'*Essai* sur *Le Roi des merciers* permet d'affirmer que la présence du mot « comédie » dans *Modeste Mignon* n'est pas due à une simple coïncidence. Elle est l'effet d'un souvenir ⁷⁵.

74. VOLTAIRE, *op. cit.*, p. 228.

75. Sans doute les travaux historiques de Voltaire n'étaient-ils pas la partie de son œuvre que Balzac appréciait le plus. Il leur reprochait leur partialité. (Voir G. DELATTRE, *op. cit.*, p. 129). Ce qui ne signifie pas qu'il s'interdisait de les consulter. La lettre du 4 août 1847 à M^{me} Hanska ne contraind pas de penser

Mais voici à présent ce qu'on trouve chez Robertson sur les derniers mois de Charles Quint. La goutte l'avait cruellement repris. « Son tempérament épuisé eut à peine assez de force pour soutenir une si rude secousse, qui affaiblit son âme ainsi que son corps ; dès ce moment, à peine retrouve-t-on quelques traces de cette raison saine et mâle qui avait distingué Charles de ses contemporains. Une superstition timide et servile flétrit son esprit. » Il se conforme à l'austérité de la règle monastique, ne désire plus d'autre société que celle des moines et passe presque tout son temps à chanter avec eux les hymnes du missel. Il se donne en secret la discipline, avec une excessive rigueur, pour expier ses péchés. « L'inquiétude, la défiance et la crainte, qui accompagnent toujours la superstition, troublaient de plus en plus son esprit, et, diminuant à ses yeux le mérite de ce qu'il avait fait, le portaient à chercher quelque acte de piété extraordinaire et nouveau qui pût signaler son zèle et attirer sur lui la faveur du ciel. L'idée à laquelle il s'arrêta est une des plus bizarres et des plus étranges que la superstition ait jamais enfantées dans une imagination faible et désordonnée. » Suit le récit détaillé de la lugubre cérémonie ⁷⁶.

Ainsi s'expriment sur Charles Quint, ordonnateur de ses funérailles anticipées, des écrivains pour lesquels une semblable pompe ne saurait être commandée que par un homme ayant perdu le sens. On chercherait en vain dans *Modeste Mignon* un écho de la « démence » que Voltaire attribue au Charles Quint des derniers temps ; de la faiblesse d'esprit que Robertson découvre chez l'ancien empereur depuis le sixième mois qui précéda sa mort. Et cependant, on doit le répéter, le romancier avait lu Voltaire. Il avait utilisé Robertson. Il n'avait même pas dû parcourir les pages que cet historien avait consacrées au séjour de Charles Quint à Yuste et à ses funérailles : la notice de la *Biographie universelle* les résumait amplement. Or on a vu

qu'il n'avait jamais ouvert l'*Essai* avant cette date. Qu'il se soit « endormi dessus », comme il l'écrit le 5 août, est simplement un effet de la grande « lassitude » dont il faisait état la veille. Voir *Lettres à Madame Hanska*, t. IV, pp. 140-141.

76. W. ROBERTSON, *op. cit.*, pp. 331-333.

que Balzac avait recouru à cette notice pour préparer son *Roi des merciers*.

Au reste, encore une fois, nous n'avons insisté sur la relation du texte de Balzac à ceux de Voltaire et de Robertson que pour donner toute sa valeur à ce qui sépare le premier des deux autres. Que le romancier n'ait pas un mot dépréciatif pour le comportement au moins singulier de l'ancien empereur à la veille de sa mort, alors qu'il connaissait ce comportement par des sources où il est tenu pour une marque de folie, nous livre le sentiment précis de Balzac sur le Charles Quint des derniers jours. Il n'avait pas l'esprit altéré⁷⁷. Celui de Modeste est donc sain. Il possède « une étrange faculté donnée aux imaginations vives de se faire acteur dans une vie arrangée comme dans un rêve ». Précieux, admirable don ! Pour qu'on sentît bien cette admiration, il suffisait de confronter Balzac à Voltaire et à Robertson. Mais la confrontation est plus éloquente de s'appuyer sur l'établissement d'un rapport historique.

Modeste rêve de vouer son existence à un homme de génie, d'apaiser ses souffrances, de lui apporter le confort matériel. Mais on sait que Balzac ne connaît pas pour la femme de plus beau destin. Il l'a écrit ailleurs, il le répète dans *Modeste Mignon* même : « Cette noble compatissance, cette intuition des difficultés du travail est une des plus rares fantaisies qui jamais aient voleté dans des âmes de femme⁷⁸ ». Toute la page qui suit trahit constamment la sympathie du romancier pour son héroïne à cette période de sa vie où elle « buvait à longs traits à la coupe

77. Dans *Sur Catherine de Médicis*, Balzac fait dire au roi par la mère de Charles IX : « Le catholicisme, monsieur, doit être le lien de l'Espagne, de la France et de l'Italie, trois pays qui peuvent par un plan secrètement et habilement suivi, se réunir sous la maison de Valois à l'aide du temps. Ne vous ôtez pas des chances en lâchant la corde qui unit ces trois royaumes dans le cercle d'une même foi. Pourquoi les Valois et les Médicis n'exécuteraient-ils pas pour leur gloire le plan de Charles Quint à qui la tête a manqué ? Rejetons dans le Nouveau-Monde, où elle s'engage, cette race de Jeanne-la-Folle ! (*La Comédie humaine*, t. VII, p. 232, Paris, Éd. du Seuil, s.d. [1966].) Mais c'est une rivale de l'empereur qui parle ici, un personnage du roman. Pour Balzac, Charles Quint est une personnalité assurément déconcertante, mais non pas un aliéné.

78. *Modeste Mignon*, p. 509.

de l'Inconnu, de l'Impossible, du Rêve⁷⁹ ». L'Idéal n'est pas trop mal traité dans *Modeste Mignon*.

Qu'en est-il au juste de la Poésie ? Il est très fâcheux pour le propos de Balzac qu'elle soit représentée par un Canalis. Le personnage est indéfendable : produit de la publicité, des salons et des faveurs féminines, versificateur froid qui ne fait qu'exploiter une veine près de l'épuisement, stérile, par surcroît, et cherchant à se renouveler sur un autre terrain. Canalis ne signifie que lui-même. À la rigueur, si l'on y tient, mais on serait un peu injuste, il incarne un moment d'une certaine poésie. La Poésie, non.

Ernest de La Brière va-t-il au moins donner au Positif, grâce à une subtile médiation, un prestige qui gagnera complètement Modeste à cette valeur ? Certes la jeune fille qui, dès le départ, instruite par l'infortune d'une sœur imprudente, a décidé de ne pas se marier sans l'aveu de ses parents apprécie-t-elle la sagesse d'Ernest, qu'elle prend encore, à cette période, pour Canalis. Elle approuve des « sentiments prosaïques⁸⁰ » qu'exprime son correspondant. Elle accorde sans doute plus tard un prix encore plus élevé à la poésie du cœur dont La Brière fait, à la différence de Canalis, constamment la preuve. L'amour sincère d'Ernest, contre lequel les insolences et les mépris de Modeste n'ont rien pu, désarmera finalement la jeune fille et la déterminera à préférer le secrétaire au poète et au duc.

On admet d'ailleurs que ces insolences et ces mépris, issus de la colère que le stratagème des lettres a inspirée à Modeste, ne sont que l'autre face d'un amour conçu le jour où la romanesque enfant, — car elle est toujours romanesque, quoi qu'elle en dise⁸¹, — a vu pour la première fois La Brière, croyant admirer Canalis. On l'admet, mais non sans un peu de peine. Car le temps est long entre le moment où Modeste apprend qu'elle a été trompée et celui où elle découvre qu'elle peut, en dépit de ce qui s'est passé, garder son estime à La Brière et donc lui offrir

79. *Op. cit.*, p. 510. P. BARBÉRIS, *Le Monde de Balzac*, p. 517, a bien noté cette sympathie.

80. *Modeste Mignon*, p. 539.

81. *Op. cit.*, p. 537.

son amour. Pas une fois, cependant, au cours de cette période qui occupe près de la seconde moitié du roman, Modeste ne laisse apparaître le moindre signe involontaire de la persistance de son attachement. Jamais le romancier ne prend la peine de rappeler sa constance. C'est Modeste qui, près de la fin du livre, déclare au duc d'Hérouville qu'elle aimait déjà La Brière avant l'arrivée du grand écuyer au Havre⁸² : d'où l'on tire qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. Mais on peut se demander si, par ces propos, elle ne cherche pas à rendre moins pénible au duc, qu'elle veut ménager, le refus qu'elle lui inflige. Avant cet épisode, alors que Modeste n'a pas encore choisi La Brière, Butscha plaide pour lui : « Ce digne garçon aime autant que moi, vous l'avez aimé pendant huit jours [...] »⁸³. Le nain, pourtant profond psychologue, n'a donc pas décelé la moindre présence de l'amour de Modeste, sous ses comportements dédaigneux. Mais passons et admettons qu'elle a supérieurement dissimulé, et longtemps, ses sentiments vrais.

Toute la question est enfin de savoir si la sagesse de La Brière et la sincérité de son amour suffiront à rendre Modeste, une fois mariée, heureuse. Cette question ne se pose pas si nous sommes convaincus de ce que Modeste, ayant décelé chez Ernest « un amour à la Butscha, ce qui, certes, est le *nec plus ultra* des désirs d'une femme⁸⁴ », est comblée. Mais nous éprouvons quelque difficulté à le croire. Si un amour à la Butscha est le *nec plus ultra* des désirs d'une femme, Modeste n'est pas n'importe quelle femme. Pour que nous croyions Balzac, il aurait dû, dans la seconde partie du roman, nous faire mieux percevoir des traits de la jeune fille que nous ne connaissons guère. Nous ne la voyons pas apprécier longuement les qualités d'un excellent fonctionnaire, le prix de la douceur, de l'amabilité, de la pudeur, de la modestie, du patriotisme, bref de tous les « bons sentiments ». Modeste, après avoir puni La Brière de s'être prêté au stratagème des lettres par le mépris, est enfin vaincue par l'authenticité de l'amour du jeune homme. Elle a mis ses senti-

82. *Op. cit.*, p. 707.

83. *Op. cit.*, p. 682. La leçon du manuscrit est : cinq jours.

84. *Op. cit.*, p. 694.

ments à l'épreuve. Elle est édifiée. Pouvons-nous penser que, dissipés les premiers ravissements de se voir idolâtrée, Modeste va se satisfaire de ce La Brière assez falot, perpétuellement soumis, et qui ne doit ses promotions dans la hiérarchie sociale qu'à ses protecteurs successifs ? Devant ce masochiste⁸⁵, Modeste, personnage stendhalien⁸⁶, ne sera-t-elle pas tentée de satisfaire des pulsions sadiques que la cravache, dont il est question à la fin du livre, symbolise assez évidemment⁸⁷ ?

Mais il y a plus. Où voit-on que Modeste ait cessé d'aimer la Poésie, de vénérer le génie créateur ? Alors qu'elle n'ignore plus que Canalis s'est joué d'elle, Modeste ne peut s'empêcher de trouver encore aimable « ce don Juan littéraire⁸⁸ », d'admirer cet « acteur⁸⁹ » qui répète pour la centième fois son rôle. Bien que d'avoir vu le chirurgien Desplein, elle ait enfin acquis « des idées justes sur les hommes de génie » et qu'elle ait aperçu « d'énormes différences entre Canalis, homme secondaire, et Desplein, homme plus que supérieur⁹⁰ », elle n'en demeure pas moins subjuguée par l'écrivain mondain. Aussi faut-il que Canalis en soit venu à ne plus pouvoir tromper davantage la jeune fille pour qu'enfin éclairée, elle ne subisse plus son charme. Mais Canalis n'est pas le grand artiste, et moins encore la Poésie. Avant de choisir La Brière, Modeste n'a pas déclaré saugrenu le propos de s'unir au premier ni de se vouer au culte de la seconde. Le Positif dans *Modeste Mignon*, même enrichi par Ernest, ne s'impose que faiblement, quand il n'est pas ridicule. La vraie Poésie demeure sauve.

Quant à l'ancienne noblesse, dont les liens avec l'Idéal et la Poésie sont évidents, elle garde un considérable prestige. Le duc d'Hérouville la représente au dernier degré de son exténuation,

85. La remarque est de J. Pommier, dans la préface à l'édition citée du Club français du livre, p. 318.

86. Comme l'a bien vu A.-M. MEININGER, art. cité.

87. Voir R. CHAMBERS, « L'Art sublime du comédien » ou le regardant et le regardé. Autour d'un mythe baudelairien », *Saggi e ricerche di letteratura francese*, vol. XI, nuova serie, p. 213.

88. *Modeste Mignon*, p. 611.

89. *Op. cit.*, p. 628.

90. *Op. cit.*, p. 640.

comme le signifie un physique pitoyable. Mais ce personnage disgracié est délicat et spirituel là où il se sent à l'aise. Ailleurs il est timide. Mais qu'il soit amoureux, il pousse le sentiment jusqu'à la dévotion. Tenu, bien malgré lui, de mêler l'argent aux choses du cœur, il ne dissimule rien de sa situation à Modeste, qui lui sait gré de sa franchise. « L'aspect du cordon bleu, le titre et surtout les regards extatiques du gentilhomme ⁹¹ » agissent sur la jeune fille. Ce personnage de *L'Astrée* produit un indiscutable effet, et d'excellent aloi. Lors des préparatifs de la décisive chasse à Rosebray, le petit duc est « admirable de courtoisie ⁹² ». Modeste, à la fin du livre, lui avoue que si elle ne s'était déjà engagée à Ernest, qui ne sait pas encore son bonheur, c'est lui qu'elle eût choisi. Et en effet, lorsque, plus tôt, Modeste avait appris de Butscha qu'elle est effectivement riche, que la fortune de son père est de huit millions dont deux pour elle et un pour son établissement à Paris, elle s'était exclamée : « Ah ! je puis être duchesse d'Hérouville [...] ⁹³ ». Et comme Butscha lui rappelait les mérites d'Ernest : « Et peut-il lutter avec une charge de la Couronne ? » avait répliqué Modeste. La Brière ne doute pas de sa défaite lorsqu'il apprend que le grand écuyer donne une chasse à courre, en hommage à la jeune fille, dans une forêt de la Couronne, proche du Havre. Il se lamente auprès de Canalis : « Hélas ! Melchior, il faudrait à Modeste un caractère si grand, si formé, si noble pour résister au spectacle de la cour et des splendeurs si habilement déployées en son honneur et gloire par le duc, que je ne crois pas à l'existence d'une pareille perfection [...] ⁹⁴ ». Mais on ne saurait prétendre que le faible de Modeste pour d'Hérouville soit dû seulement à l'ascendant qu'exercent sur elle les titres, les insignes, les fonctions. Elle estime le duc pour ses qualités morales. Et elle est touchée par ses grandeurs. L'alliance des vertus, de la naissance, de la charge l'impressionne. Cette alliance faisait toute l'ancienne noblesse, qui séduit profondément Modeste. Le temps qu'elle passera à

91. *Op. cit.*, p. 638.

92. *Op. cit.*, p. 691.

93. *Op. cit.*, p. 682.

94. *Op. cit.*, p. 689.

Rosebray aura sur son développement une immense influence :

Cette société d'élite, non seulement plut à Modeste, mais elle y devait acquérir pendant son séjour, une perfection de manières qui, sans cette révélation, lui aurait manqué toute sa vie. [...] Tout, pour elle, fut enseignement là où des bourgeoises n'auraient remporté que des ridicules à l'imitation de ces façons. Une jeune fille bien née, instruite et disposée comme Modeste, se mit naturellement à l'unisson et découvrit les différences qui séparent le monde aristocratique du monde bourgeois, la province du faubourg Saint-Germain ; elle saisit ces nuances presque insaisissables, elle reconnut enfin la grâce de la grande dame sans désespérer de l'acquérir. Elle trouva son père et La Brière infiniment mieux que Canalis au sein de cet Olympe ⁹⁵.

Sans doute. Mais plus tard ? Trouvera-t-elle La Brière infiniment mieux que d'Hérouville ? De quel poids pèsera la fraîche noblesse que le roi va accorder à Ernest auprès de l'antique lignage dont peut se prévaloir le duc, d'ailleurs écarté pour d'excellentes raisons ? Ce pauvre La Brière, déjà impropre à la « poésie physique », comme dit Balzac, dépourvu du moindre génie en quoi que ce soit, et sans une goutte de sang bleu dans les veines, ne peut-on pas craindre qu'il ne fasse décidément long feu auprès d'une Modeste Mignon qui ne s'est pas, que l'on sache, profondément convertie au Positif même pénétré d'Idéal, qui n'a renoncé ni à l'Idéal ni à la Poésie et que voici maintenant à jamais marquée de l'empreinte du noble faubourg ? Ernest ne peut offrir que sa sagesse, la poésie de son cœur, ce qui est beaucoup mais, s'agissant d'une Modeste, n'est pas tout ; et un blason tout frais que le roi lui a permis d'emprunter à son beau-père, ce qui n'est rien.

*
* * *

Le bonheur de Modeste fait question. Nous n'y croyons guère. Balzac se proposait de nous montrer que la jeune fille, éprise à la fois de l'Idéal et du Positif, de la Poésie et de la Réalité, avait découvert, au prix d'une humiliante expérience et

95. *Op. cit.*, p. 706.

d'une longue étude que l'adoption de ces valeurs opposées, de ces objets antagonistes ne pouvait se pratiquer que par la voie d'une médiation, donc d'un renoncement. Trop évidemment, Modeste n'a pas renoncé⁹⁶. À la fin du livre, la jeune fille choisit le seul de ses trois prétendants qu'elle puisse à la fois aimer et estimer. Elle ne pourra jamais l'admirer. Entre le propos du roman et l'effet qu'il produit un écart s'est creusé, que rien n'a rempli.

D'où vient cela ? De ce que Balzac, en ses profondeurs, se résigne mal au compromis. La recherche d'une formule médiatrice n'est ici que l'expression symbolique d'une défense, au demeurant vigoureuse mais finalement inopérante, de la conscience en danger.

Le propos du romancier est lié, en partie, à des contingences récentes, voire contemporaines de la conception de *Modeste Mignon*. Balzac est en mauvaise santé depuis mars 1843⁹⁷. Il connaîtra durant les mois suivants de fréquentes difficultés de travailler⁹⁸. Revenu de Saint-Petersbourg, il éprouve la lanci-

96. On lira sur le problème les pages qu'Arlette MICHEL a consacrées à *Modeste Mignon* dans sa belle et monumentale thèse sur *Le Mariage et l'amour dans l'œuvre romanesque d'Honoré de Balzac*, Atelier de reproduction des thèses, Université de Lille III, Lille 1976 (Diffusion Librairie Honoré Champion, Paris), 4 vol. Voir les pp. 1493-1531. L'auteur traite le sujet dans une perspective différente de la nôtre pour aboutir à des conclusions assez éloignées de ce qu'on lit ici. L'ouvrage a été publié sous une forme abrégée : *Le Mariage chez Honoré de Balzac. Amour et féminisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1978. La lecture du livre ne dispense pas de recourir à la thèse.

97. Voir *Lettres à Madame Hanska*, t. II, lettre du 2 mars 1843, p. 185 ; du 31 mai 1843, p. 229 ; du 21 octobre 1843, pp. 268 et 269 ; du 19 novembre 1843, p. 292 ; du 27 décembre 1843, p. 315 ; du 2 janvier 1844, p. 331 ; du 29 (pour 31) janvier 1844, p. 355 ; du 25 (pour 26) janvier 1844, p. 359 ; du 1^{er} février 1844, p. 364 ; du 10 février 1844, p. 376 ; du 12 février 1844, p. 378 ; du 29 février 1844, p. 390 ; du 8 mars 1844, p. 400 ; du 9 mars 1844, p. 401 ; du 10 mars 1844, p. 401 ; du 20 mars 1844, p. 408 ; des 21-23 mars 1844, p. 410, du 29 avril 1844, p. 432.

98. *Op. cit.*, t. II, lettre du 10 janvier 1843, p. 148 ; du 1^{er} février 1843, p. 164 ; du 2 mars 1843, p. 169 ; du 19 mars 1843, pp. 179 et 180 ; du 21 mars 1843, p. 181 ; du 25 mars 1843, p. 184 ; du 17 juin 1843, pp. 235 et 236 ; du 7 juillet 1843, p. 243 ; du 29 décembre 1843, p. 318 ; du 13 janvier 1844, p. 339 ; du 21 (pour 22) janvier 1844, p. 351 ; du 23 (pour 24) janvier 1844, p. 353 ; du 18 avril 1844, p. 427 ; du 5 juin 1844, p. 447.

nante nostalgie des heures souvent exquisées passées auprès de M^{me} Hanska⁹⁹. Cette nouvelle séparation le désole, il veut retrouver son amie le plus vite possible et connaître auprès d'elle une existence paisible et heureuse¹⁰⁰. Il souhaite d'être aimé par le cœur et pour son caractère, d'un sentiment où l'admiration pour son génie n'a aucune part¹⁰¹. Le moindre de ses soucis n'est pas d'avoir payé ses dettes au jour de son mariage¹⁰². Balzac, en 1844, appelle la sécurité. Qu'il se propose alors de célébrer les vertus bourgeoises s'explique aisément.

Il s'inquiète aussi, — depuis 1830 à vrai dire, — de l'évolution de la situation politique en France. Il ne place guère d'espoir dans la monarchie orléaniste. *Le Médecin de campagne* et *Le Curé de village* ont montré à plein qu'il tenait pour la tradition, contestait la souveraineté nationale et repoussait le libre examen. Le mouvement ouvrier de 1840 renforce encore ses sentiments¹⁰³. Sa défiance à l'égard de la démocratie n'a jamais été plus aiguë. Il appelle de ses vœux l'avènement d'une oligarchie de capacités, une aristocratie nouvelle où quelques représentants de l'ancienne noblesse seraient maintenus pour conférer à la

99. *Op. cit.*, t. II, lettre du 7 novembre 1843, p. 277 ; du 20 novembre 1843, p. 280 ; du 30 décembre 1843, p. 320.

100. *Op. cit.*, t. II, lettre du 19 mars 1843, pp. 177, 178 et 180 ; du 16 octobre 1843, p. 263.

101. *Op. cit.*, t. II, lettre du 23 janvier 1843, pp. 161-162.

102. *Op. cit.*, t. II, lettre du 25 (pour le 26) janvier 1843, p. 162 ; du 6 avril 1843, p. 190 ; des 28 et 29 avril 1843, p. 207 ; du 8 décembre 1843, p. 296 ; du 14 décembre 1843, p. 302.

103. Il écrit le 22 janvier 1843 à M^{me} Hanska combien l'empereur de Russie lui inspire de sympathie parce qu'il incarne « le pouvoir fort dans la main d'un seul » (*Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 156). Il ajoute qu'il ne sera « quelque chose » qu'après avoir écrit le « grand ouvrage politique auquel [il] travaille constamment et où il sera, [il] l'espère, démontré que le pouvoir royal est le meilleur de tous et qui est fait en haine de ce qu'on appelle le *gouvernement constitutionnel* [c'est Balzac qui souligne] qui est le gouvernement des sots, la défécation du sot, le triomphe des sots ! » (*Op. cit.*, t. II, p. 157). Le 5 avril 1843, il communique à son amie que sa préface à *Catherine de Médicis* est « en faveur du système monarchique » et qu'on y trouve « une défense complète de *Catherine de Médicis* et du catholicisme, au point de vue politique dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore. » (*Op. cit.*, t. II, p. 187). Le *Catéchisme social*, qui prône une politique théocratique, a été composé entre 1840 et 1848.

neuve élite ce caractère sacré que doit détenir tout gouvernement¹⁰⁴. *Modeste Mignon*, dont le dessein n'est ni politique ni social, exprime le plus récent désir de Balzac quant à la conduite de l'État.

Le propos du livre se rattache également à des idées et à des sentiments très profonds et très anciens du romancier. Il voulait que *Modeste Mignon* fût une critique de l'individuel, du particulier, de l'anomique et donc du Romantisme, de ce qu'il exalte et restaure. La fiction devait aussi mettre dans un jour favorable tout ce qui assure la consolidation de la société, de la famille, du couple, ainsi que l'équilibre du cœur et de l'esprit.

Mais on sait que la volonté répressive s'exerce, chez Balzac, contre une vigoureuse poussée de signe contraire. L'œuvre, dès les premiers essais de l'écrivain, est le lieu où les deux forces s'affrontent dans un dialogue dont la richesse et l'intensité sont à l'origine même de la qualité de l'univers balzacien. Aussi bien *Modeste Mignon* éclaire-t-elle également avec sympathie ou indulgence les singularités de la fantaisie individuelle, les jeux bizarres de l'esprit, l'admiration pour de grands écrivains romantiques et pour leurs créatures révoltées. Tout cela qui a fasciné Balzac et qu'il a aimé répond efficacement aux traits qui sont décochés à la Poésie et à l'Idéal. Il n'est pas jusqu'aux restes de cette ancienne noblesse, à laquelle Balzac a tant de fois reproché qu'elle ait consenti, dès les temps modernes, à l'abdication de sa puissance et de sa grandeur devant la royauté, qui ne trouve ici grâce : le romancier, subjugué, la déploie magnifiquement dans l'admirable épisode de la chasse à Rosebray. Une émouvante nostalgie prodigue à cet endroit son image épique et fastueuse. Balzac, lorsqu'il parle de la noblesse, ne songe à rien de moins qu'à l'équilibre de l'État qui, durant sa vie entière, fut sa hantise. Un équilibre assuré, entre le roi et la bourgeoisie, par un corps dynamique, rêverie d'une imagination possédée de grandeur et d'indépendance.

Comment Balzac eût-il accablé Modeste puisqu'il tenait à elle par tant de fibres ? Comment eût-il condamné sans nuances les

104. Voir J. FOREST, *L'Aristocratie balzacienne*, pp. 249-285, Paris, Libr. José Corti, s.d. [1973].

débuts romanesques de son expérience amoureuse alors même qu'en les retraçant il transposait l'aube de sa longue aventure avec M^{me} Hanska ¹⁰⁵ ? Si l'effet que produit *Modeste Mignon* est si éloigné du propos que s'assignait Balzac, c'est qu'une part intime du romancier s'est exprimée durant toute la composition du livre avec tant d'insistance qu'elle rend très douteuse l'efficacité du compromis qui devrait assurer le bonheur de Modeste.

Et même cette part s'est exprimée avant la composition du texte que nous possédons. On se rappelle que Balzac, conseillant à M^{me} Hanska, le 1^{er} mars 1844, de refaire sa nouvelle, lui suggère un dénouement qui montrera « les manies et les aspérités d'une grande âme, qui effraye les petites ¹⁰⁶ ». En allant ainsi tout au rebours du dessein de son amie, le romancier livre une donnée immédiate de son psychisme. Il commencera tôt de la combattre, sans la vaincre jamais. Modeste héritera de la « grande âme », dont ne s'accommode pas la fillette de M^{me} Hanska. Elle prend en charge les traits que Balzac, dans l'éclair du 1^{er} mars, avait prodigués au poète. Elle ne s'en défera pas. C'est pourquoi elle ne sera pas comblée par La Brière.

On se souvient aussi qu'après avoir lu, à Saint-Petersbourg, la correspondance de Goethe et de Bettina von Arnim, Balzac écrivit sur le livre un article très mordant où la publication d'une relation amoureuse qui s'était bornée à un échange de lettres était durement moquée. Balzac allait même jusqu'à douter qu'un sentiment réel ait uni Goethe et Bettina ¹⁰⁷. Sauf erreur, la critique ne s'est jamais demandée pour quelle raison Balzac n'avait pas publié cet article. Sans doute n'avait-il pas voulu heurter M^{me} Hanska en exigeant avec vivacité que l'amour dont on croit devoir faire part au public se manifeste « dans sa triple forme : la tête, le cœur et le corps ». Son amie ne professait pas

105. Ne lui avait-il pas écrit, en mai 1832, plus d'un an avant de la rencontrer pour la première fois, qu'« il n'y a que les âmes froides qui ne conçoivent pas tout ce qu'il y a de vaste dans les émotions auxquelles l'inconnu donne carrière libre. Moins nous sommes retenus par la réalité et plus est grand l'essor de l'âme » ? (*Lettres à Madame Hanska*, t. I, p. 9).

106. Voir *supra*, p. 20.

107. Voir *supra*, pp. 23-24.

un rigoureux platonisme, et l'on ne saurait affirmer que la relation de Goethe avec Bettina lui soit apparue comme un sommet du commerce amoureux. À Saint-Pétersbourg, on l'a dit, les amants s'accordaient sur la valeur de l'Idéal et du Positif et sur les rapports qu'ils soutiennent. Encore Balzac savait-il que M^{me} Hanska subissait à ses heures les attraits d'un idéalisme passablement vertigineux qui faisait courir grand risque à ses projets. En publiant son article, Balzac étalait un peu crûment des idées qu'en Russie il avait probablement, dans la conversation, voilées pour ne pas effaroucher la délicatesse de son amie. Toutes réflexions faites, il préféra conserver son manuscrit dans ses cartons. L'avenir l'engagea à ne pas l'en tirer. *Modeste Mignon* suffisait bien à la critique de l'amour par lettres. Balzac y malmenait un peu une pratique dont M^{me} Hanska avait pris l'initiative et en quoi consista pendant assez longtemps toute leur liaison. La publication, en 1844, de l'article sur la correspondance de Goethe et de Bettina eût sans aucun doute accru chez l'amie de Balzac un sentiment que *Modeste Mignon*, il pouvait le craindre, n'allait que trop éveiller.

Mais il y a plus, et c'est à quoi nous voulons en venir. On peut se demander si Balzac ne s'est pas retenu de publier l'article parce que, nous le suggérons plus haut, lui-même avait pris plaisir, avant la fameuse rencontre de Neuchâtel, à une relation toute platonique, purement épistolaire, avec la comtesse polonaise. Tout se passe comme si le sentiment qui avait déjà, dans *Modeste Mignon*, tempéré la critique de la correspondance amoureuse avait cette fois joué à plein. Balzac ne se garda pas tant de publier l'article par respect pour de chers moments d'un passé déjà lointain, ni par égard pour l'idéalisme un peu sourcilieux de son amie, ni pour éviter de paraître lui reprocher sa hardiesse de 1832, que par goût personnel et secret de l'intrigue hautement romanesque, et par aspiration profonde à la pureté. Une exigence intime lui interdisait de moquer cela qu'au repli de lui-même il admirait et vénérât, s'il ne pouvait, par tempérament, y sacrifier davantage ¹⁰⁸.

108. Le 19 mars 1843, Balzac avait écrit à M^{me} Hanska : « Les sens dictent de belles choses ; mais l'amour égal et pur, l'amour continu de cœur a dans son

Balzac ne pouvait faire que Modeste, enfant chérie de son esprit et de son cœur, trouvât la félicité par la vertu d'un compromis. Il insiste d'ailleurs assez peu sur cette félicité. La fin du roman est au surplus singulière :

Plus tard, peut-être reverra-t-on dans le cours de cette longue histoire de nos mœurs M. et M^{me} de La Brière-La Bastie ; les connaisseurs remarqueront alors combien le mariage est doux et facile à porter avec une femme instruite et spirituelle ; car Modeste, qui sut éviter selon sa promesse les ridicules du pédantisme, est encore l'orgueil et le bonheur de sa famille et de tous ceux qui composent sa société ¹⁰⁹.

Le roman où l'on aurait retrouvé le couple n'aurait donc pas tant assuré du bonheur de Modeste que de celui d'Ernest. Il aurait montré que La Brière peut vivre heureux avec une femme qui, en danger de devenir Philaminte, est restée Henriette. Avec ce nouveau livre, Balzac se serait donné le moyen d'esquiver en partie la réponse à la question que l'on se pose en fermant *Modeste Mignon* : la jeune fille a-t-elle réellement bien choisi son futur partenaire ? Le romancier paraît cependant bien s'être interrogé. Il n'a pas écrit d'ouvrage où réapparaissait Modeste, posée cette fois un peu en retrait. Mais, son manuscrit achevé, il s'attela à une conclusion du roman. Il lui fallait absolument, dirait-on, nous tranquilliser sur l'avenir de son héroïne. Balzac chargea La Brière de ce soin, au cours d'une conversation du personnage avec Canalis. Son épouse, dit Ernest au poète promu ministre, « est devenue [...] tout ce qu'elle avait promis d'être, une femme accomplie, la femme [qu'il va] voir ». Et il poursuit, très satisfait : « En sept ans, nous n'avons pas eu ce qu'on appelle un nuage, nous nous aimons comme au premier jour, elle employe [*sic*] tout son esprit à rester la fleur de la maison, l'élégance du ménage ; elle est mère comme elle est épouse, et sa prodigieuse instruction lui sert à écouter, à observer, à dire

expression quotidienne, quelque chose de semblable au *Paradis* du Dante, je ne sais quoi de bleu que je savoure dans vos chères lettres, et qui est bien supérieur à ces imitations trompeuses. Les sens font graver une roche, l'amour pur y a volé et y reste ; il n'en descend jamais. » (*Lettres à Madame Hanska*, t. II, p. 179).

109. *Modeste Mignon*, p. 714.

quelques mots fins qui prouvent aux hommes les plus distingués qu'elle les comprend...¹¹⁰ » Il est fâcheux que ce soit La Brière, le mari, qui assure le lecteur de l'amour persistant de sa femme, en s'adressant, pour comble, à son ancien rival. Il est regrettable que Balzac ait noyé cette dizaine de lignes, pourtant capitales, dans un texte de quelque six pages, où il croit devoir nous éclairer sur la destinée, toujours florissante, de tous les personnages, jusqu'au plus mince, de *Modeste Mignon*. Comme si, retrouvant son héroïne, qu'il n'a pu s'empêcher de ressusciter, il éprouvait tout à coup devant elle un malaise. Il est enfin révélateur que Balzac ait abandonné cette conclusion, dont il ne put manquer d'apercevoir rapidement le parfait arbitraire.

Le romancier laissa *Modeste Mignon* comme elle était : à l'état de livre faiblement convaincant, affligé de fautes de goût et de technique. Beau livre cependant, où la Poésie se vengeait d'avoir été un peu mise à mal en affirmant presque à chaque page et, par endroits, superbement, son éclatante présence.

*
* *
*

M^{me} Hanska y fut apparemment peu sensible. Alors que le roman paraissait en feuilleton dans le *Journal des Débats*, elle se fâcha même en arrivant à l'endroit où Charles Mignon réprimande sa fille pour s'être jetée, par lettre, à la tête d'un poète qu'elle ne connaissait pas. Éveline avait pris le blâme pour elle. Balzac, aura-t-elle pensé, avait mal jugé, à douze ans d'intervalle, l'audace qu'elle avait eue de lui écrire lyriquement l'expression de son admiration et de son amour. Rien en elle, alors, d'exalté ni de déraisonnable¹¹¹. Le 5 juillet 1844, Balzac, éperdu, se jeta sur sa plume pour tenter de réparer les dégâts. Il produisit cette confuse défense :

110. *Op. cit.*, p. 1436.

111. On connaît les sentiments de M^{me} Hanska lorsqu'elle entra en relation avec Balzac par l'une des deux seules lettres d'elle au romancier qui aient été conservées, celle du 7 novembre 1832 (Voir *Lettres à Madame Hanska*, t. I, pp. 14-17).

Maintenant, il faut bien vous dire que vous m'avez fait bien du chagrin en voyant quoi que ce soit de personnel dans la gronderie du père à sa fille, il y a tant de preuves d'adoration de mon côté précisément à cause de cette royale, ou, si vous voulez, réginale démarche, qui m'a toujours fait l'effet d'un rayonnement d'étoile sur ma vie que je ne devrais pas être obligé d'en dire un mot ; mais comme c'est le plus beau souvenir de mon cœur, la plus belle, la plus féconde félicité, que j'en suis fier et heureux à toute heure, que le lplp. est dans l'impériale exception posée, j'en parle avec délices. C'est un secret entre V[ous], Dieu et moi. De ce jour a commencé pour moi la vie, c'est-à-dire l'espérance et tous mes malheurs ont cessé d'être des malheurs, ils m'ont semblé être le prix de ce bonheur excessif. Ne comparez jamais ma petite fille à rien, pas même à une création idéale, elle est plus que tout cela, je ne la commets jamais ni avec les créatures vivantes, ni avec les fantastiques, il n'y a qu'elle qui se fasse à elle-même cette injure. Ce petit chagrin a été mêlé d'un éclat de rire, à cause de cette susceptibilité ; mais l'attendrissement est venu quand j'ai songé combien il y avait de respect chez v[ous] pour (style Balzac) la dualité que forment deux êtres unis à jamais par la plus éprouvée des sentimentalités. Ici je me mets à vos genoux et vous mets au-dessus de tout votre sexe par un nouvel hommage ¹¹².

Le front ennuagé parut s'éclaircir. Mais on peut conjecturer que M^{me} Hanska ne fut, en réalité, jamais très satisfaite de *Modeste Mignon*. Le 7 août 1844, elle n'en avait encore rien dit (exception faite du blâme dont Balzac avait tenté de se justifier le 5 juillet) à son ami, alors que le *Journal des Débats* avait publié le roman du 4 au 18 avril, du 17 mai au 1^{er} juin et du 5 au 21 juillet ¹¹³. On ne sait comment elle apprécia l'ouvrage lorsqu'elle put le lire au tome IV de *La Comédie humaine*, publié chez Furne, Duboché et Hetzel, avec la date de 1845, mais seulement annoncé par la *Bibliographie de la France* le 21 novembre 1846. Balzac tenait beaucoup à ce qu'elle prît connaissance de l'ouvrage en volume dans cette dernière édition ¹¹⁴ plutôt que dans la première, publiée chez Adam Chlendorowski, en 1844. On ne saurait exclure que M^{me} Hanska parlât du roman avec Balzac entre 1845 et 1848, — ils s'étaient vus fréquemment pendant cette période, — ni en 1849-1850, années durant lesquelles ils ne

112. *Lettres à Madame Hanska*, t. II, pp. 463-464.

113. *Op. cit.*, t. II, p. 495.

114. *Op. cit.*, t. II, pp. 561, 571 et 589.

se quittèrent pas. Le fait est cependant qu'entre le 26 février 1845 et le 28 (?) septembre 1846¹¹⁵ Balzac ne fait allusion qu'une fois à *Modeste Mignon* dans sa correspondance avec Éveline, et ce n'est pas pour commenter un jugement qu'elle aurait émis sur l'ouvrage¹¹⁶. Ce silence, on en convient volontiers, n'a rien de décisif, surtout en cette dernière période de la vie de Balzac. Mais il ne fait pas présager que M^{me} Hanska plaçait le roman parmi les meilleurs travaux de son ami.

Il dut même l'agacer. Elle ne pouvait pas ne pas se reconnaître en Modeste Mignon. Le personnage, qui pourtant l'idéalisait, lui déplut certainement par ses outrances. On a vu que, d'autre part, elle n'admettait pas la critique d'une audace de Modeste qui renouvelait son propre comportement de 1832. Elle n'y voyait, pour sa part, aucun signe d'exaltation. Elle reconnut évidemment Liszt en Canalis, et ce portrait lui sembla sans doute une charge déplaisante. M^{me} Hanska n'avait pas souhaité que l'on mît en cause l'Idéal et la Poésie de cette manière. Elle aura regretté également que Balzac ait représenté le Positif sous les traits assez inconsistants de La Brière. Pour elle, la médiation à laquelle recourait l'héroïne ne devait pas nécessairement s'opérer au bénéfice d'un personnage dépourvu de brillant. Aperçut-elle que Modeste n'avait, en fait, pas renoncé ses premiers désirs et que, par conséquent, elle commettait une erreur en choisissant Ernest ? C'est possible. Le probable, pour ne pas dire le certain, est qu'elle ne trouva pas que le roman de Balzac réalisait le propos de sa nouvelle. Et que la manière empruntée par l'écrivain lui parut singulièrement peu pertinente. L'emploi du comique dans le traitement du sujet qu'elle avait communiqué à Balzac dut lui sembler désastreux.

Une fois de plus, Balzac aura déçu son amie. Pouvait-il en être autrement dès lors que, pour lui plaire, il lui eût fallu concilier les voix inconciliables de ses plus intimes exigences ?

115. La date de la dernière lettre de M^{me} Hanska à Balzac est incertaine.

116. Il s'agit de la lettre du 12 août 1847 que nous citons *supra*, p. 26.

Max Elskamp, Un contemporain de Maeterlinck

par Robert GUIETTE

Madame Robert Guiette a fait don à la Fondation Maeterlinck de tous les papiers de son mari concernant le poète. Parmi ceux-ci le texte d'une conférence faite au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice.

Le 11 juillet 1962, le secrétaire général de ce Centre, M. Émile Ménager, écrivant au nom de son administrateur, M. Paul Montel, de l'Institut, pria le professeur gantois d'occuper, pour un soir, la Chaire Maurice Maeterlinck. Il laissait à son correspondant le choix du sujet et de l'époque où il se rendrait à Nice. Robert Guiette proposa de parler de « Max Elskamp, un contemporain de Maeterlinck » ; il suggérait la fin du mois de mars ou le début d'avril. Accord fut pris pour le 4 avril 1963 à 17 heures.

Le 23 mai, M. Louis Gautier-Vignal, Président de la Société des Amis du Centre, demandait à l'orateur soit un résumé, soit des extraits de la conférence, en vue de la publication dans le Tome XVI des Annales du C.U.M.

Le conférencier opta, semble-t-il, pour la première suggestion : nous possédons, en effet, trois feuillets dactylographiés, portant des corrections à la plume. L'auteur a indiqué, en tête, à l'encre rouge, « Pour les Annales du Centre Universitaire Méditerranéen ». Ces trois pages sont un résumé de l'exposé du 4 avril.

Nous avons tout lieu de penser que Robert Guiette improvisa sa causerie à partir d'un plan, d'une ébauche ainsi que de nombreuses références contenues dans trente-sept feuillets de formats différents, tantôt manuscrits, tantôt dactylographiés. Le texte qui nous est parvenu est visiblement l'enregistrement du discours, retouché toutefois par l'auteur, dont l'écriture est aisément reconnaissable

dans les nombreuses corrections, surtout de la fin du manuscrit. On peut s'étonner qu'il n'ait pas rectifié certains lapsus ou qu'il ait, à la page 5, substitué au nom de Cartési celui de Georges Minne dans la phrase : « M. Elskamp fut ravi d'apprendre que celui qui devait faire les gravures... tardait ». Il semble bien que le soin d'orner les Douze Chansons avait été, d'emblée, confié à Charles Doudelet : c'est, du moins, ce que nous croyons sur la foi des documents en notre possession et Guiette l'a, par la suite, indiqué en marge.

Le texte que nous publions (28 feuillets, 27 × 21, papier pelure, dactylographiés, recto seulement) porte, en tête : « MAX ELSKAMP/UN CONTEMPORAIN DE MAETERLINCK — ° — par M. Robert GUIETTE/de l'Académie de Langue et de Littérature française de Belgique/Professeur à l'Université de Gand/Centre Universitaire Méditerranéen/NICE, le 4 avril 1963. In fine, nous retrouvons le nom de l'orateur, suivi des titres donnés plus haut. En deux endroits (après la poésie : À mon frère, Jean de Bosschère/Dédicace, et à la fin de l'exposé) nous relevons le mot « applaudissements ».

Nous avons laissé au texte sa forme de discours parlé, ne nous permettant aucune retouche. Ceux qui ont connu le professeur gantois y retrouveront la manière et le style habituels de ses causeries : l'hommage que nous avons voulu lui rendre par cette publication n'en sera que plus émouvant. Nous avons simplement ajouté les notes qu'il aurait, sans nul doute, rédigées s'il avait lui-même préparé cette édition. Ses admirateurs ont toujours admiré la rigueur de sa science. Nous espérons ne l'avoir pas trahie ¹.

Venir parler à Nice, pour un Belge, c'est emporter un peu de brouillard, et d'obscurité, et de silence, et de cette espèce d'effroi que Maeterlinck a si bien capté dans son œuvre, et vous l'apporter. Je ne sais pas si le présent est agréable, mais je sais que, lorsque nous avons fondé cette chaire Maeterlinck, il était ques-

1. Le volume Max ELSKAMP, *Œuvres complètes*. Avant-propos de Bernard Delvaille, Paris, Seghers, n'ayant paru qu'en 1967, Robert Guiette n'a pu l'utiliser. Toutes nos citations sont faites d'après les éditions originales.

tion, pour nous, d'apporter au public du Midi quelque chose qui soit du Nord.

Pourquoi parler de Max Elskamp ? Il y a plusieurs raisons, parmi lesquelles la première et la plus simple, la plus évidente, est celle-ci : c'est que Elskamp et Maeterlinck sont des contemporains. Elskamp est l'aîné, il est né en mai ², alors que Maeterlinck est né au mois d'août.

Il peut sembler naturel que cette chaire, où périodiquement on évoque la personne et l'œuvre de Maeterlinck, serve aussi à évoquer le décor spirituel dans lequel ce grand poète est apparu. Il est le premier, je crois, qui ait été intégré dans la poésie française avec ses qualités de Belge en même temps qu'avec ses qualités de poète et d'écrivain français. Et, personnellement, je regrette qu'en même temps que lui, on n'ait pas intégré Max Elskamp. À côté du Gantois, l'Anversois aurait fait très bonne figure. C'est un poète plus secret peut-être encore que Maeterlinck, et plus retenu dans ses paroles avec le monde extérieur.

Tous deux ont écrit leurs premières œuvres dans l'atmosphère symboliste, dans cette atmosphère où la littérature s'est entièrement renouvelée, ou du moins, en grande partie renouvelée ; où, aussi, les écrivains ont eu à lutter contre un déplorable mauvais goût de style alambiqué, où tout semblait être en simili, où tout était enguirlandé de la façon la plus indiscrete, et où la signification était parfois si bien cachée qu'il fallait faire de grands efforts pour découvrir ce que personne, dans le fond, n'était certain d'avoir découvert véritablement, quelque chose qui était une pensée si secrète, si nouée sur elle-même que les malheureux lecteurs faisaient les deux tiers de la besogne, les poètes ne leur fournissant qu'un prétexte à la recherche.

Max Elskamp est le modèle du poète non académique. Sa poésie dédaigne la rhétorique, du moins la rhétorique courante et les grands effets de voix. Il parle à voix basse, d'une voix légèrement voilée. Une voix qui correspondrait bien à la voix

2. Max Elskamp est né et mort à Anvers (5 mai 1862-10 décembre 1931) ; Maurice Maeterlinck est né à Gand le 29 août 1862 ; il est mort à Nice le 6 mai 1949.

dont je suis forcé de me servir aujourd'hui, ayant été pris, hier, par la fraîcheur du soir.

Il tient que le poète doit vouer tout son effort à son œuvre et se refermer entièrement sur son œuvre, c'est-à-dire ne rien donner à la publicité extérieure, ne rien apporter à la gloire, car la gloire lui est absolument indifférente. Lui n'est pas de ceux qui réclament les grands tirages. Il publie ses livres à frais d'auteur, dans une édition magnifique, ornée de bois qu'il taille lui-même, et il les tire à 100, 150 exemplaires. Ce sont ses gros tirages.

À côté de cela, il y a ce qu'il considère comme son œuvre privée, qu'il tire exactement au nombre des personnes auxquelles il destine les volumes. C'est-à-dire que cette *Chanson de la Rue Saint-Paul*³, qui est probablement son plus admirable ouvrage mais qu'il considère comme nécessairement limitée à ceux pour qui il l'écrit, a été tirée, je crois, à 63 exemplaires. Après quoi, on a détruit les quelques exemplaires de marge que des éditeurs en avaient fait faire.

Il y a là, pour un poète, une attitude assez exceptionnelle et que, j'imagine, Maurice Maeterlinck aurait très volontiers adoptée. Il n'est pas, je crois, pour un poète, de besoin réel de rencontrer la gloire. Cela peut lui arriver, mais ce n'est pas ce qu'il désire. Je crois que le poète, comme l'était Maeterlinck spécialement au moment où il écrivait ses *Serres Chaudes*⁴, et ses *Douze (qui furent quinze) Chansons*⁵, de même que Max Elskamp tout au long de sa vie, est quelqu'un qui éprouve le besoin de dire quelque chose et qui le dirait même s'il n'avait pas de lecteurs. Il y a là un besoin, que Max Elskamp exprimait très bien, de faire entendre sa propre musique, de trouver sa propre parole et le son qui convient à sa pensée. Il le faisait, pour ainsi dire, pour lui-même.

Ce besoin de se créer une langue est un besoin que les écrivains belges de cette époque-là n'ont pas tous eu, mais quelques-

3. Max ELSKAMP, *La Chanson de la Rue Saint-Paul*, Anvers, Buschmann, 1922. Elle fut tirée à 10 exemplaires sur Chine et 100 exemplaires sur Hollande, hors commerce.

4. Maurice MAETERLINCK, *Serres chaudes* (Frontispice et culs de lampe par Georges MINNE. Paris, Léon Vanier, 1899 (Tirage limité à 155 exemplaires).

5. ID. *Douze chansons* (Album de) illustrées de 12 planches et de 12 culs de lampe par Charles DOUDELET, Paris, P.V. Stock, 1896.

uns l'ont eu. Cela provient probablement du fait qu'ils étaient à peu près assurés de ne pas avoir de lecteurs. On se souvient de la surprise de Maeterlinck lorsqu'il a été lu et découvert, notamment par Mirbeau.

Pour Max Elskamp, le problème est un peu plus mystérieux. Il était à la fois très désireux d'avoir cette phrase, ce mot, ce son unique qu'il était seul à pouvoir donner — tout prêt, d'ailleurs, à renoncer aux lois de quelque syntaxe que ce soit et de parler pour lui et pour lui tout seul, dans un coin du monde qu'il ne précisait pas. Mais il fallait en même temps, lorsque par hasard on lui avait arraché une œuvre, il fallait que cette œuvre eût du succès. Et lorsqu'après ses premières plaquettes, il a publié ses *Sept Chansons de Pauvre Homme, pour célébrer la Semaine de Flandre*⁶, il a été très inquiet parce qu'à ce moment même, Maurice Maeterlinck avait annoncé ses *Douze Chansons*, et il fallait qu'Elskamp, qui se considérait comme l'aîné dans le genre, ne soit pas devancé par celui qui déjà avait la gloire.

Max Elskamp fut ravi d'apprendre que celui qui devait faire les gravures pour l'édition des *Chansons* de Maeterlinck, Georges Minne⁷, tardait ; si bien qu'il a pu passer le premier tout de même.

Cette modestie exagérée dont je vous ai parlé, a évidemment nui à la gloire de Max Elskamp. Et peut-on parler de gloire pour lui ? Je parlerai plus volontiers de l'estime, de l'admiration que les écrivains de son époque, et quelques-uns qui sont plutôt de la nôtre, ont éprouvées pour ses œuvres et spécialement pour ses premières œuvres.

6. Lapsus. Le volume s'intitule : *Six Chansons de Pauvre homme pour célébrer la Semaine de Flandre*, ornées de bois gravées (sic) par l'auteur. Imprimé chez Henry Van de Velde pour P. Lacomblez, 1895. Le recueil comporte en fait huit chansons ; voir au sujet de volume : Christian BERG, *Dix-neuf lettres de Max Elskamp à propos des Six chansons imprimées par Henry Van de Velde*, « Le Livre et l'Estampe » XVI, 1970, n^o 63-64 pp.

7. On a vu que c'est en réalité Charles Doudelet qui illustra l'album des *Douze Chansons*. Guiette après avoir corrigé en Minne, a mis en marge Doudelet.

Ses premières œuvres ont été rassemblées en 95 ou 96, dans un volume qui s'appelait *La Louange de la Vie*⁸ et qui a paru au Mercure de France. C'est le seul tirage un peu important qu'on en ait.

À la suite de cette publication, nous trouvons des lettres très importantes de toutes espèces de gens, de Charles Louis Philippe, de Mallarmé, de René Ghil, d'Alfred Jarry, qui avaient reconnu, dans ce ton particulier de Max Elskamp, quelque chose qui était entièrement différent des autres écrivains ; d'Antonin Artaud, qui disait « cet adorable Max Elskamp », et, il y a très peu de temps, Jean Cocteau m'écrivait une lettre pour me dire que, d'après lui, Guillaume Apollinaire avait écrit beaucoup de ses poèmes avec un Max Elskamp sur la table. Il allait jusqu'à me dire : « Il l'a imité un peu indiscrètement ». Je ne sais pas s'il n'exagérait pas un peu petit peu, mais il est certain qu'il y a, entre les deux poètes, de très grandes ressemblances.

Je vous ai parlé d'Elskamp en faisant abstraction entièrement du personnage. Il est pourtant très important, je crois, que je vous rappelle qui il était, et il me semble que je ne peux mieux le faire qu'en lisant une note de lui qu'il a envoyée à Léautaud au moment où avec Van Bever ils composaient l'anthologie *Poètes d'Aujourd'hui*, pour le Mercure de France. Voici cette note, dans son laconisme :

« Biographie : né à Anvers, de père Flamand et de mère Française, le 5 mai 1862.

« Branche paternelle très probablement d'origine scandinave.

« Influence du milieu : la Rue Saint-Paul, à Anvers, où je suis né. Rue à consulats, maritime, joignant l'Escaut.

« Notre maison se trouvait, pour ainsi dire, enclavée dans l'Église Saint-Paul, et mon enfance s'est passée sous les cloches, au milieu des corneilles, et tout contre un horrible calvaire en grès et cendrée, chef-d'œuvre d'un sacristain en délire, où l'on voyait, entre les barres de fer, Christ au tombeau, et, dans de

8. Max ELSKAMP, *La Louange de la Vie*, Paris, Société du Mercure de France, 1898. Le volume comprend les recueils antérieurs : *Dominical*, *Salutations dont d'Angéliques*, *En Symbole vers l'Apostolat* et *Six Chansons de Pauvre Homme*.

grandes et terribles flammes rouges, brûler sans fin les âmes du Purgatoire.

« En août passaient chez nous les baleines, les géants des Ommeganks (cortèges) flamands. Et les hivers si près du fleuve ! les nuits d'hiver surtout étaient vraiment affreuses et trop emplies du bruit du vent, des glaces, et de la marée.

« Chez mes grands-parents, côté paternel, régnaient marchandises : des sucres, poudre d'or, café et raisins de Corinthe, que nous apportait un breack appelé l'Ortélius, et un trois-mâts carré baptisé le Louis.

« Je crois que ce que j'ai fait a été très influencé par ces choses qui datent de ma petite enfance. Après, la vie m'a pris, plus neutre, me semble-t-il, et, à part la pratique des métiers et ce qui touche à l'âme traditionnelle du peuple, peu de choses ont réagi sur moi ⁹. »

Sur le sens de ces dernières paroles, on peut se méprendre. Toute la vie du poète a été régie par la solitude. Toute son expérience a été de dépouillement. Cela ne veut pas dire d'appauvrissement, mais d'approfondissement des données essentielles de l'être.

Après une enfance douillette et dans un milieu très raffiné, une mère ravissante mais malade d'une étrange langueur, un père artiste bien que banquier et qui avait été peintre, et une sœur, Marie, sa cadette d'un an, sensible et gracieuse, il me semble que c'est dans ces premières années, dans le décor de la vie, ce que nous devons retenir d'essentiel, c'est le silence, où la moindre parole prend une résonance très particulière.

Comme il se fait souvent dans les familles riches, (la famille de Max Elskamp était extrêmement riche, c'est encore un point de rapprochement avec la famille Maeterlinck), à l'époque, on n'allait pas en classe très jeune. Max Elskamp a été pour la première fois à l'école à 14 ans. Il a été dans l'école qu'on appelle en Belgique un athénée, et qui est l'équivalent du Lycée. Il est entré en 4^e. Il a été très choqué par la brutalité, par le manque d'égards, le manque de gentillesse de ses camarades. Il

9. Adolphe VAN BEVER et Paul LÉAUTAUD. *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, Mercure de France.

s'est battu ; cela l'a vraiment blessé parce qu'il était habitué à cette atmosphère très douillette et très charmante de sa famille. Il a rencontré là quelque chose qui, pour lui, était la grossièreté.

Un seul enfant l'a pris sous sa protection, et ils ont formé dès lors une paire inséparable, c'est Henri Van de Velde ¹⁰, un des collaborateurs de l'architecte du Théâtre des Champs-Élysées. Ces deux jeunes garçons se sont pris d'une amitié qui n'a pas cessé jusqu'à la mort d'Elskamp. Et lorsque, il y a une quinzaine d'années, j'ai écrit un livre sur Max Elskamp je l'ai envoyé à Henri Van de Velde parce qu'il m'a semblé que c'était l'homme du monde qui pouvait le mieux me dire si je m'étais trompé sur la personnalité de ce poète qui avait été son ami.

Ce jeune garçon — Max Elskamp —, à l'école, lisait Saint Jean de la Croix. En espagnol ? Je n'en suis pas très certain parce que je n'ai trouvé nulle part de trace de ses connaissances particulières des langues. Il faisait d'autres lectures qui n'étaient pas dictées par la mode. Il lisait *Les Nuits*, de Young, par exemple. Il s'enthousiasmait pour des poètes de valeur et de signification très diverses : Vigny, l'abbé Delille. Il fut violemment réprimandé par un professeur qui lui reprochait, l'ayant trouvé en possession d'un volume de Verlaine, de lire des inconnus ¹¹. À partir de ce moment, il a compris qu'il y avait en lui

10. Henry Clément Van de Velde (Anvers, 2 avril 1863-Zurich, 25 octobre 1957), un des principaux promoteurs de l'art nouveau, ami constant de Max Elskamp. Les quelque deux cent cinquante lettres que celui-ci lui adressa sont conservées à la Bibliothèque communale d'Anvers. Cf. à ce sujet Abraham-Marie HAMMACHER, *Le monde d'Henry Van de Velde*, traduit du néerlandais par Claire Lemaire, Anvers, Fonds Mercator, 1967 et Christian BERG, *Max Elskamp et l'esthétique fin-de-siècle*, Bulletin de l'A.R.L.L.F., Tome XLVII, (1969) n° 2, pp. 132-155 qui donnent de précieuses indications bibliographiques.

11. Henri DAVIGNON, *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites), Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, 1955. Cf. p. 65 : « C'est dans les institutions, écoles normales et autres, qu'on devrait préparer les professeurs ; ils sont d'une ignorance profonde quand il ne s'agit pas de la littérature classique. Et sur dix, il n'y en a pas deux qui connaissent Verlaine, même de nom. J'en ai fait l'expérience moi-même, à Anvers, à l'Athénée, où le professeur de langue française, qui était du reste un brave homme, m'a « enguirlandé » parce que je lisais du Verlaine, en me disant qu'il fallait lire du Racine, et pas des inconnus (*sic*), que c'était perdre son temps » (Lettre d'Elskamp à Mockel, 8 juillet 1922).

quelque chose qui n'était pas le bien de tout le monde, et il s'est comme volontairement renfermé sur sa propre volonté.

On racontait dans ma famille, qui a connu la sienne, qu'on avait essayé d'envoyer le jeune Max Elskamp à un cours de danse, auprès de jeunes filles qui étaient toutes charmantes et à peu près de son âge, et qu'il s'était mis dans un coin, regardant le mur, et qu'il disait : « Je ne danserai pas ».

Il y a là tout le personnage, le personnage qui tourne le dos à sa classe. Il est parvenu, tout en étant d'une extrême courtoisie et d'un abord extrêmement aimable, à renier toute cette bourgeoisie d'armateurs, de banquiers, qui formait son milieu naturel.

Mais cela ne veut pas dire qu'il ait renoncé à ce qu'il y a de touchant dans la ville d'Anvers, ce grand port. Là, Henri Van de Velde et lui allaient passer tous leurs jeudis après-midi à voir arriver les bateaux, qui étaient alors souvent des trois-mâts, des bateaux à voile. Ils se faufilaient sur les quais où il y avait des filles trop habillées, des douaniers, des gens de toutes races et de toutes couleurs. Ils se précipitaient pour voir l'arrivée des matelots qui avaient des perroquets à vendre, qui avaient toutes espèces de curiosités à leur présenter. Ils trouvaient là l'atmosphère extraordinaire des ports.

Dans sa maison, il va retrouver un milieu extrêmement passionnant parce que c'est le centre d'un mouvement.

La ville, depuis, a beaucoup perdu de son caractère. On a rectifié les quais, ce qui fait qu'on a une promenade le long du fleuve et qu'on ne voit plus, pour ainsi dire, débarquer les voyageurs. On ne voit plus de navires à voiles. De temps en temps il y en a un ; c'est généralement un navire d'un pays du nord, ou d'un pays d'Amérique latine. Mais tout ce pittoresque a disparu.

Vers 1910, il écrivait à un de ses amis : « Je crois que c'est bien où furent nos premiers jours qu'est notre patrie spirituelle. Pour ma part, je vis encore toujours Rue Saint-Paul, dans la petite maison où je suis né, et je crois que mon si grand amour pour les cloches, les bateaux, etc... me vient de là ».

Tout au long de sa vie il écrira des poèmes où on voit des bateliers, où l'on voit des filles, où l'on voit les consulats, où l'on voit le petit peuple des artisans, et cela constituera, à la fin de sa

vie, une des pages maîtresses de ce poème qui s'appelle La Rue Saint-Paul et dont je vais vous lire quelques lignes.

Cette rue Saint-Paul est une rue qui aboutit aux quais de l'Escaut. C'est une de ces rues dans lesquelles il y a un perpétuel courant d'air. Voici ce qu'elle devient dans le poème :

C'est la rue Saint-Paul,
Celle où tu es né,
Un matin de Mai,
À la marée haute.

C'est la rue Saint-Paul,
Blanche comme un pôle
Dont le vent est l'hôte
Au long de l'année.

Maritime et tienne
De tout un passé,
Chrétienne et païenne,
D'hiver et d'été.

Le fleuve est au bout
Du ciel qu'on y voit
Faire sur les toits
Noires ses fumées.

De grands vaisseaux roux
De rouille et d'empois
Y tendent leurs bras
De vergues croisées

Maritime et tout,
L'air que l'on y boit
Sent avec la mer
Le poisson sauré.

C'est ta rue Saint-Paul,
Ta rue bien-aimée,
Où le fleuve amer
Monte ses eaux hautes.

C'est ta rue Saint-Paul,
Blanche comme un pôle
Et dont tu fus l'hôte
Pendant des années »¹².

12. *Op. cit.*, pp. 9-13.

Il y a là un phénomène assez curieux et qu'il a très bien compris dans ses lignes que je vous ai lues tout à l'heure, c'est l'importance de ses premières années. Car cette rue Saint-Paul dont il se souvient si bien, c'est une rue qu'il a quittée à l'âge de trois ans pour habiter un quartier riche de la ville, tout à fait d'un autre côté.

Ce port qu'il représente, ces bateaux que nous voyons comme ces petits bateaux que font les marins et qu'ils enferment dans des bouteilles, c'est tout l'art de Max Elskamp. Il a pris sa ville, et il l'a mise dans son cœur comme un ex-voto. Il a pris le port, il a pris les gens des bas-quartiers.

Après cette classe, il est parti pour Bruxelles pour y faire des études de Droit. Il a fait son Droit. C'est une période qui lui a paru particulièrement atroce.

Pendant cette période, toutes espèces de faits graves l'ont touché. D'abord, la mort de sa mère, en 1883. Il en a été pénétré d'un chagrin extraordinaire. Des années après l'événement, il l'écrivait à ses amis. Mais ici, il faut que j'ouvre une parenthèse : si je connais si bien la vie de Max Elskamp, si je connais tant de détails concernant son intimité, ce n'est pas que je sois son contemporain, ce n'est pas que je l'aie connu, c'est que j'ai lu sa correspondance et qu'il avait l'habitude d'écrire de très longues lettres à ses amis chaque fois que ceux-ci étaient absents. Nous avons ainsi des centaines de lettres adressées à Henri Van de Velde, nous en avons adressées à toutes espèces de personnes. J'ai lu toutes celles que j'ai pu lire et j'ai déjà dépassé les 1 500. Il y a là une matière très curieuse parce qu'on y voit à la fois comment s'est formé l'homme, comment la poésie a pris sa réfraction dans l'esprit du poète, et comment il a traversé la vie. Car il a vraiment traversé la vie.

Vers cette époque où il était étudiant, il a aimé une jeune fille qu'il a rencontrée dans un milieu bourgeois. Cela fait assez atmosphère des poèmes et des contes de Francis Jammes. Là, il a rencontré tout à coup l'idéal de toute sa vie. Or, il s'est fait que ce mariage a été rendu impossible par les médisances — du moins, c'est ce qu'il raconte — de quelque amie de sa sœur, et la jeune fille l'a abandonné, elle a épousé quelqu'un d'autre qui l'a emmenée au Caire. Alors, le pauvre Max Elskamp couvrait ses

cahiers de Droit de pyramides et de bandes, de caravanes de chameaux, pour se distraire du Droit et pour repenser à ses amours.

C'est, de nouveau, le même phénomène : il prend la vie, il la reporte en lui, et, pour ainsi dire, il la cristallise en lui.

Ses études terminées, on place sur la façade de sa maison : « Max Elskamp, avocat ». Et il parcourt Paris pour achever de se former à la vie du Barreau.

Je n'ai jamais compris pourquoi il fallait aller à Paris, pourquoi un jeune avocat belge devait aller à Paris pour apprendre la vie du Barreau. Mais enfin, c'est un phénomène assez fréquent à l'époque, et nous savons que Maurice Maeterlinck est parti pour Paris dans l'espoir — du moins, c'était l'espoir de sa famille — de suivre attentivement les plaidoiries des avocats. Nous savons aussi qu'il n'a point dû fréquenter énormément le Palais de Justice, mais qu'il s'est lié avec les poètes de l'époque.

Max Elskamp est resté à Paris quelques semaines à peine. Il écrit, après cela, à Henri Van de Velde en lui disant où il habitait. Il habitait rue d'Odessa et il voyait passer les enterrements qui s'en allaient au cimetière Montparnasse. C'était au moment où il y avait une épidémie de je ne sais plus qu'elle maladie, un petit choléra, je crois, et cela ne l'avait pas très fort enthousiasmé.

Il est rentré chez lui après trois ou quatre semaines, ravi d'avoir échappé à Paris. Et il note à son ami Van de Velde : « Manger ne coûte rien. Mon lit est exquis et mon escalier embaumé ».

Dans les lettres qui arrivaient de Paris, il mentionne une chose qui l'avait effrayé, c'était l'odeur épouvantable des escaliers. Je ne sais pas si c'était à cause du choléra ou un problème d'époque...

« Je me sens tout heureux d'en avoir fini avec les vers et la prose. C'est un sac inutile sur la route de la vie ».

Alors il se met à écrire tout ce à quoi il semble avoir renoncé. Et nous avons successivement l'écho de toutes les aventures de cette vie.

« Or, au dimanche froid, maritime et d'hiver,
 Aux lèvres amer,
 D'une ville très port-de-mer,
 Dans un dimanche froid, maritime et d'hiver ;
 Aux quatre heures de soir longues d'après-dinée,
 De lampes allumées,
 Et lasses, et comme enfumées —
 Aux quatre heures de soir longues d'après-dinée ;
 De la famille nous est venue visiter,
 — Famille d'été,
 Et de soleil très endettée —
 De la famille nous est venue visiter ¹³.

C'est la jeune fille qui apparaît dans sa vie, c'est la jeune fille à laquelle il doit renoncer.

Je vous avais aimée
 Fervent ainsi qu'on prie
 Dans les jours qui sourient
 À l'amour que l'on a

Car je l'avais trouvée
 La paix qu'on rêve en soi,
 Douce en vous, comme ornée
 Du charme de la vie,

Et vous m'étiez jardin
 De clarté resplendie
 Dans la joie consentie
 Dont mon cœur était plein ¹⁴.

Et puis il y a le grand désespoir.

Et puis il y a une période pendant laquelle on commence par l'envoyer à l'étranger. Il va faire un grand voyage. Cela se faisait beaucoup dans les familles bourgeoises et riches quand un jeune homme avait une aventure qui se terminait mal, on l'envoyait sur un bateau. C'est ainsi qu'il est parti comme matelot à bord d'un cargo. Il a fait la Mer du Nord, le Golfe de Gascogne, les

14. Max ELSKAMP, *Maya*, Anvers, Buschmann, 1923, Liminaire : trois premières strophes, pp. 5-6.

15. Cf. Christian BERG, *Max Elskamp et le Bouddhisme*. Publication du Centre Européen Universitaire de Nancy [1969] (Collection des Mémoires, n° 27).

côtes du Portugal, de l'Espagne, le Maroc, les Baléares. Il est allé en Algérie, Cyclades, littoral italien, Gênes, Naples, etc.

Il revient, physiquement très endurci. Moralement, encore plus creusé par son espèce de désespoir mélancolique. Il aura alors une série terrible pendant laquelle on découvrira en lui le spectre d'une maladie qu'il soignera très mal, jusqu'au moment où il apprendra que cette maladie est incurable. C'est d'ailleurs de cela qu'il est mort.

Il essaiera de se tourner vers quelque chose. Ce quelque chose sera d'abord les sciences occultes, ésotériques, qui avaient grand succès dans les milieux anversois intellectuels de l'époque et même ailleurs. Un peu de spiritisme enfin ; tout cela fait d'une façon très singulière et très curieuse.

Et puis après, ce désespoir devenant de plus en plus profond et les sciences occultes ne lui apportant rien, il fait le tour de tout ce qu'il peut trouver comme étude, avec l'espoir d'y découvrir quelque chose qui le soulage : les sciences, les philosophies, l'histoire, la beauté, les arts primitifs. Et il se fait typographe, il se fait graveur sur bois.

Avec Van de Velde et d'autres, il dirige des sociétés artistiques. C'est à lui qu'on doit, vers 92, les premières expositions de Van Gogh en Belgique.

À partir de ce moment, il y aura d'une part son œuvre littéraire, d'autre part, cette énorme recherche d'une sagesse qui lui permette de supporter la vie. Il s'est tourné, à un moment, comme il était naturel, vers le catholicisme. Il était d'une famille dont le point de vue religieux était très vague ; aucune religion connue ; un certain libéralisme, comme on disait à l'époque.

Il a lu surtout l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui lui a paru un livre « très épatant et pas du tout banal » : ce sont les mots qu'il emploie. Il l'a lue très longtemps et très fort. Et puis je suppose que cela n'a pas été suffisant, et il a essayé d'autres philosophies.

Il en est arrivé finalement au bouddhisme, et c'est le bouddhisme qui lui a apporté cette espèce de salvation qu'il espérait, parce que c'était à la fois un renoncement complet et un espoir, une certitude ¹⁵.

15. Cf. Christian BERG, *Max Elskamp et le Bouddhisme*. Publication du Centre Européen Universitaire de Nancy [1969] (Collection des Mémoires, n° 27).

Cette certitude et cet espoir, cette philosophie, nous n'en trouvons pas trace dans ses poèmes. À peine avons-nous quelques poèmes où il est question de Gautama (*sic*), de Bouddha, etc. Mais cela reste très exotique. Ce sont pour lui des noms qui représentent des choses qui ne vont pas jusqu'au fond de l'âme.

Ce qui a l'air d'aller jusqu'au fond de l'âme, c'est la simplicité de ses poèmes, de ses chansons. Il imite les chansons populaires, il s'inspire de tout cet aspect folklorique de la vie.

Nous avons là des poèmes qui sont très curieux et que la génération d'il y a une vingtaine d'années a beaucoup estimés : ce sont *Les Six Chansons de Pauvre Homme pour célébrer la Semaine de Flandre*.

Un pauvre homme est entré chez moi
 Pour des chansons qu'il venait vendre,
 Comme Pâques chantait en Flandre
 Et mille oiseaux doux à entendre,
 Un pauvre homme est entré chez moi ¹⁶.

Ce pauvre homme, c'est évidemment lui, et ce que fera toute sa poésie, c'est chanter cette vie extrêmement simple, pure et naturelle.

Cette poésie est tout imprégnée de l'aspect extérieur d'une religion qui est la religion du pays. C'est un catholicisme dans ses manifestations extérieures. Nous y voyons des processions, nous y voyons ces Madones — il y en a des centaines au coin des rues dans la vieille ville d'Anvers —, Madones devant lesquelles on allume des cierges. Il y a des Madones qui ont toute la foi et la dévotion des menuisiers. Il y en a d'autres qui ont la dévotion des filles de joie. D'autres qui ont la dévotion des maraîchers qui viennent apporter du beurre. Il y a, à Anvers, une petite chapelle qui s'appelle « la chapelle au beurre », où, les jours de marché, on voit s'entasser les mottes de beurre que les marchands apportent à la Vierge, et que l'on donne aux hospices. C'est une façon d'engager la Vierge à protéger leur commerce.

17. Max ELSKAMP, *Les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers* (bois gravés par l'auteur), Anvers, De Tavernier, p. 1923.

Ceci est moins orthodoxe, les filles de joie elles-mêmes ont un jour où elles vont à la cathédrale et dans d'autres églises, allumer un cierge pour la réussite de leur commerce ¹⁷.

Tout cela marque une dévotion, une simplicité, à mon sens, très émouvante, mais qui ne correspond certainement pas profondément à une philosophie religieuse telle qu'était celle dont Max Elskamp était en quête.

Dans ses poèmes, dans ses recherches, il y a une espèce d'antinomie. Jusqu'au moment où il peut alors écrire à ses amis, à Charles Bernard ou à Jean de Bosschère, ou à d'autres : « J'ai enfin trouvé ma lumière : c'est le bonheur relatif. Certainement la paix, et surtout la certitude ».

À Albert Mockel il écrit : « J'ai une certitude, mon cher ami ; ce n'est pas la sagesse, mais « ma » sagesse que j'ai trouvée, au tout au moins ma paix » ¹⁸.

C'est alors que dans la vie, où il semblait si peu attaché encore, beaucoup de choses le lâchent, beaucoup de personnes l'abandonnent.

Mort de Verlaine, mort de Mallarmé, mort tragique de sa sœur Marie, mort d'Alfred Jarry, de Charles Louis-Philippe, enfin mort de son père. Le chagrin a achevé de le détacher de tout. C'est alors que, vraiment, la poésie va devenir pour lui un refuge extraordinaire.

À ce moment-là, il écrira à plusieurs des personnes qui sont en rapport de pensée avec lui : « Il est dommage que je ne puisse pas vous aider, parce que chacun ne fait que son salut à soi-même, et la certitude que j'ai trouvée n'est pas la certitude de quelqu'un d'autre, c'est ma certitude ».

Nous voyons des gens comme Jean de Bosschère, dont paraîtront dans quelques jours les lettres qu'il a échangées avec Max Elskamp ¹⁹, le supplier de l'aider et de lui dire ce qu'il doit écrire

17. Max ELSKAMP, *Les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers* (bois gravés par l'auteur), Anvers, De Tavernier, p. 1923.

18. Henri DAVIGNON, *Op. cit.*, p. 23.

19. Cf. Max ELSKAMP et Jean DE BOSSCHÈRE, *Correspondance*. Introduction et notes de Robert Guiette, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1963, p. 19 (Lettre du 19 février 1910).

ou ne pas écrire. Son problème est celui du silence, cet extraordinaire silence intérieur où il veut que toute la richesse de la vie soit enfermée.

Voilà à peu près où il en était en 1914.

La guerre éclate. Invasion de la Belgique. Max Elskamp, comme beaucoup d'autres est obligé de fuir Anvers assiégée, il part avec son vieux domestique. Ils arrivent péniblement en Hollande, et ils vivent là, très lamentablement, à Berg-op-Zoom, où Elskamp a pris un peu de service dans un Consulat pour s'occuper, et où il donne des leçons de français à des dames malaises. Il écrit à son ami Van de Velde qu'il est « infiniment malheureux et douloureux ».

Depuis, nous avons trouvé un certain nombre d'autres correspondances dans lesquelles il marque d'ailleurs beaucoup moins son désespoir. Il est assez étonnant qu'il réserve aux mêmes personnes l'aspect désespéré de sa vie, et qu'à d'autres il ne parle, au contraire, que des réconforts qu'il éprouve.

En 1916, il obtient enfin de rentrer chez lui. Il arrive dans une maison qui a été visitée par les occupants et où on lui a, nous dit-il, volé sa carafe, qui était admirable. Il ne s'en plaint pas, mais il se plaint d'avoir perdu un certain nombre de lettres de Verlaine et de Mallarmé qu'un occupant, connaisseur en matière de littérature, lui auraient enlevées.

J'ai pu retrouver, à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, un certain nombre de lettres de Mallarmé, et qui s'étagaient très bien sur toute la fin de la vie de Mallarmé, ce qui fait que je me demande si ces lettres ont vraiment été volées. Je crois simplement qu'il les avait égarées et qu'on les a retrouvées. En tout cas, elles sont là.

Elskamp se retrouve donc à Anvers, tout seul, sans aucun de ses amis, tout le monde est encore dispersé. Il se remet à écrire. Il écrit un livre qui paraîtra peu de temps après, *Sous le Temps de l'Exode*²⁰, et qui commence comme ceci :

20. Lapsus. Max ELSKAMP, *Sous les tentes de l'exode*, Bruxelles, Robert Sand, 1921. Un des rares volumes publié à la fois en édition de luxe (55 sur Japon et 220 sur Vélin à la cuve, dont 120 hors commerce) et en édition courante. La première fut imprimée chez Bénard à Liège, la seconde chez Weissenbruch à Bruxelles, toutes deux pour le même éditeur.

L'EXODE,

C'est la misère qu'on a eue,
C'est la peine qu'on a portée,
Ce sont des choses qu'on a tuées
Parce qu'on ne pouvait parler,
C'est notre âme de réfugié,
Frère, que nous avons vécue,

Toute de haine et de rancune,
Toute d'amour et de pitié,
Pendant des jours, dans l'amertume,
Cette amertume, au fond du cœur,
Nous est restée ²¹.

Il y a là quelque chose. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte. (Je n'ai pas le temps de vous lire aujourd'hui beaucoup de ces poèmes. Ils sont écrits généralement en vers assez clos, en vers brefs, avec très peu d'enjambements, avec quelque chose d'assez noué.) Il y a là comme une voix qui ne parvient pas à s'éployer. C'est comme si, dans sa gorge, il y avait une espèce de sanglot qui se retient. Je trouve que cette sonorité du poème est très émouvante.

Pour en revenir à ce rapprochement de ce que j'appellerai une philosophie, car il est difficile de dire que le bouddhisme tel qu'il l'entendait soit une religion (il disait de son catholicisme : « C'est un catholicisme qui est tellement mien que je n'ose pas dire qu'il puisse être orthodoxe dans n'importe quel sens »), son bouddhisme, lui aussi, est un bouddhisme extrêmement personnel et qui est vraiment à son usage.

Pour parler de ce rapprochement, il est important de remarquer qu'il semble que, dans le renoncement, un écrivain doive se taire. Renonçant à tout, il devrait aussi renoncer à la poésie. Eh bien, non ! Il a marqué très nettement à Jean de Bosschère : « Le renoncement n'est qu'une activité plus grande dans l'absolu » ²².

21. Cinq premiers distiques. Le texte dit : Pendant des jours *dont* l'amertume, Au fond du cœur nous est restée. (cf.) *Max Elskamp* par Robert Guiette, Paris, Seghers, 1955 (Collection Poètes d'aujourd'hui, n° 45), p. 129 et les éditions citées.

22. *Correspondance*, etc., cit. p. 40.

Et alors, sur le problème, précisément, que j'évoquais : « Si un jour je sentais à nouveau le besoin de chanter, je chanterais, car nous devons nous alléger de tout ce qui nous pèse »²³.

Alors commence pour lui une période de travail intense. Il écrit des poèmes en grand nombre, et il prépare ses manuscrits, manuscrits qui sont très curieux. Nous avons, pour certains de ses livres, cinq, six, manuscrits successifs. Ce sont, malgré le nom de manuscrits, des textes tapés à la machine, avec la mise en page, avec la place des lettrines, avec les dessins des lettrines qu'il gravait lui-même, avec les encadrements. Et nous avons ainsi la succession des formes de plus en plus parfaites données à l'aspect extérieur du poème. Il y a des poètes qui écrivent leurs textes n'importe comment et qui s'en remettent au typographe. Pour lui, pas du tout. Il était si préoccupé de la typographie, de la beauté de l'objet livre, qu'il voulait avoir tout prévu. C'est ainsi que nous avons des copies de ses livres tellement semblables que j'ai cherché longtemps à savoir pourquoi il les avait recommencés. Eh bien, c'était simplement pour supprimer quatre virgules qui rendaient mal, typographiquement, alors que, du point de vue de la grammaire, elles étaient parfaitement admissibles.

Il y a donc là une très importante période de travail. Il a préparé sept volumes, on en a publié deux ou trois, après sa mort, et il en reste encore que les héritiers ont préféré ne pas publier parce qu'il s'y trouve des redites²⁴.

Personnellement, je regrette cette décision. Il vaudrait beaucoup mieux, me semble-t-il, publier deux poèmes qui se ressemblent plutôt que d'escamoter une partie de l'œuvre.

Mais comme la vie extérieure de Max Elskamp s'est peu renouvelée, c'est toujours aux mêmes événements qu'il revient, c'est toujours la jeune fille perdue, c'est toujours Maya, c'est toujours cette autre femme qui lui était une douce habitude et pour laquelle il eut beaucoup d'attachement, avec une distance extrême.

23. *Id.*, p. 43.

24. Observons que l'édition des *Œuvres complètes*, cit., donne une série de recueils jusque-là inédits. *Révisions, Les Limbes, Suites dominicales*.

Cette femme-là et lui, je les ai vus passer souvent quand j'étais enfant. Lui, avec son petit chapeau rond de l'époque symboliste et son macfarlane, et elle, qui avait été très belle, une grande femme blonde. Ils passaient l'un à côté de l'autre, sans se dire un mot. Je ne sais s'ils se sont parlé souvent pendant les années où je les voyais, mais ils marchaient droit devant eux dans les vieux quartiers de la ville, ils allaient présents et absents respirer une espèce d'atmosphère de bégainage dans des rues silencieuses.

Pendant cette période de grande activité, il a écrit *Les Délectations Moroses*²⁵ — titre épouvantable —, *les Chansons d'Amures*²⁶, que les typographes s'amuse toujours à remplacer par *Les Chansons d'Amour*, alors que « amures » est un terme de marine, *Maya*²⁷, écrit à ce moment.

Personnage extrêmement touchant par son émotion concentrée. Tous ses anciens amis, tous ceux que j'ai rencontrés — il n'en reste plus beaucoup aujourd'hui — m'ont parlé du personnage extrêmement gai, extrêmement drôle, rempli d'humour, qui s'amusait à mystifier les gens, qui racontait ses voyages, (ses voyages imaginaires, il ne parlait jamais des voyages qu'il avait faits), et qui écrivait des poèmes qui étaient parfois de vraies chansonnettes, où il prenait le côté gai et innocent de la vie, ou de faux proverbes ironiques.

Mais, d'autre part, il y a un poème que je considère comme très impressionnant parce qu'il contient tout le fond de cette attitude devant la vie, de cette sagesse, comme il disait lui-même, et ce sera peut-être ce que je pourrais vous lire de mieux aujourd'hui. Ce poème a paru dans un ouvrage posthume qui s'appelle *Les Fleurs Vertes*. Il est intitulé comme ceci : « *À mon frère Jean de Bosschère, Dédicace* » :

Voici, mon Frère, un peu de sable,
Et puis aussi des grains de riz,
Le grain aux vivants secourable,
Et le sable aux morts de merci.

25. MAX ELSKAMP, *Les délectations moroses*, [Bois gravés par l'auteur], Bruxelles, Van Oest, 1923.

26. ID., *Chansons d'Amures*. [Bois gravés par l'auteur], Anvers, Buschmann, 1923.

27. Cf. *supra*.

Et c'est tout ce que je t'apporte
Des lointains chemins que j'ai faits,
Ô mon Frère, qui m'attendais
En foi, après tant d'heures mortes.

Or au monde pour m'y complaire
Dans les hivers et les étés,
J'avais cherché jusqu'à la mer,
Ô mon Frère, ce que j'aimais,

Et rien n'advint de mes désirs,
Et rien non plus de mes souhaits,
Et me voici nu comme on naît
Ou comme on s'étend pour mourir,

Car plus rien n'est de mes palais
Et de mes larmes ou mes rires,
Et des femmes qui m'attendaient
En souriant même en le pire.

Jardins de mes soifs de jadis,
Passées comme des toiles peintes,
Paroles, musiques, écrits,
Rêves tus, lumières éteintes,

De tout ce qu'on sait, qu'on a su
Dans l'émoi comme dans l'étreinte
Aux fontaines où l'on a bu
La vie, est faite ainsi qu'elle est,

Il n'est plus rien en mon regret,
Il n'est plus rien en mon souci,
Il n'est plus rien que mes mains jointes,
Pour obtenir jours de merci²⁸. »

Ce poème est vraiment un poème de fin de vie, où se résume tout le testament de cet homme, à la fois admirable et lamentable, dont je vous ai parlé.

28. Max ELSKAMP, *Les Fleurs vertes*, Bruxelles, Nouvelle Société d'Édition, 1934, pp. 11-13. Il n'est peut-être pas inopportun de citer ici la *justification du tirage* : En exécution d'une des dernières volontés de l'auteur, ce recueil a été imprimé chez J.E. Buschmann à Anvers à deux cents exemplaires pour être donnés aux différentes bibliothèques de Belgique, Communales et Universitaires. Ces exemplaires imprimés sur papiers Snow White, sont numérotés de 1 à 200. Il a été tiré en outre, 12 exemplaires sur papier à la main « Pannekoek » de Hollande (les exemplaires sont numérotés en chiffres romains).

Comme pour Maeterlinck écrivant ses *Chansons* et ses petits drames, le problème, pour Max Elskamp, est celui du dépaysement par le ton, par le verbe, par le langage.

C'est une « manière » bien à lui, inspirée de la littérature emblématique et de la lyrique populaire. Sa langue est une langue personnelle, inventée à l'intérieur de la langue. De ce point de vue-là, je considère qu'il y aurait des travaux très curieux à faire sur la syntaxe qu'il a élaborée à l'intérieur de la syntaxe. Mais c'est un domaine qui n'est pas celui que je dois toucher aujourd'hui.

Cela explique ses craintes. Lorsqu'il attendait la critique de certains poètes français, il disait de ses œuvres : « Je crois que c'est écrit trop au Nord ». Il avait peur que cela ne déplaise, parce que c'était un langage du nord.

Ses images s'organisent autour de thèmes liés au folklore, aux dévotions populaires, à une enfantine mythologie chrétienne. Peu d'éléments proviennent de la pensée profonde ou bouddhique, et quelques-uns seulement, de quelques faits exemplaires de sa vie.

Tout cela concourt à l'élaboration d'œuvres d'un art extrêmement raffiné, aux allures volontaires de naïveté et d'archaïsme. Le poète s'y cache à la fois et s'y révèle. Lui à qui la pensée profonde et métaphysique était habituelle, il s'est borné à des œuvres de sensibilité. Il y dissimule une parfaite sagesse humaine, une tendresse fraternelle que l'on a qualifiée parfois de franciscaine.

Cette Chanson « entre chant et parole » laisse passer à peine l'écho et le reflet du drame de l'homme, un homme entouré d'un silence impénétrable. À force de renoncement, un homme à la limite de son propre silence.

Et en prononçant ces paroles, il me semble que j'évoque, en quelque sorte, le souvenir de la méditation à laquelle Maeterlinck lui aussi nous a habitués.

Léon Bloy et Max Waller

Avec des Lettres inédites

par Jean Warmoes

À l'avant-veille de la commémoration du Centenaire de *La Jeune Belgique*, nous croyons opportun de publier trois lettres inédites de Léon Bloy à Max Waller¹. Elles compléteront utilement ce que nous savons déjà des relations belges de Léon Bloy et plus particulièrement de ses rapports d'amitié avec le directeur de *La Jeune Belgique*. Elles sont loin d'être insignifiantes, d'ailleurs, « aucune lettre de Bloy n'est jamais dénuée d'intérêt. Toute ligne de lui porte sa griffe de lion »². Le premier témoignage de sympathie littéraire de *La Jeune Belgique* à Léon Bloy, dû à l'initiative de Max Waller, fut l'inscription en épigraphe, sur la couverture du numéro du 1^{er} février 1886, de cette phrase lapidaire et belliqueuse de l'auteur du *Mendiant Ingrat* : « Je continuerai donc dans cette croyance, et j'irai ainsi, m'exaspérant de plus en plus, prodiguant une caresse tous les six mois et dix mille claques chaque jour, sourd à toute prudence comme à toute crainte. »

Un an après, dans *La Jeune Belgique* du 5 janvier 1887, Max Waller, sous les initiales J.B., affirmait à ses lecteurs qu'un nouveau nom français s'ajoute à la liste des fidèles collaborateurs de la revue, celui de Léon Bloy, « nom peu connu comme le fut celui de Barbey d'Aurevilly, mais qui restera quelque jour parmi ceux des initiateurs de notre époque ». On connaît les circonstances qui ont amené Max Waller à entrer en relations directes

1. Je tiens à remercier Madeleine Bloy-Souberbielle de m'avoir autorisé à publier les trois lettres de son père à Max Waller.

2. G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*. Liège, 1946, p. 75.

avec Bloy. En novembre 1886, Waller avait appris, par un journal, que l'éditeur P.V. Stock, de Paris, avait refusé, en dépit de sa promesse, — le livre avait été composé et tiré en novembre 1886 —, de lancer *Le Désespéré*. Il craignait que l'ouvrage ne provoquât une action en diffamation. Hardi et actif, comme il l'était, avec son esprit d'audace, Max Waller proposa, sur le champ, à Léon Bloy de publier le roman par tranches dans *La Jeune Belgique*. Le tirage à part en volume ne lui coûterait rien. « Nous sommes aussi, nous, des Entrepreneurs de démolitions, et votre agrément nous remplirait de joie », lui écrit-il le 26 novembre 1886³.

Quelle fut la réaction de Bloy au reçu de cette offre ?

Georges Rouzet, qui n'a vraisemblablement jamais eu connaissance des lettres de Bloy ici publiées⁴, a cru trop aisément que Bloy avait décliné la proposition de Max Waller. La seconde lettre de Waller à Bloy, écrite dans la première quinzaine de décembre 1886, suppliant à nouveau l'auteur du *Désespéré* de lui envoyer « ne fût-ce qu'une page inédite » de son roman, — « la plus violente » —, le donnait à penser.

Connaissant l'histoire peu banale de l'édition de ce livre extraordinaire⁵, on comprend que la première lettre de Waller à Bloy, datée du 24 novembre 1886, soit restée sans réponse. Quelques jours auparavant, Léon Bloy avait rencontré Alphonse Soirat, ancien dépositaire du *Pal*, qui consentit à faire les frais d'une nouvelle composition du *Désespéré*. Son imprimeur, Narcisse Blanpain, accepta de l'imprimer, sans toutefois le faire sous son nom. Léon Bloy dut commencer dès la fin de novembre « l'atroce besogne de corriger les épreuves pour la seconde fois »⁶.

Mais il ne tarda pas à répondre longuement et *confidentiellement* aux lettres que Waller lui avait adressées en novembre et

3. G. ROUZET, *Cinq lettres inédites de Max Waller à Léon Bloy*. Revue belge, 1^{er} septembre 1939, p. 387. Idem, *Léon Bloy et ses amis belges*, p. 34.

4. Les trois lettres de Bloy ont été acquises par le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale Albert 1^{er}, le 27 novembre 1932 (MS II 6681).

5. J. BOLLERY, *Le Désespéré de Léon Bloy*. Histoire anecdotique, littéraire et bibliographique. Paris, 1937.

6. Idem, p. 161.

décembre 1886. « Vos deux lettres m'ont fait vous aimer, (c'est pourquoi je vous écris ces choses) et elles m'ont donné un peu d'espoir », lui écrit-il, de Paris, le 17 décembre 1886. Cette lettre de Bloy à Waller est une des plus émouvantes et des plus poignantes parmi celles écrites à l'heure des tribulations du *Désespéré*, que nous connaissons de Bloy, alors qu'il était « harcelé de réclamations, assiégé de menaces, idiotifié par les engueulades, souillé de la boue des âmes »⁷. Il s'y livre tout entier, comme il avait coutume de le faire, en amour ou en amitié :

*Confidentielle*⁸.

Paris 17 X^{bre} 86

Les choses qu'il vous plaît de m'écrire, Monsieur, me touchent profondément. J'y suis peu habitué, je vous assure. Hier soir, encore, on a mis sous mes yeux un article du charmant Mermeix, informateur considérable au journal le *France*, qui révèle, *sans me nommer* que je suis un escroc, un maquereau, un Alphonse de barrière et que, probablement, j'ai dû faire mon livre en représailles des refus d'aumônes, amèrement subis par moi, les jours où ma « marmite » était à Saint-Lazare⁹.

Le délicieux auteur de ces facéties n'ignore pas que je l'ai consigné dans le *Désespéré*¹⁰ et il prend les devants, en se gardant bien de me désigner d'une façon claire, ayant décrété avec plusieurs autres que le plus absolu silence se ferait autour de mon livre.

J'y suis résigné et je ne ferai certes pas, l'ombre d'une démarche auprès de ces voyous pour en obtenir une ligne de réclame.

Inutile, je suppose, d'expliquer mes *insuccès* à un légionnaire du journalisme. Lorsqu'il s'est agi pour moi d'obéir à cette enragée vocation *d'écrire* qui est un véritable anathème, quand il a fallu décidément s'élancer sur l'océan brumeux de la publicité parisienne,

7. *Journal de Léon Bloy*. II. Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne — L'invendable. Notes de Joseph Bollery. Paris, 1958, p. 48.

8. 6 p., 1 double f., 103 mm × 105 mm + 1 f., 125 mm × 100 mm. B.R. Ms II 6681.

9. MERMEIX, *Courrier de la semaine*. Le Courrier Français, 12 décembre 1886. Reproduit par J. Bollery dans *Le Désespéré de Léon Bloy*. Paris, 1937, pp. 165-168.

10. Mermeix figure dans *Le Désespéré* sous le nom d'Hippolyte Maubec. Voir également : L. BLOY, *Mermeix, Roi de la Presse*. Le Pal, n° 4, 2 avril 1885, pp. 121-128.

le choix me fut naturellement offert d'être un salaud ou un artiste et je choisis de crever de faim. Une dizaine d'années de parfaite torture pour arriver à être séparé des Wolff et des Mendès et pour obtenir un vierge renom littéraire, il me sembla que ce n'était pas payé trop cher ! Aujourd'hui les dix années sont à peu près révolues. J'ai enduré, croyez-moi, tout ce qu'un homme pauvre peut endurer. J'ai eu faim et soif et tout ce qui s'ensuit pendant 40 saisons. J'ai vécu quatre mois enfermé sans ressources avec une sœur très chère devenue folle furieuse ¹¹ et dont j'étais forcé de cacher l'état, écrivant sous la menace du feu et du couteau, et de la famine et du désespoir, des articles biographiques à un sou la ligne dont l'insertion n'était pas certaine. J'ai disputé aux carabins de l'amphithéâtre le cadavre déjà éventré d'une pauvre fille qui m'avait aimé et que je n'avais pu sauver de la sollicitude de M. Quantin. Enfin l'être qui m'a été le plus précieux, ma fiancée devant le Seigneur, admirable et sainte créature ! est morte du tétanos, dans mes bras, il y a deux ans, tuée, à la lettre, de mes souffrances. J'ai mendié *dans la rue*, pour des mourants et pour des morts, après avoir donné tout ce que je possédais, j'ai avalé le mépris des mauvais riches et des mauvais pauvres, également indignés de ma détresse, j'ai pleuré, j'ai crié, j'ai saigné devant toutes les portes de l'enfer, mais Dieu sait que je n'ai pas été un dépositaire infidèle et que, même au fond du cœur, en une seule minute de lâche intention, je n'ai jamais prostitué ma pensée.

À cet énorme prix, je suis un *écrivain* dont aucun goujat de lettres n'a le droit de se dire le camarade ! Une seule chose me fait honte dans ma vie d'artiste, c'est la dédicace à Salis en tête des *Propos* ¹². Dedicace vingt fois imbécile à un sinistre bateleur que je croyais mon ami, dont j'ai contribué à faire la fortune, qui m'exploitait horriblement et qui m'abandonna à l'heure du danger d'une façon si odieuse que j'eus, un instant, la pensée de le massacrer.

Le Désespéré aura le sort que Dieu voudra. Quelques-uns autour de moi pensent que c'est un grand livre. Excellente raison pour qu'il ne réussisse. Ce roman présente vingt ans de travaux et de souffrances, et je l'ai écrit au milieu des angoisses de la plus âpre misère.

11. Anne-Marie, dite Roulée, qui devint sa maîtresse et sera le prototype de l'histoire du *Désespéré* (Véronique). Reconnue folle, elle fut internée à Saint-Anne, le 30 juin 1882. Après vingt-cinq ans d'internement, elle mourra à la Maison du Bon Sauveur, à Caen, en 1907.

12. « Au très vivant, très fier, très impavide Baron du Saint-Empire de la Fantaisie, au Gentilhomme Cabaretier RODOLPHE SALIS Fondateur du *Chat Noir* et Découvreur de celui qui signa ces pages. » L. BLOY, *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*. Paris, 1884, p. VII. L. Bloy collabora pour la première fois au *Chat Noir*, le 5 août 1882. Cette collaboration se prolongea jusqu'au 1^{er} novembre 1884.

J'ai voulu faire œuvre d'art et œuvre de justice. Je dois donc m'attendre au mépris et à l'injure. N'importe, mon parti est pris.

Si le *Désespéré* obtient par miracle un demi-succès de vente qui assure ma subsistance pendant six mois, je ferai un second roman dont le plan est arrêté dans mon esprit¹³, et peut-être, à la fin, triompherai-je de l'adverse fortune.

Si le *Désespéré* rate complètement, je m'en irai, simplement demander une cellule au général des Chartreux et personne n'entendra plus parler de moi. Il le faudra, d'une manière absolue, sous peine de mourir de faim et de désespoir, et ma nature est assez religieuse pour que je puisse arriver à faire un chartreux passable, quoique je me sente peu appelé à ce genre de vie¹⁴.

Vos deux lettres m'ont fait vous aimer, (c'est pourquoi je vous écris ces choses) et elles m'ont donné un peu d'espoir. Il faudrait pouvoir rompre cette haineuse conspiration du silence, mais comment faire ? Mon livre est imprimé par des pauvres et sera mis en vente par un autre pauvre. On ne pourra pas même avoir une affiche. Quant à moi je suis tellement impuissant que l'affranchissement seul de cette lettre va me casser les reins. Je vous le dis tout net avec ce cynisme d'indigent qui me sera tant reproché. Je joins à ma lettre un fragment imprimé à part, par un malheureux qui m'admire sans pouvoir me secourir. C'est un fragment du *Désespéré*. Dans le livre, cela se présente sous forme d'article de journal. Vous comprendrez à merveille. *Ce n'est pas la page la plus violente*, il s'en faut. Mais c'est la seule que vous puissiez citer sans crainte de déflorer dangereusement ce roman pamphlet qu'on cherche à étouffer avant même qu'il paraisse, en intimidant de toutes manières ceux qui pourraient être tentés de le publier. Le dit fragment, tiré à 200, a été répandu à foison parmi les journalistes, un peu prématurément. C'est même ce qui les a décidés à agir sur mon premier éditeur¹⁵.

13. Ce nouveau roman sera *La Femme pauvre*. Il ne devait voir le jour qu'en 1897.

14. En novembre 1882, Bloy avait fait une retraite à la Grande Chartreuse. En juin 1885, il demanda un secours au général de la Grande Chartreuse pour faire une retraite. Il reçut 400 F et le conseil de se rendre à la Chartreuse de Montreuil. Il garda l'argent et n'alla pas en retraite. Par la suite, Bloy continua à recevoir de temps à autre des subsides de la Grande Chartreuse.

15. *Le Pêché irrémissible*. 1 plaquette in-8° de huit pages paginée de 1 à 7. Pas de couverture, de faux titre, ni titre (Genève, Impr. J. Carey). Tirage à 30 exemplaires pour l'auteur d'un article qui devait paraître dans la *Revue de Genève*. Ce texte figure dans *Le Désespéré*, pp. 383 à 391 de l'édition Soirat.

Mais, aujourd'hui, il n'y a plus de danger à publier cette chose déjà connue des intéressés et vous attacherez quand même le grelot, puisque aucun journal n'a osé la publier.

Vous me demandez un exemplaire des *Propos*¹⁶. Je voudrais bien, mais je suis au plus mal, vous le sentez, avec l'éditeur. Je vous enverrais bien un exemplaire à moi que j'ai là sous la main et qui n'est pas en très bon état. Mais il faut attendre que je sois un peu plus sérieusement galionné. Vous recevrez, en même temps, les 4 n^{os} du *Pal*, dont j'ai ici un bouillon effroyable¹⁷. Je vous le répète, quand j'aurai payé le port de cette lettre j'aurai accompli le plus grand effort.

Enfin, mon cher Monsieur, faites ce que vous pourrez pour le *Désespéré*¹⁸, et en attendant l'improbable succès, soyez assuré de la très vraie et de la très profonde gratitude d'un homme réellement malheureux qui n'est peut-être pas aussi canaille qu'on le prétend.

Votre
Léon Bloy
7 rue Jeanne

P.S. Si vous jugez publiable le *Péché irrémissible*, songez qu'il ne doit pas en être retranché un seul mot et je vous en conjure, au nom de l'art, faites que les épreuves soient corrigées avec le plus grand soin.

Vous comprendrez le sentiment qui m'oblige à supprimer le nom de mes deux amis Huysmans et Villiers. Je ne dois pas leur faire partager ma réprobation.

Au reçu de cette lettre, Max Waller répondit à Léon Bloy : « Combien je vous suis reconnaissant, Monsieur de me parler comme vous le faites. Le dur calvaire des Lettres que vous gra-

16. Waller lui avait écrit : « J'ai lu mais n'ai pas les *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*. Un exemplaire, pour l'amour de Dieu, en attendant cet horrible *Désespéré*. Nos contemporains sont de joyeux crétins, Monsieur. »

17. *Le Pal*. Pamphlet hebdomadaire. Paris, Penin et Soirat, 1885. 4 numéros datés respectivement 4 mars 1885, 11 mars 1885, 25 mars 1885, 2 avril 1885. Couverture rouge illustrée par Uzès. En octobre 1891, Léon Bloy céda à Lacomblez, éditeur à Bruxelles, pour la somme de 250 F, le « bouillon », du *Pal*. Voir : G. ROUZET, *Paul Lacomblez et Léon Bloy*. Le Flambeau, 21^e année, t. I, n^o 4, avril 1938, pp. 427-442.

18. Dans *La Jeune Belgique* du 5 février 1887, Waller avait émis ce vœu : « Puisse *Le Désespéré*, qui paraîtra malgré tout, être reçu en Belgique, puisque la France méconnaît ceux qui la grandissent » (p. 28).

vissez avec tant de stoïcisme, au milieu de tant d'amertume, est cruel à tous, croyez-le. D'aucuns, comme vous, y recueillent cette misère matérielle qui casse les courages ; d'autres abdiquent et se livrent dans la bataille de l'orgueil contre les nécessités de l'heure. Pour moi, je suis journaliste parce qu'il le fallait bien. J'ai mené pendant six années dans un pays indifférent et même hostile aux choses de l'esprit, le bon combat de l'Art dans une revue qui ne vit que grâce à des sacrifices énormes (...). *Le Pêché irrémissible* est une maîtresse page qui paraîtra intactement ; *La Jeune Belgique* en a vu de plus effarantes, et Dieu merci, vous n'avez pas à craindre mes scrupules. Ce sera pour le mois de février, et je reverrai moi-même les épreuves... »¹⁹.

L'édition Soirat du *Désespéré*, édition originale, dont le tirage s'élevait à 2.000 exemplaires, fut mis en vente, le 15 janvier 1887. Bloy fit envoyer aussitôt un exemplaire à Max Waller, pour qu'il en assure la publicité dans la revue. Contrairement à ce qu'il avait été prévu, ce n'est pas *Le Pêché irrémissible* qui parut dans *La Jeune Belgique* du 5 février 1887, mais les pages qui lui font suite dans le roman, plus violentes celles-ci, concernant le journaliste boulevardier, Albert Wolff, seul personnage du roman de son vrai nom, tous les autres personnages vilipendés y figurant sous des pseudonymes transparents. L'hermaphrodite prussien²⁰, alias Albert Wolff, parut donc dans *La Jeune Belgique* du 5 février (pp. 62-68), avec en note, au bas de la page, le texte suivant : « Bien que nous n'ayons pas l'habitude de donner à nos lecteurs des extraits de livres non inédits, nous ne résistons pas cependant à faire exception aujourd'hui pour le fragment du livre de Léon Bloy. Il montre l'auteur de la *Béatification de Christoph Colomb* dans sa vraie lumière, comme polémiste redoutable en même temps qu'écrivain à la forme rare et précise. »

Il revient donc à Max Waller d'avoir été l'un des tout premiers à accueillir l'œuvre de Léon Bloy en Belgique et de la faire

19. Rappelons que les lettres de Max Waller ont été publiées, en entier, et commentées par G. ROUZET dans *Léon Bloy et ses amis belges*. Liège, 1946, pp. 32-39.

20. Extrait du *Désespéré*. Paris, A. Soirat, 1887, pp. 392-403.

connaître auprès de ses confrères et des fervents des lettres. Il faut cependant rappeler qu'Émile Verhaeren a été le premier à applaudir aux débuts littéraires de Léon Bloy. Le 24 novembre 1884, il avait déjà publié dans *Le National belge*, un remarquable article sur les *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*²¹. *Le Désespéré* donna également lieu à une excellente critique de Verhaeren, dans *L'Art moderne* du 30 janvier 1887.

La lettre de Max Waller à Léon Bloy, le remerciant pour l'envoi du *Désespéré*, nous apprend que l'exemplaire reçu était malheureusement incomplet : « Après la page 180, je trouve un paquet de pages en double, de 75 à 108, puis je tombe sur 217 — manquent donc de 180 à 217, c'est navrant, » lui écrit-il²². Il fait ensuite allusion à un article qu'Édouard Deschaumes aurait consacré au *Désespéré*. Max Waller, ignorant les différends qui opposèrent son correspondant à Charles Flor O'Squarr, en mars 1884, suscite son indignation, en lui parlant dans sa lettre de l'auteur des *Fantômes* et de *Chrétienne* et de la prochaine collaboration de celui-ci à *La Jeune Belgique*. Waller demande ensuite à Bloy d'adresser un exemplaire de son ouvrage à Iwan Gilkin, « un fort qui vous admire et vous connaît », qui en ferait une critique dans *La Jeune Belgique*²³ et à Fritz Rotiers²⁴, « il vous abîmera fortement dans *La Chronique*, mais c'est une réclame certaine. »

À cette lettre de Max Waller, Léon Bloy répondit, le 26 janvier 1887 :

Paris 26 janvier 87²⁵

Mon cher ami, Votre lettre reçue tout à l'heure m'a comblé de rage et je cours, de ce pas, ouvrir le ventre à mon relieur.

21. Sur les rapports d'amitié d'Émile Verhaeren avec Léon Bloy, voir notamment : G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*, pp. 13-31 ; L. BLOY, *Lettres à Georges Khnopff*. Liège, 1929 et G. VANWELKENHUYZEN, *Insurgés de Lettres*. Bruxelles, 1953.

22. G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*, p. 37.

23. Iwan Gilkin n'écrivit jamais cet article.

24. Fritz ROTIERS (Bruxelles 1858-1924), fut rédacteur à *La Chronique* et cofondateur de *l'Éventail* (1888). Il fut président de l'Association de la Presse belge, de 1905 à 1907. A publié : *Le Théâtre de la Monnaie, Souvenirs de la vie d'un étudiant et Notes de voyage*.

25. 2 p., 1 f., 210 mm × 140 mm. B.R. Ms II 6681.

En attendant je vous envoie un autre exemplaire que je viens de vérifier, avec une dédicace qui doit être à peu près identique à celle que j'avais écrite sur l'exemplaire défectueux que vous me renverrez si vous le pouvez aussitôt que vous l'aurez tiré des mains des typos de la *Jeune Belgique* à qui vous le confierez sans doute. Il me serait utile de le ravoïr afin d'en obtenir le remplacement par mon éditeur. Ce soir même, je ferai envoyer le *Désespéré* à M. Iwan Gilkin²⁶ et à Fritz Rotiers.

Je compte, en général, sur vous, mon ami pour me faire parvenir ici, rue Blomet 127, tout article élogieux ou réprobateur qui se publiera autour de vous. Une collection complète m'est indispensable en vue de règlements ultérieurs.

Il m'est impossible de vous féliciter de l'acquisition de Flor O'Squarr. Je lui refuse tout talent de la façon la plus énergique et c'est, je crois, son principal grief contre moi²⁷. Il me fit proposer, il y a deux ans, de me couper la gorge avec lui. Je chargeai un messenger plus ou moins fidèle de lui offrir de ma part un nombre indéterminé de coups de pieds dans le cul et l'affaire en resta là²⁸.

C'est une malechance remarquable que ce soit précisément la feuille 6 qui vous ait manqué, c'est-à-dire, celle qui est le pivot du

26. Dans le *Catalogue de la Bibliothèque de Monsieur Iwan Gilkin*, dont la vente publique eut lieu à la Galerie Léopold, à Bruxelles, les 17 et 18 mars 1933, se trouvent répertoriés les ouvrages suivants de L. BLOY : *Le Désespéré* (Paris, Soirat, 1886) ; *Propos d'un Entrepreneur de démolitions* (Paris, Tresse, 1884) ; *Un breïlan d'Excommuniés* (Paris, Savine, 1889) ; *Sueurs de sang 1870-1871* (Paris, Dentu, 1893) et *Les dernières colonnes de l'Église* (Paris, Mercure de France, 1903).

27. Léon Bloy a éreinté Charles-Marie Flor O'Squarr, l'auteur de *Chrétienne*, dans un article violent, intitulé *Le Cent-unième chacal*, publié dans *Le Chat Noir* du 29 mars 1884. Ce texte a été recueilli, la même année, dans les *Propos d'un Entrepreneur de démolitions* (Paris, 1884, pp. 217-222). En voici un extrait : « ... J'ai eu la fantaisie de ramasser du bout des doigts, dans le milieu des déjections l'objet que voici : *Chrétienne*, par M. Flor O'Squarr. Cela se vend chez l'éditeur belge Kistemaekers, à côté de *Charlot s'amuse* et de *Bruxelles rigole*. J'espère mourir dans l'ignorance du vrai nom de cet imbécile... » Charles-Marie Flor O'Squarr est le fils de Charles Flor, dit Flor O'Squarr (1830-1890), rédacteur à *La Chronique* et revuiste. Charles-Marie fut rédacteur au *Figaro*, puis au *Petit Parisien*. Il passa ensuite à la rédaction du *Matin* d'Anvers et fut le correspondant en Belgique du *Temps*, de Paris. Il collabora à *La Jeune Belgique*, en 1887 et 1888. Il est encore l'auteur de *Fantômes* (Paris, Lévy, 1885) et des *Couillisses de l'Anarchie* (Paris, Savine, 1892).

28. « Le coup de pied au derrière, l'un des mouvements les plus nobles de la colère occidentale, n'est qu'un vague reflet presque éteint de la vénérable tradition du *Pal*. » *Le Pal*, n° 1, 4 mars 1885, p. 3.

roman et sans laquelle le livre entier est inintelligible. Vous serez forcé, je le crains et je l'espère, de relire pas mal de pages, avant et après, pour retrouver l'effet d'ensemble que j'ai voulu produire. Ainsi le portrait de Véronique à la page 245 et le blasphème en *italique* à la page 375 ont dû vous paraître absolument incompréhensibles.

L'article de Deschaumes ! dites-vous ? C'est impossible. Si vous voulez parler de la chronique de l'événement publiée avant-hier ²⁹, elle était signée de Georges Duval, autre idiot. Si vous avez en vue l'article de samedi dernier du *Voltaire* signé le *Huron*, je n'y reconnais pas la patte galeuse de ce chien que je dénomme *Jules Dutrou* dans le désespéré. Jusqu'à présent je ne connais pas d'autre article sur mon livre.

Je ne vous offre pas la misère d'un remerciement pour le service que vous vous préparez à me rendre. Un bon coup de plume dans l'avenir prouvera beaucoup plus, je pense, que des savetées protestations.

Autre prière très fervente. Quand vous écrirez de moi, au nom du ciel, ne me fourrez pas avec les mages. Je me suis précisément brouillé avec Péladan au sujet de cette doctrine imbécile et anti-chrétienne pour laquelle mon mépris n'est égalé que par celui que m'inspirent ses théories esthétiques. Lisez les pages 225, 226, 227 et 228 du *Désespéré* et vous verrez s'il est facile de m'atteler avec ce nabi ³⁰.

De tout cœur
votre
Léon Bloy
127 rue Blomet

Vous ai-je dit que cette
adresse est
pour vous seul ?

29. Max Waller, dans sa lettre de février 1887 à Léon Bloy, en réponse à celle-ci, précise : « J'ai, en effet, commis un lapsus cal... etc. en donnant Deschamps pour Duval. » Ici, Waller commet une nouvelle erreur. Dans sa précédente lettre de fin janvier 1887, ce n'est pas Deschamps pour Duval qu'il a écrit, mais Deschaumes. L'article de Georges Duval a paru dans *L'Événement* du 24 janvier 1887.

30. G. ROUZET, *Joséphin Péladan et Léon Bloy*. Mercure de France, 1939, pp. 730-738 ; J. BOLLERY, *Léon Bloy*. Paris, A. Michel, 1949, pp. 410-453.

Un peu plus d'un mois après le lancement du *Désespéré* à Paris, Bloy écrit à nouveau à Max Waller. C'est la troisième et vraisemblablement la dernière missive qu'il adressa au directeur de *La Jeune Belgique*. Bloy est amèrement déçu, la vente de son roman couvrant à peine les débours avancés par l'éditeur et l'imprimeur et ne laissant d'autre profit que quelques pièces de vingt francs à partager entre les trois intéressés. Toutefois, les témoignages d'estime littéraire qui lui arrivèrent, le consolent de cet échec et il songe déjà au nouveau livre qu'il va écrire et dont le sujet s'impose à lui.

Paris 23 février 87³¹

Cher ami,

Je suis tellement et vainement tiraillé en divers sens que ma correspondance est à peu près nulle et que je me trouve monstrueusement en retard avec la plupart des honnêtes gens qui me font la charité de m'écrire. Dieu sait pourtant si j'aspire à ce bienheureux équilibre que j'estime indispensable à la parturition normale d'une œuvre d'art !

Mais enfin, il devient évidemment inutile de m'agiter pour le *Désespéré*. Les souteneurs de la Publicité ont parfaitement réussi à étouffer mon pauvre livre, dont la vente dérisoire n'arrive pas à couvrir les frais.

Cependant ces chiens n'ont pu s'opposer efficacement à l'effet moral du *Désespéré*. Je n'ai pas vu venir le moindre argent, il est vrai, ce dont je souffre indiciblement, mais des témoignages d'estime littéraire et même d'admiration fanatique me sont arrivés de tous les points de la France et même de l'Europe.

J'ai la consolante certitude d'avoir acquis un assez grand nombre de suffrages pour pouvoir compter à l'avenir sur un public digne d'aveu et pour être en état de me prévaloir aux yeux de n'importe quel éditeur d'une indiscutable notoriété littéraire.

Le reste ira comme il pourra. J'espère ne pas crever complètement de faim et produire un second roman avant la fin de l'année. Une combinaison incertaine encore mais d'un succès probable s'est offerte à moi.

31. 3 p., 1 double f., 140 mm × 110 mm. B.R. Ms II 6681.

Le sujet de cette nouvelle œuvre est vraiment superbe et je ne puis y penser sans une sorte de transport. Il me semble que ce sera beaucoup plus grand que le *Désespéré* et peut-être encore plus noir. Une échancre dans un drap funèbre flottant au-dessus d'un abyme.

J'ai reçu, mon ami, votre exemplaire incomplet. Je suppose que celui que je vous ai envoyé en échange, le mois dernier, vous est parvenu³².

Mais je suis sans nouvelles de la *Jeune Belgique*. La poste aurait-elle été infidèle ?

Ah ! mon cher ami, quelle infirmité de naïtre artiste et quelle bénédiction de naïtre voyou !

Votre
Léon Bloy
127 rue Blomet

P.S. J'ai reçu la *Chronique* et j'ai lu son vertueux article sur moi. Je vous en prie, informez-moi de ce qui pourrait encore être publié sur mon livre à Bruxelles.

Hormis l'article de Max Waller sur Léon Bloy, dans *La Jeune Belgique* du 5 janvier 1887 et l'étude d'Émile Verhaeren, dans *L'Art moderne* du 30 janvier 1887, il n'y eut, à notre connaissance, pas d'autres articles publiés à Bruxelles que celui de Jean d'Ardenne³³, paru en première page de *La Chronique*³⁴ du mardi 8 février 1887. Ni Georges Rouzet, ni Gustave Vanwelkenhuyzen, ni même Joseph Bollery, lors de la publication de

32. Max Waller garda du premier exemplaire le faux titre dédicacé qu'il fit relier dans le second exemplaire. Cet exemplaire relié, pourvu de deux faux titres portant chacun une dédicace manuscrite identique, appartenait, en 1946, à un bibliophile rochelais (G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*, p. 37).

33. Jean d'Ardenne est le pseudonyme de Léon Dommartin, né à Spa en 1839, décédé à Ixelles en 1919. À l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Paris et entra au *Gaulois* où il fut le successeur de Zola. Rentré à Bruxelles en 1874, il fut attaché à la rédaction de *La Chronique*, où il succéda bientôt à Victor de la Hesbaye (pseudonyme de Victor Hallaux), en qualité de rédacteur en chef. Il abandonna le journalisme pour devenir directeur général au Ministère des Sciences et des Arts. Il est l'auteur de quelques ouvrages : *Notes d'un vagabond* (1887), *Guide descriptif de la Côte de Flandre* (1888), *Spa et ses environs* (1892), *L'Ardenne* (1913).

34. Gazette quotidienne bruxelloise, fondée en 1868, par Victor Hallaux (1833-1896).

son histoire anecdotique, littéraire et bibliographique du *Désespéré de Léon Bloy*, en 1937, ne font mention de cet article. Léon Bloy le qualifia de « vertueux », bien qu'il ne lui soit pas entièrement favorable, sinon même franchement malveillant en certains endroits. Jean d'Ardenne ne semble pas avoir été attiré par l'ardeur de la foi de Léon Bloy, mais plutôt séduit par la splendeur verbale de son génie littéraire. Ce texte est à verser au dossier du *Désespéré*. Parce qu'il est resté inconnu aux fervents de Bloy, nous croyons bon de le reproduire ici, in extenso.

CAUSERIE

Bruxelles, 6 février.

Dernièrement, un livre a paru qui a fait un bruit du diable dans le monde parisien : *Le Désespéré*, de Léon Bloy.

Ce bruit, la presse ne l'a point répercuté ; elle est restée à peu près silencieuse au sujet d'une manifestation qui se recommandait autant par sa valeur littéraire que par le scandale provoqué.

C'est pourquoi nous n'avons eu — « ici, à Bruxelles », comme on dit au Quartier Léopold, en un marollien perfectionné — qu'un vague écho de cet énorme potin. Seuls, les initiés aux choses de l'esprit ont eu vent de l'affaire.

Car ceci est remarquable : vivant d'une façon à peu près exclusive du mouvement intellectuel parisien, ayant avec ce Paris qui nous sustente des relations de plus en plus étroites, reliés à lui au point que M. Grévy et Léopold II peuvent maintenant converser ensemble comme si l'Élysée et le palais royal de Bruxelles n'étaient séparés que par un mur mitoyen, — nous en sommes encore à ignorer ce que Paris ne daigne pas livrer à l'appareil vulgarisateur destiné à la propagation de son évangile chez les gentils.

* * *

Je m'explique : il y a, entre Paris et Bruxelles, un échange journalier d'espèces consacrées, arrivées dans le domaine de l'internationalisme : une œuvre de M. Ohnet, par exemple, sous quelque forme qu'elle se présente, drame ou roman, se produira, à Paris et chez nous, avec une simultanéité fatale. C'est réglé : l'Ohnet est une valeur cotée en Bourse ; on sait au juste ce que cela fournira de volumes jaunes aux étalages du monde civilisé et ce que cela mettra en circula-

tion d'ignominie littéraire, — cet élément pondérateur, qui facilite l'exercice de la lecture dans les classes élevées.

* * *

Mais tout n'est pas là, voyez-vous ! Il suffit de quelque réflexion pour s'en rendre compte. Si l'Ohnet, réellement primait tout, absorbait tout, ne laissait rien d'inconnu, d'inexpérimenté, d'inexploré, de méritoire et d'admirable ; s'il était vrai, comme on l'insinue, qu'il supplantât, à lui tout seul, Shakespaere et Balzac dans l'estime de nos contemporains, — eh bien, vrai, nous n'aurions plus qu'à nous perdre, sans la moindre hésitation, dans un crépuscule libérateur, en rééditant avec énergie la parole glorieuse du général Cambronne.

* * *

Non, il y a autre chose. En cette fin du dix-neuvième siècle, nous pouvons nous vanter d'avoir conservé quelques privilèges, — tels que celui du discernement littéraire. Nous savons encore faire la différence entre les produits véritables et les produits frelatés, entre Flaubert et Ohnet (si j'ose m'exprimer ainsi !).

Rien ne nous prouve que, dans vingt-cinq ans, cette opération soit encore possible. Du train dont nous marchons, il n'est pas invraisemblable que la critique du vingtième siècle, mise en demeure d'exprimer un jugement comparatif sur *Madame Bovary* et le *Maître de forges* et de donner à ces deux productions littéraires d'un siècle passé leur place dans l'histoire, ne trouve point à établir entre elles, du premier coup, une inconciabilité absolue.

Je n'irai point jusqu'à prédire que, en cette occurrence, la supériorité du *Maître de forges* sur *Madame Bovary* pourrait encore être consacrée. Cela serait exagéré. Pour obtenir un tel résultat, j'estime qu'il faudra attendre encore deux ou trois générations.

* * *

En attendant, il nous est encore permis de reconnaître les œuvres étranges et fortes, comme celle de M. Léon Bloy, — en nous accrochant avec l'énergie du désespoir aux considérations purement littéraires. Ah ! si jamais l'on a éprouvé le besoin de se voiler la face devant toutes les autres considérations, c'est bien ici, — et je conseille à quiconque serait tenté de céder aux pures suggestions de la sympathie, en présence d'une telle œuvre, je lui conseille de modérer tout enthousiasme.

Il faudrait voir ce qu'il y a au juste dans cette œuvre de violence, au fond de tout cet océan de fiel, derrière cet ouragan de rébellion, — et, avant de s'emballer avec une douce candeur départementale, il serait bon de connaître exactement la genèse du livre.

Cette initiation précise est nécessaire, au simple point de vue de l'art, ne vous déplaise, pour marquer la part exacte du talent et du banquisme.

*
* * *

L'auteur du *Désespéré* fait profession d'un catholicisme intransigeant auprès duquel celui de nos modernes docteurs de l'Église n'est qu'une simple ripopée laiteuse.

Il enveloppe d'ailleurs dans la même prescription ses coreligionnaires et les pires ennemis de Rome, et cingle les Veuillot, les Montalembert, les Poujoulat, les Nettement, les Falloux, les Aubineau, les Alfred Nicolas, les Cochin, les Ozanam, les Lasserre, les Monsabré, les Dupanloup, les Ségur, les Mermillod, les Freppel, etc. (à commencer par Bossuet !) des mêmes lanières sifflantes, armées de pointes aiguës, que les personnalités du monde voltairien, républicain, libre-penseur et maçonnique.

Sous ce rapport, tout le monde a son paquet. Et quel paquet ! Jamais l'éreintement n'atteignit ces proportions apocalyptiques. C'est une lave furieuse, vomie par un cratère dont rien ne semble capable de calmer la rage éruptive.

À côté de ce déchaînement contre les personnes, qui, à force de violence a valu au livre de M. Bloy, en même temps qu'un succès de scandale, le silence de la critique, il y a, dans ce livre, des choses simplement admirables, écrites dans une langue superbe et fulgurante.

Écoutez le mystique :

Perdu (à la Grande-Chartreuse) dans la demi-obscurité de cette chapelle noyée de prières, le dolent ravagé de l'amour terrestre voyait passer devant lui l'apocalypse de grand combat pour la vie éternelle. Le monde des âmes se mouvait devant lui comme l'océan d'Homère aux bruits sans nombre. Toutes les vagues clamaient vers le ciel ou se rejetaient en écumant sur les écueils, des montagnes de flots roulaient les unes sur les autres, dans un tumulte et un chaos inexprimables en la douloureuse langue humaine. Des morts, des agonisants, des blessés de la terre ou des blessés du ciel, les éperdus de la joie et les éperdus de la tristesse, défilaient par troupes infinies, en levant des millions de bras, et, seule, cette nef paisible où s'agenouillait la conscience introublée de quelques élus, naviguait en chantant dans un calme profond qu'on pouvait croire éternel.

— Ô sainte paix du Dieu vivant, disait Marchenoir, entrez en moi, apaisez cette tempête et marchez sur tous ces flots ! — Plus que jamais, hélas ! il aurait voulu pouvoir se jeter à cette vie d'extase, que lui interdisaient toutes les bourbes sanglantes de son cœur.

« Je ne crois pas — écrivait-il — que, parmi nos abortives impressions d'art ou de littérature, on en puisse trouver d'aussi puissantes sur l'intime de l'âme. Visiter la Grande-Chartreuse de fond en comble est une chose très simple, très capable assurément de meubler la mémoire de quelques souvenirs et même de fortifier le sens chrétien de quelques notions viriles sur la lettre et sur l'esprit évangéliques ; mais on ne la connaît pas dans sa fleur de mystère quand on n'a pas vu l'office de nuit.

Là est le vrai parfum qui transfigure cette rigoureuse retraite, d'un si morne séjour pour les cabotins du sentiment religieux. Je ne crains pas d'abrèger mon sommeil. Un tel spectacle est pour moi le plus rafraîchissant de tous les repas. Quand on a vu cela, on se dit qu'on ne savait rien de la vie monastique. On s'étonne même d'avoir si peu connu le christianisme, pour ne l'avoir aperçu jusqu'à cette heure qu'à travers les exfoliations littéraires de l'arbre de la science d'orgueil. Et le cœur est pris dans la main du Père céleste, comme un glaçon dans le centre de la fournaise. Les dix-huit siècles du christianisme recommencent, tels qu'un poème inouï, qu'on aurait ignoré. La Foi, l'Espérance et la Charité pleuvent ensemble, comme les trois rayons tordus de la foudre du vieux Pindare, et ne fût-ce qu'un instant, une seule minute dans la durée d'une vie répandue ainsi que le sang d'un écorché prodigué sur tous les chemins, c'est assez pour qu'on n'oublie plus jamais que, cette nuit-là, c'est Dieu lui-même qui a parlé !

Mais il faut entendre ce chrétien parler de la religion actuelle :

Le christianisme, quand il en reste, n'est qu'une surenchère de bêtise ou de lâcheté. On ne vend plus Jésus-Christ, on le bazarde...

Aucune chose, à l'exception du génie, n'est aussi féroce ment détestée que l'héroïsme, par les titulaires actuels de la plus héroïque des doctrines.

Ce qu'ils nomment vie spirituelle, *par un étrange abus du dictionnaire* est un programme d'études fort compliqué et diligemment enchevêtré par de spéciaux marchands de soupe ascétique en vue de concourir à l'abolition de la nature humaine.

Les catholiques modernes sont devenus en France un groupe si fétide, que, par comparaison, la mofette maçonnique et anticléricale donne presque la sensation d'une paradisiaque buée de parfums...

Les catholiques déshonorent leur Dieu, comme jamais les juifs et les plus fanatiques antichrétiens ne furent capables de le déshonorer...

Ah ! on comprend l'épouvante, la fuite éperdue du dix-neuvième siècle, devant la farce ridicule du Dieu qu'on lui offre !...

Suit un tableau coloré du catholicisme moderne, dans toutes ses manifestations artistiques, littéraires et autres. Il serait difficile de trouver une expression plus intense du mépris.

* * *

Lorsqu'on se permet de traiter la société contemporaine comme une meute à fouailler ou une bande de goretts à rouler dans la boue, il faudrait au moins pouvoir arborer, outre le talent, une moralité inattaquable.

Le talent y est : du premier coup, on reconnaît un écrivain, et un vrai, parmi la tourbe immense de ceux qui, en ce temps bizarre, ont élu le métier d'écrire, au lieu de « faire des perruques », selon le conseil que leur donna Voltaire.

Mais l'auteur du *Désespéré*, qui affiche des principes d'un christianisme retrempé aux sources les plus pures, donne du même coup, par les basses attaques personnelles, résultat d'inspirations on ne peut plus fâcheuses, dont son livre est farci, la mesure d'une philosophie pratique qui lui vaut un dédain parfaitement justifié. Cette philosophie est un cynisme auprès duquel celui de l'homme à la lanterne — je parle de Diogène — devient une simple fleur de délicatesse.

Les éclatantes qualités de l'écrivain sont affreusement ternies. L'homme qui a publié le *Désespéré*, bien moins par désespoir que pour utiliser sa haine rancunière dans une spéculation de librairie, se révèle trop.

Puis il y a le défaut absolu résultant de la violence perpétuelle, du paroxysme continu. On cherche vainement l'observation des nuances, la variété et la délicatesse de touche qui font l'œuvre d'art. C'est toujours emporté et farouche, beuglant et hurlant, crachant, tapant, cinglant ; cela accuse, d'un bout à l'autre, une recherche de l'expression injurieuse, irritée, méprisante, à son maximum d'intensité et d'inouïsme.

Cet exercice d'Hercule de massacrant humeur, occupé sans trêve de faire le mille sur une série de dynamomètres d'où émergent les têtes de tous les contemporains, sans distinction, devient nécessairement monotone.

* * *

Je n'ai pas insisté sur le côté personnellement engueuleur du livre de M. Bloy. J'ai cité de ce livre une page qui honorerait certainement les « Lettres chrétiennes », — si cet infortuné christianisme n'était voué à toutes les déveines morales. Un hasard étrange fait qu'un écrivain de talent se dresse tout à coup sur l'océan lamentable de la bêtise catholique, — et il se trouve que nous ne pouvons, sous aucun prétexte, le prendre au sérieux.

Jean d'Ardenne.

Léon Bloy, dans sa lettre du 23 février 1887, s'étonne d'être resté sans nouvelles de *La Jeune Belgique*. Il semble que Max Waller ait négligé de lui faire parvenir le fascicule du 5 février 1887, dans lequel figurait *L'hermaphrodite prussien*. Le 13 juin, Bloy ne l'avait toujours pas reçu. Il demanda alors à Jules Destrée de lui faire envoyer le numéro dans lequel l'extrait du *Désespéré* avait paru³⁵. Dès avant cette date, Max Waller avait rompu ses relations confraternelles avec Bloy. Ignorant les querelles entre *La Jeune Belgique* et *L'Art moderne*, Léon Bloy avait fait parvenir, par l'intermédiaire de Georges Khnopff, à Octave Maus, son étude sur *J.-K. Huysmans et son dernier livre : En Rade*. Elle parut dans les numéros des 8 et 15 mai 1887 de *L'Art moderne*. Le premier article était précédé d'une note de la rédaction, contenant cette déclaration : « Nous nous honorons de donner dans *L'Art moderne* l'hospitalité à ce grand artiste à la plume poignardante. Si l'on ne peut pas admettre toutes ses exécutions, il faut admirer en lui un des plus étonnants phénomènes littéraires de ce temps »³⁶. Cette collaboration de Léon Bloy à *L'Art moderne* décida Waller à rompre ses relations amicales avec lui. En juin 1887, Jules Destrée en informe Bloy : « La polémique entre Max Waller et Picard atteint en ce moment un tel degré que Waller, furieux de vous voir chez l'ennemi, ne veut plus entendre parler de vous. » Mais il ajoute : « Cela ne durera pas toujours »³⁷.

35. G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*, p. 44.

36. *L'Art moderne*, 7^e année, n^o 19, 8 mai 1887, p. 147.

37. Lettre publiée par G. Rouzet, op. cit., p. 44. Accablé par cette nouvelle, Bloy écrivit aussitôt à G. Khnopff : « Songez que je suis loin de Bruxelles dont j'ignore les mœurs littéraires, que je suis dans l'impossibilité de compter mes vrais amis. En dehors de vous et de Verhaeren, puis-je savoir qui me déteste ou qui m'aime et jusqu'où peut aller le mécontentement de me voir écrire dans tel ou tel journal ? Or, j'apprends un jour que je viens de faire une gaffe énorme qui nécessitera peut-être de politiques représailles. Quand j'ai exprimé ma crainte de perdre l'hospitalité de *L'Art moderne* je ne pensais nullement à vous, puisque je vous écrivais comme à un intermédiaire ami, un intercesseur même. J'avais en vue le milieu, totalement inconnu de moi, de ce journal. Je vous supplie donc de voir simplement en moi ce que je suis, un ami de vous passionné, mais très malheureux et n'ayant pas toujours la mesure exacte. » (L. BLOY, *Lettres à Georges Khnopff*. Liège, 1929, p. 41 ; lettre datée de Paris, le 25 juin 1887).

En effet, Destrée eut raison. Si tout échange épistolaire entre Bloy et Waller avait cessé, *La Jeune Belgique* ne se montra pas réfractaire au brillant écrivain et pamphlétaire qu'était Léon Bloy. Elle alla même jusqu'à reproduire dans son fascicule du 15 décembre 1888³⁸, l'article que Bloy avait publié dans le *Gil Blas* du 3 décembre, intitulé *Les eunuques du Grand Sérail*³⁹ et dans lequel les juges de la 9^e Chambre du tribunal correctionnel de la Seine, qui avaient condamné Camille Lemonnier, furent vivement pris à partie. Le parquet de la Seine avait en effet considéré comme un outrage aux bonnes mœurs le conte de Lemonnier, *L'Enfant du Crapaud*, inspiré par les grèves belges de 1887 et publié en première page du *Gil Blas* du 30 juillet. Lemonnier fut condamné à une amende, dont le paiement ne lui fut cependant jamais réclamé⁴⁰. L'article de Bloy, reproduit dans *La Jeune Belgique*, était accompagné de cette note de la rédaction : « Dérageant à nos habitudes, nous donnons ici un article qui a déjà paru dans GIL BLAS. Cette étude venant après la protestation de *La Jeune Belgique* contre le procès intenté à Camille Lemonnier, nous semble résumer et définir exactement et violemment ce que nous pensons nous-mêmes de cette ridicule affaire. » N'était-ce pas tout à l'honneur de Léon Bloy de voir son texte reproduit dans la revue dont le directeur avait rompu toutes relations avec lui ?

Mais Léon Bloy comptait parmi les Jeunes-Belgique de nombreux amis, à commencer par Émile Verhaeren et Georges Khnopff, qui furent les premiers, en Belgique, à lui rendre hommage. Même ses détracteurs ne purent désavouer leur admiration pour l'écrivain. Ainsi, après la publication de *Christophe Colomb devant les taureaux* en 1890, Maurice des Ombiaux ne manqua pas de signifier son indignation à Valère-Gille, qui venait de prendre la direction de *La Jeune Belgique*. « Ce Bloy

38. *La Jeune Belgique*, 15 décembre 1888, pp. 402-404.

39. Ce texte a été recueilli, en partie, dans l'*Introduction et Préliminaires* de *Belluaires et Porchers* (Paris, Stock, 1905, pp. XXV-XXVII).

40. *Tribunal correctionnel de la Seine. Le procès de « L'Enfant du Crapaud »*. *Affaire Camille Lemonnier*. Réquisitoire, plaidoiries, jugement, documents. Bruxelles, Larcier, 1888.

est un être que j'admire énormément, mais pour lequel mon mépris est au moins équivalent au carré de mon admiration. Je voudrais bien lui appliquer ses Principes de Justice et de Vérité. Il en sortirait quelque chose de drôle. Je dévoilerais l'escroc *fin de siècle* qu'il cache ou plutôt qu'il ne cache guère... »⁴¹. Gustave Kahn s'étant emparé de son exemplaire de *Christophe Colomb devant les taureaux*, des Ombiaux dut s'abstenir d'exécuter Léon Bloy dans *La Jeune Belgique*, comme il en avait eu l'intention.

Après Émile Verhaeren, c'est Jules Destrée qui, en Belgique, a le mieux défendu et défini le talent de Léon Bloy, bien qu'il avouât son « incompétence absolue » pour apprécier les opinions de Bloy au point de vue catholique⁴². Ses comptes rendus d'œuvres de Bloy, publiés dans *La Jeune Belgique*, sont d'un enthousiasme à peine mitigé de quelques réserves. À propos d'*Un Brelan d'Excommuniés*, livre de critique consacré à Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello et Paul Verlaine, que Destrée considérait comme la plus parfaite des œuvres publiées jusqu'alors par Léon Bloy, il écrit : « Son style mûri, très personnel à présent, donne une allure souveraine de beaux fauves lâchés à ses phrases décisives où l'on trouve, aussi nombreuses que les coquelicots en un champ de blé, des pensées frappées comme celle-ci : *Les œuvres puissantes et belles ont une longévité prodigieuse qui les fait aïeules des pensées futures* »⁴³. *Le Salut par les Juifs*, publié le 19 septembre 1892, que Léon Bloy estimait, sans comparaison, « le plus important » de ses livres, celui dont il était le plus fier, « le seul jusqu'à ce jour que j'oserais présenter à Dieu sans aucune crainte »⁴⁴, reçut cette approbation de Jules Destrée : « ... je ne veux méconnaître la grande allure esthétique de ce volume par lequel Bloy s'apparente aux prophètes et qui le

41. Lettre inédite à Valère-Gille, datée de Charleroi, le 1^{er} décembre 1890. Cf. J. WARMOES, *Valère-Gille et la Jeune Belgique*. Bruxelles, 1978, p. 47.

42. *Le Salut par les Juifs*, par Léon Bloy. *La Jeune Belgique*, décembre 1892, p. 443.

43. *Un Brelan d'Excommuniés*, par Léon Bloy. *La Jeune Belgique*, 15 décembre 1888, pp. 410-411.

44. Lettre de Léon Bloy à Louis de Saint-Jacques. Paris, le 6 novembre 1893. Exposition *Léon Bloy*. Paris, Bibliothèque Nationale, 1968, p. 23.

montre capable de plus hautes besognes que les coutumiers déversements d'ordures lyriques sur ses contemporains »⁴⁵. *Sueur de Sang*, publié le 31 août 1893⁴⁶, n'obtint pas les suffrages sans réserves de Destrée. Tout en reconnaissant que ce volume était pavoisé d'originalités, il le jugea pas tout à fait digne de « l'historien de *Christophe Colomb* et de *Marie-Antoinette*, du prophète du *Salut par les Juifs*, du magnifique joaillier de malédictions qui expectorait si copieusement sur ses contemporains de merveilleux feux d'artifice d'ordures lyriques »⁴⁷. Finalement, Arnold Goffin, le futur auteur de *La Légende franciscaine*, dénonça la morbidité des *Histoires désobligeantes*, « ourdies, elles aussi, de vociférations et de fécales métamorphoses, sans plus l'excuse de la controverse ni de la colère »⁴⁸.

Joseph Bollery, dans son essai de biographie de *Léon Bloy*, fait mention d'un feuillet, trouvé dans les papiers de l'écrivain et daté du 26 mars 1892, contenant la liste de ceux qui m'ont laché depuis quelques années⁴⁹. De ses amis belges, seul le nom d'Henry Carton de Wiart figure dans « cette colonne débitrice du chapitre de l'*Amitié* »⁵⁰. Le nom de Max Waller n'y est pas cité. Léon Bloy ne paraît donc pas avoir tenu rigueur au jeune et vaillant directeur de *La Jeune Belgique*.

Jean WARMOES

45. *La Jeune Belgique*, décembre 1892, p. 443.

46. Paris, Dentu, 1893.

47. J. DESTREE, *Sueur de Sang, par Léon Bloy*. La Jeune Belgique, novembre 1893, pp. 422-423.

48. A. GOFFIN, *Chronique littéraire*. La Jeune Belgique, juillet 1895, p. 293.

49. J. BOLLERY, *Léon Bloy*. Paris, 1949, pp. 456-457.

50. H. CARTON DE WIART, *Quelques souvenirs sur Léon Bloy*. Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, t. XV, n° 2, avril 1936, pp. 37-52. Ce texte, qui contient notamment trois lettres de Bloy à Carton de Wiart, a été reproduit intégralement dans *Inédits de Léon Bloy* (Montréal, Éditions Serge, 1945, pp. 85-126). Voir également : G. ROUZET, *Léon Bloy et ses amis belges*, pp. 95-100.

Chronique

La séance mensuelle du 12 janvier a été, comme toutes les séances du début de l'année, ouverte par la « passation des pouvoirs ». Le directeur de l'Académie pour 1980, M. Fernand Verhesen, a rendu hommage à M. Willy Bal.

M. Paul-Aloïse De Bock a fait une lecture intitulée *Trois textes d'un genre innomé*, dont les pages paraissent dans cette livraison. L'Académie a attribué le prix Georges Lockem pour 1979 à M. Serge Noël pour son recueil *Dormir* et le prix Nicole Houssa à M. Dominique Fockedeu pour son recueil *Les miroirs inventés*. Les deux œuvres sont inédites et ont été jugées sur manuscrit.

L'Académie a attribué plusieurs subventions à des revues et à des manuscrits, sur proposition de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

* * *

La Séance du 9 février, présidée par M. Fernand Verhesen, directeur, a été marquée par l'attribution des derniers prix de 1979. Le prix Alix Charlier-Anciaux a été décerné à M. Jean Servais pour l'ensemble de son œuvre.

L'Académie a entériné des propositions faites par la Commission consultative du Fonds National de la Littérature pour aider à la publication de plusieurs manuscrits.

* * *

Réunie en séance mensuelle le 8 mars, l'Académie a entendu une communication de M. André Vandegans : *Fascinations et nostalgies dans Modeste Mignon, du propos à l'effet*.

Cette communication était l'essentiel d'une étude plus vaste que nous publions intégralement ici.

L'Académie choisit ses deux sujets de concours pour 1982. La section de littérature demande une étude sur Céline romancier. La section de philologie demande une étude sur le style poétique de Max Elskamp.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972. 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 150,—
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouilliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 400,—
- ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis

Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Valotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume 400,—

- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 250,—
- ANGELET Christian — *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 300,—
- BERG Christian. — *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. — 1978 400,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 200,—
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 300,—
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972. 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. i br. in-8° de 36 p. — 1968. 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942. 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 . . . 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967. 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933. 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 (épuisé) 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956. 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Âme des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935. 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960. 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard 80,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 (épuisé) 300,—

CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958.	200,—
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel</i> (Lettres inédites). 1 vol. 14 x 20 de 76 p. — 1955.	100,—
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952.	220,—
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . 1 vol. 14 x 20 de 237 p. — 1963.	250,—
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957.	480,—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 x 20 de 292 p. — 1958.	320,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . I. <i>Cassandra</i> . 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965.	320,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . II. <i>De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965.	350,—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . III. <i>Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959.	450,—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 126 p. — 1936.	150,—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938.	200,—
DUBOIS Jacques. — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963.	250,—
ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923.	220,—
FRANÇOIS Simone. — <i>Le Dandysme et Marcel Proust</i> (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956. (épuisé)	160,—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 x 20 de 170 p. — 1957.	220,—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936. . .	480,—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953.	380,—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 187 p. — 1951.	220,—
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 x 20 de 64 p. — 1963.	100,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 (épuisé) 300,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956. 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959. 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 167 p. — 1942 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 x 20 de 236 p. — 1958 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964. 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972. 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol. in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 650,—
- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercrucys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 x 20 de 135 p. — 1945 (épuisé) 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 x 20 de 352 p. — 1952 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 x 20 de 116 p. — 1943 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*. 1 vol. de 14 x 20 de 145 p. — 1972 180,—

MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck</i> , textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974.....	320,—
MOULIN Jeanine. — <i>Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme</i> . 1 vol. in-8° de 450 p. — 1978	550,—
NOULET Émilie. — <i>Le premier visage de Rimbaud</i> , nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 x 20, 335 p. — 1973	300,—
OTTEN Michel. — <i>Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme</i> . 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962	320,—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 p.....	280,—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 95 p. — 1939.....	150,—
PIELTAIN Paul. — <i>Le Cimetière marin de Paul Valéry</i> (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975...	400,—
PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. 1 vol. 14 x 20 de 351 p. — 1932	400,—
POHL Jacques. — <i>Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique</i> . — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962	300,—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933.....	320,—
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 x 20 de 216 p. — 1959	250,—
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954	280,—
RENCHON Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969.....	280,—
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969	350,—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 x 20 de 212 p. — 1957.....	280,—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953	280,—
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p.	450,—

SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962	480,—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960	180,—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966	220,—
SOSSET L.L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937	250,—
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> . 1 vol. in-8° de 319 p. — 1970	400,—
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon</i> . 1 vol. in-8° de 170 pp. — 1980.	300,—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 274 p. — 1943	300,—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935.....	200,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 p. — 1930.....	380,—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961	220,—
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 ..	200,—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 p. — 1935.....	140,—
VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8° de 296 p. 1965.....	350,—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970	280,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960	350,—
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	95,—
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949.....	300,—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin. — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941.....	250,—
WYNANT Marc. — <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. — 1978	250,—

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.